

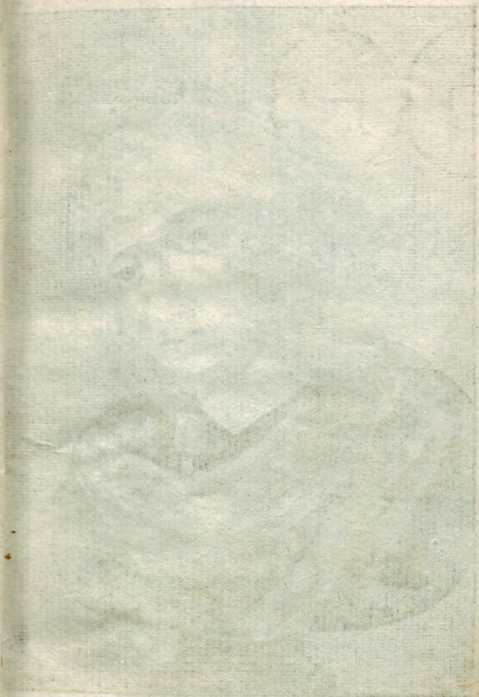
367

*Dies Buch ist
D*



383

3



Die ersten Jahre der Regierung
 des Königs Friedrich Wilhelm
 I. sind durch die Kriege
 mit den Türken und den
 Russen sehr unruhig
 gewesen. In dieser Zeit
 wurde die Hauptstadt
 Berlin durch die Plünderung
 der Russen sehr verheert.
 Die Königin Sophie Charlotte
 hat sich durch ihre
 Tugend und ihre
 Liebe zum Vaterland
 sehr verdient gemacht.
 Sie hat die Kunst
 gelehrt, die
 Wissenschaften
 zu fördern und
 die Gerechtigkeit
 zu lieben.





*Ille ego Sum Vates rabido data praeda dolo
Qui supero Sanos Lusibus atque jocis
Zenonis Soboles. vultu mala ferre sereno
Et potuit Cynici libera turba Sophi.
Qui medios inter potuit lufisse dolores
Me praeter toto nullus in orbe fuit.
Egid. Menagius*

LES
OEUVRES

DE MONSIEUR
SCARRON.

Reveues, corrigées & augmentées
de Nouveau.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire
sur le Vygendam.

M D C X C V.

Avec Privilège.

LES
O E U V R E S
DE SCARRON.
CONTIENNENT

En

VIII. Volume.

Dont le

* TOME PREMIER.

Contient Plusieurs Ode , Epistres en
Poësies, Plusieurs stances Epitaphes,
le Portrait de Monsieur Scarron , &
un Relation veritable de ce qui s'est
passé en L'autre Monde , au combat
des Parques & des Poetes , sur la
mort de voiture.

TOME SECOND.

Contient le Typhon ou la Giganto-
machie Poëme Burlesque en cinq
chant , le factum ou Requête ou
tout ce qu'il vous Plaira &c.
L'Heritier Ridicule Comédie.
Godelet Duelliste Comédie.
Jodelet ou Mailtre yallet Comédie.

TO-

257



TOME TROISIEME.

Contient les Epistres Chagrine de Scarron.

La Mazarinade ou Eloge du Cardinal Mazarin en vers Burlesque.

Le Marquis Ridicule, ou la Contesse faite a la Haste.

L'Escolier de Salamanque ou les genereux Ennemî.

TOME QUATRIESME.

Contient les Nouvelles Oeuvres Tragi-Comiques.

DE MONSIEUR

SCARRON,

TIREES DES PLUS

fameux Autheurs Espagnols.

Où sont agreablement descrites diverses Aventures amoureuses, dans lesquelles se decouvrent les Ruses. Pratiques, & Commerces d'amour, des Courtisans de ce Temps.

LE TOME V. & VI.

Contient le Virgile Travesty en vers Burlesque.

TO-

TOME SEPTIEME.

Contient le Romant Comique
en 3. vollume.

TOME HUICTIEME.

Les Derniers Oeuvres de Scarron qui
contient Plusieurs Lettres Amou-
reuses & Gallantes, Nouvelles Hi-
stoires, Plusieurs Pieces, tant en vers
qu'en Prose, &c.

Fragmen de Diverses Comedies.

La fausse Apparence Comedie.

Le Prince Corfaire Comedie.

Don Japhet d'Armenie, Comedie.

A MONSEIGNEUR

N
L
de la
presé
sujet
m'a
d'une
étou
J'esp
plus f
de m
Philo
dray
gend
To

LETTRE
DE MONSIEUR
DE BALZAC

A

MONSIEUR COSTAR,

sur les Oeuvres de

MR. SCARRON.

MONSIEUR,

Le Livre que vous m'avez fait tenir de la part de Monsieur Scarron, est un present qui m'est bien cher, & que j'ay sujet d'estimer bien fort. D'abord, il m'a servy de remede, & m'a soulagé d'une oppression de rate qui m'alloit étouffer, sans ce secours venu à propos. J'espere qu'il fera davantage, si j'en use plus souvent. Il se peut qu'il me guerira de mon chagrin serieux, & de ma triste Philosophie: Peut-estre que j'y apprendray à rimer des Requestes, & des Le-
UR gendes, & que je deviendray gay par

Tom. I.

**

con-

contagion: Voila sans mentir un admirable malade: Il a je ne sçay quoy de meilleur que la santé; Je parle de la santé stupide & materielle; car vous sçavez ce que les Arabes disent de la joye, que c'est la fleur & l'esprit de la santé vive & remuante. Puis que vous voulez sçavoir les différentes pensées que j'ay eues de ce Malade, & que vous m'en demandez un chapitre; Je dis, Monsieur, que c'est l'homme du monde le plus dissimulé ou le plus constant. Je dis qu'il porte témoignage contre la mollesse du genre humain, ou que la douleur le traite plus doucement qu'elle ne traite les autres hommes. Je dis qu'il y a de l'apparence que le Bourreau flate le Patient. Je dis qu'à le voir rire comme il fait, au milieu du mal, j'ay quelque opinion que le mal ne le pique pas, mais que seulement il le chatouille. Je dis enfin, que le Prometée, l'Hercule, & le Philoctete des Fables, sans parler du Job de la verité, disent bien de grandes choses dans la violence de leurs tourmens, mais qu'ils n'en disent point de plaisantes; que j'ay bien veu en plusieurs lieux de l'antiquité, des douleurs constantes, des douleurs modestes, voi

re de
éloqu
veu d
ne s
qui se
tassin
beau
par le
ne le
fantai
fuis
pas p
temp
racles
dimin
quels
a diff
que l
tiltre
Chre
tyre
rare
roien
Sene
plaisi
& qu
fions
orgue
qui

re des douleurs sages, & des douleurs éloquentes; mais que je n'en ay point veu de joyeuses que cette-cy; mais qu'il ne s'estoit point encore trouvé d'esprit qui sceust dancer la sarabande & les matassins dans un corps paralytique. Un si beau prodige merite d'estre considéré par les Philosophes curieux: l'Histoire ne le doit pas oublier; & s'il me prenoit fantaisie d'estre Historien, comme je suis Historiographe, je ne les conterois pas pour le plus petit miracle de nostre temps, qui a produit de si grands miracles. Ce n'est point mon dessein de diminuer la gloire des morts, avec lesquels mesme j'ay eu amitié: Mais il y a differens degrez de gloire, & quoy que la qualité d'Apostre ne soit pas un tiltre peu considerable dans une famille Chrestienne, il faut avouer que le martyre du fils est quelque chose de plus rare que l'Apostolat du pere. Quels seroient là-dessus les sentimens de vostre Seneque, qui a pris autresfois tant de plaisir à traiter de semblables matieres, & qui en a cherché si souvent les occasions? N'est-il pas vray que la fiere & orgueilleuse vertu, qu'il a tant louée, & qui se vante d'estre à son aise dans le

Taureau de Phalaris, & de pouvoit
dire qu'il y fait bon, n'a esté que la
simple figure de cette vertu si douce &
si humble, qui sçait mettre en œuvre
les Paradoxes de l'autre, & ne se vante
de rien? Concluions donc à l'honneur
du MALADE DE LA REYNE,
ou qu'il y a de l'extase & de la possession
en la maladie, & que l'ame fait ses affai-
res à part, sans estre mêlée dans la ma-
tière; ou qu'il y a de la fermeté & de la
vigueur extraordinaire, & que l'ame lut-
te contre le corps, avec tout l'avantage
que le plus fort a sur le plus foible.

*Aut Cœleste aliquid, Costarde Astris
que propinquum,*

*Morbis hic est, superoque trahit de lu-
mine lucem,*

*Aut seruant immota suum Bona vera
serenum,*

*Statque super proprias virtus illasa rui-
nas.*

*Post tot saecula igitur tandem gens Stoicæ
Regem*

*Cerne tuum! Fasces tenero submittit
vati*

*Sublimes tragicique Sophi, Zenoni
proles;*

No

*Nec pudeat decreta humili postponere
socco*

*Grandia, & ampullas verborum & no-
men honesti*

*Magnificum, ac veras audire in carmi-
ne voces.*

*Scarro eger, Scarro infando data preda
dolori,*

*Non fatum crudele, Jovem non clamat
iniquum;*

*Iratis parcit superis, sortique maligne,
Et patitur sevos invicta mente dolores.*

*Jucundumque effert dira inter spicula
vultum.*

*Nec simulata gerit personam indutus
honestam,*

*Vel mista ridet, veluti Mezentius, ira,
Sed purum, sine fraude & laxis ridet
habenis.*

*Dicam iterum, neque sat semel est di-
xisse triumphos,*

*Qui lata, ingeniosa, agro de pectore
promit,*

*Qui ludit Deum, Enceladum, vastum-
que Tiphœa,*

*Terrigenasque alios, festivo carmine,
fratres,*

*Qui sedeat licet aeternum, mirabile
dictu,*

*Perpetuas agit Pindi per amœna Cho-
reas,
Proximus ille polo, Fortunaque altior
omni,
Scarro meus, mihi namque tuum, Co-
starde, dedisti,
Magnus erit Rex ille sui, quem prisca
coronet
Porticus, & rigidi vox imperiosa Clean-
the,
Ni saclo inuideat nostro rigidusque
Cleanthes,
Priscaque Dis diuumque Patri, se
Porticus æquans.*

Je ne sçay si la bigarure de ce chapitre
vous plaira: Pour le moins je ne veux
pas que sa longueur vous déplaïse. Je
vous donne le bon soir, & suis, &c.

LE ROY.

LE plus aymable Roy de tous les Roys
du monde,
Si charmant, & si beau, qu'entre tous ses
Sujets.
S'il s'en peut rençontrer, qui soient assez
bien faits
Pour avoir de son air, je veux que l'on me
tonde.

Ce Roy donc que je dis, en qui seul tout
abonde,
Dont l'Esprit chaque jour fait acquests &
conquests,
Dont le Cœur est si grand, enfin dont les
hauts faits
Feront un grand fracas sur la terre, & sur
l'onde.

Peuples, c'est vostre Roy; c'est un franc
demy-Dieu,
C'est luy, qui donnera la paix en temps &
lieu;
Ne nous venez donc plus prôner vostre mi-
sere.

Celebrez le feu Roy, qui l'a sceu faire tel,
Et baisez-en les mains à Madame sa Mere,
Qui par ce beau chef-d'œuvre est digne d'un
Autel.

LE ROY.
E plus aimable Roy de tout les Roys
A U R O Y .

JEune Roy , que la France admire ,
Tu nous fais bien voir que les Cieux
Font naistre encor des demy-Dieux ,
Et prennent soin de ton Empire .

Ta grace à foy les Cœurs attire ,
Ton visage ébloüit les yeux ,
Et de son air Imperieux ,
Le respect , & la crainte inspire .

Ton Pere , & tes Nobles Ayeux ,
N'ont point eu de vertu en eux ,
Qu'en toy le Ciel ne les rassemble .

Enfin , il ne te manque rien ,
Qu'une Espouse qui te ressemble ,
Dont le Sang soit digne du tien .

A U D U C
D' A N J O U.

P Recieux & Royal Bijou,
Second Joyau de la Couronne,
Present du Ciel, beau Duc d'Anjou,
Me prendrez-vous si je me donne ?

Ne me croirez-vous point un fou,
De vous presenter ma personne ?
Moy, qui suis moins qu'un Sapajou,
Moy chetif, qui defia grisonne.

Si pourtant vous le trouvez bon,
J'ose vous dire que ce don
Est tres-rare : En voicy la cause.

Qui diable, hormis moy, pauvre Job,
Qui ne vay ni pas, ni galop,
Vous peut offrir si peu de chose ?

A B C D E
F G H I J K L M N O P Q R S T U V

Me prendrez vous si je me donne
le content du Ciel, sans Dieu d'Anon
Second joye de la Couronne
Rocher & Royal Biron

Ne me croyez vous point en
De vous prendre mes paroles
Moy, qui suis moins en la saison
Moy, qui suis moins en la saison

Si pourtant vous le trouvez bon
Pote vous dire que ce bon
Lis mes vers: En voyez la cause

Où d'ailleurs, bonjour, bonjour
Où ne voyez point de bon
Vous peut être il y a de chose

ECO

D'

C

Si
Son
Sera
Don
Rele
Et ne
Av
Vos
Appr
Car
Ne se
Et se
En
A no
De p
(Car
Il n'
Quar
Il e
Or-q
Auffi
En f
Ces v
J'ay f



O D E
A
M A D A M E
L A
D U C H E S S E
D ' A I G U I L L O N .



Muses qui du Grand ARMANT,
Fûtes jadis si bien traitées.
Et qui depuis Muses crottées,
Avez esté si rudement,
Depuis son trépas rebutées,
Venez à ma voix promptement.

Si vous aimastes ce Prelat,
Son incomparable heritiere,
Sera de mes vers la matiere ;
Donnez leur donc un peu d'éclat,
Relevez ma basse maniere,
Et ne m'inspirez rien de plat.

Avez vous mis vos beaux atours ?
Vos vestemens d'or & de soye ?
Approchez vous que je le voye ;
Car vos habits de tous les jours,
Ne sont pas des habits de joye,
Et sentent les Meneuses d'Ours.

Encor qu'il n'appartienne pas
A nostre Pegaze Comique
De prendre un galop Heroique :
(Car il n'est qu'un cheval de pas)
Il n'importe, allons, je le pique,
Quand il devroit me mettre à bas.

Il est temps de le faire aller,
Or ça tout de bon je commence ;
Aussi bien, c'est trop de silence
En si beau sujet de parler :
Ces vers sont icy d'importance,
J'ay fort bien fait de les voler.

A Vous

Vous serez encore pillé,
 Prince de la rime Normande.
Comme en cueillant une guirlande,
 On a l'esprit fort travaillé,
 Quand d'une diversité grande,
 Le Jardin se trouve émaillé.

Ainsi dans ce hardy dessein,
 Je voy tant de choses à dire,
 Que je ne sçay laquelle élire,
 Moy d'Esprit, & de corps mal sain,
 Qui ne sçay point toucher la lire,
 Et n'ay point Phebus dans le sein.

Encor que vous la connoissiez,
 Cette merveilleuse Duchesse,
 Qui vous favorisoit sans cesse,
 Dés le temps que vous luy chantiez
 Les belles Chançons de Permesse,
 Dont ARMANT vous divertissiez.

Je veux vous en faire un portrait,
 Autant que je le pourray faire;
 Ce n'est pas sans doute une affaire,
 Qui s'acheve du premier trait,
 Et l'on me croira temeraire,
 Mais je l'ay dit, cela vaut-fait.

O quel esclair! quelle clarté,
 Quand je la vis frappa ma veüe!
 Que de vertus elle est pour veüe!
 Qu'elle sent sa Divinité!
 Que je suis fier de l'avoir veüe!
 Et qu'elle eut pour moy de bonté!

De ses agrémens negligez,
 Au travers de leur negligence
 On void aussi tost l'opulence,
 Et s'ils estoient bien partagez,
 Mille beaux visages en France,
 S'en trouveroient davantagez.

Cent beautez que je dirois bien,
 Qui n'ont pas eu les mesmes charmes,
 Ont tiré des tributs de larmes
 De maint fidelle homme Chrestien,
 Et plus cruelles que Gendarmes
 Ont brulé force gens pour rien.

Mais son corps d'attraits revestu,
 De son Esprit n'est point l'Idole,
 De la moindre passion folle,
 Il ne fut jamais combatu,
 A Dieu seul son ame elle immolle,
 A Dieu, d'où luy vient sa vertu.

Ses yeux brillent autant & plus
 Que celuy d'où vient la lumiere,
 S'ils usôient de leur force entiere,
 Aux Aigles les plus resolu,
 Ils feroient baisser la paupiere,
 Tant leurs regards sont absolus.

Contre eux ils ont beau se munir,
 Ceux qui de les voir se hazardent,
 Sans dessein des rayons ils dardent,
 Que l'on ne scauroit soutenir,
 Ceux qui de trop près les regardent,
 Feroient bien de s'en abstenir.

Son Esprit est solide & fort,
 Rien n'est plus pur que son langage,
 Elle fut sage devant l'aage,
 Elle est sainte devant sa mort,
 Et sa conduite, & son courage,
 La font maistresse de son fort.

Sa voix est un enchantement:
 O qu'elle auroit sur moy d'Empire!
 Je le dis tout de bon sans rire,
 Ace son de voix si charmant,
 Elle n'auroit qu'à me le dire,
 Je marcherois assurément.

Enfin, encor que le pinceau,
 A peine en fasse de plus belle,
 Auprès de son ame immortelle,
 Son corps n'est qu'un frêle tombeau,
 Ce que l'œil void d'aymable en elle,
 N'est pas ce qu'elle a de plus beau.

ARMANT eut le malheureux sort
 Des grands Heros pendant sa vie,
 Il vit sa vertu poursuivie,
 On l'a loué depuis sa mort,
 Et ceux qui luy portoient envie,
 Ont avoué qu'ils avoient tort.

Par quelle générosité
 A-t'elle conservé sa gloire,
 Et fait revivre sa mémoire,
 En dépit de l'iniquité ?
 Et qui plus qu'elle dans l'histoire,
 Instruira la posterité !

J'ay bien meslé du sérieux
 En beaucoup d'endroits quand j'y pense ;
 Car j'ay donné sur la Sentence,
 Comme auroit fait Caton le vieux,
 Mais un tel sujet me dispense
 De mon stile facetieux.

Ce sujet aussi grand de foy,
 Qu'elle est grande par son mérite,
 Feroit à maint autheur d'essite,
 Tomber l'Escritoire d'effroy,
 Mais pour peu-que je m'en acquite,
 Ce fera beaucoup faire à moy.

Sage Duchesse D'AIGUILLON,
 De mes Vers la noble matiere,
 En une si vaste carriere,
 Je n'ay point un autre aiguillon,
 Qu'une affection tres-entiere,
 Dont vous voyez l'Echantillon.

Mais, ô Muses ; assurement
 Nous fatiguons sa modestie ;
 Nous ferons quelque autre partie,
 Où nous pourrons plus dignement,
 En rime au sujet assortie,
 Chanter pour la Niepce d'ARMANT.

Adieu donc les neuf doctes Soeurs ;
 Regagnez vostre Mont sterile,
 Quand vous reviendrez à la ville,
 Vendre des Vers aux bons Autheurs,
 N'oubliez-pas, troupe Civile,
 Le moindre de vos serviteurs.

REMERCIEMENT

A
SON ALTESSE
LE PRINCE
D'ORANGE.

HA! vraiment ce n'est pas pour rien
 Que tu t'es coiffée à la mode,
 O ma petite teste brode!
 O mon petit museau de chien!
 O ma Muse que tu sens bien
 Pour qui je te demande une Ode!
 Et si tu le sens bien, comment n'as-tu point peur
 D'en sortir mal à ton honneur?

C'est pour GUILLAUME DE NASSAU,
 Tu ris, ma petite Camarde,
 Et tu deviens toute gaillarde
 A ce Nom si grand & si beau,
 Et moy je tremble dans ma peau,
 Songeant à ce que je hazarde,
 Moy qui jusques icy, n'eus jamais qu'à prier,
 Et jamais à remercier.

Je seray desorienté,
 Petit Rimeur de triquenique,
 Si laissant le stile Comique,
 Où mon Genie est limité,
 Avec trop de temerité,
 Je me melle de l'Heroïque;
 Ma teste tournera si je monte si haut,
 D'où, je pourray prendre un grand saut.

Quelque Mizantrope animal,
 Qui toujours pique, mort, ou pince,
 Dira que mon stile est bien mince,
 Et mon Pegaze un franc cheval:
 Mais il n'importe bien ou mal,
 Je dois remercier ce Prince,
 Et j'aime mieux passer pour Rimeur languissant,
 Que pour Rimeur méconnoissant.

Il m'a fait un present si beau,
 Que quelque envieux de Poëte
 S'imaginant que sa trompette
 Vaut mieux que nôtre chalumeau,
 Un beau matin d'un beau cordeau
 S'estranglera par la lulette,
 Tandis que moy petit, qui peu m'en souciray,
 Du riche present j'ouïray.

JEAN ARMAND mort depuis huit ans
 Tenoit nos Muses bien vestuës:
 Helas ! aujourd'huy routes nuës,
 Au moins en habits fort meichans,
 Les pauvretes courent les champs,
 Les pauvretes courent les ruës:
 Les seuls Ultramontains emportent tout nostre
 or,

Par exemple, la LEONOR,
 PIERRE SEGVIER, que le mal-heur
 Qui regne aujourd'huy sur Parnasse,
 A fait descendre d'une place,
 En laquelle son successeur,
 Fust-il de Caton le Censeur,
 Ne fera pas peu s'il l'efface,
 A suivy JEAN ARMAND en ce noble dessein,
 Ravitaillant maint Escrivain.

Nos affamez par sa bonté
 Ont eu dequoy manger & boire,
 Et si les Filles de Memoire
 Chez la docte posterité
 Ont jamais quelque autorité,
 Et dans le carme, & dans l'histoire,
 On n'a pas mieux parlé du grand FRANÇOIS PREMIER
 Que l'on parlera de SEGVIER.

Il fait aux champs mille envieux,
 Sans que sur luy l'on puisse tondre;
 Maint Autheur qui se sent morfondre,
 Regardant tristement les Cieux,
 S'écrie, ô siecle ! ô mœurs ! ô Dieux !
 Siecle, mœurs, Dieux, sans luy répondre
 Ou par belle malice, ou manque de pouvoïr,
 Ne font pas semblant de le voir.

Ce n'est que maroquin perdu,
 Que les Livres que l'on dédie
 Depuis que MONTORON mandie
 MONTORON, dont le quart-d'écu
 S'attrappoit si bien à la glu
 De l'Ode & de la Comedie.
 On ne voit plus personne à l'Authéur indigent
 Présenter la piece d'argent.

NOS PRINCES sont beaux & courtois,
 Doux en faits ainsi qu'en paroles;
 Mais au diable si deux pistoles
 (Fut-on devant eux aux abbois)
 Sortirent jamais de leurs doigts,
 Arbalestres à Craquignoles,
 Et l'Authéur enragé qui leur fait un Sonnet
 N'en tire qu'un coup de bonnet.

PRINCE DE NASSAU Dieu mercy
 Vostre Altesse n'est pas de mesme,
 Vostre courtoisie est extrême,
 Vostre largesse l'est aussi:
 Les PRINCES qui vivent ainsi
 Meritent plus qu'un Diadème,
 Vous m'avez fait du bien (ou je me trompe fort)
 Qui fera bien du mal au Nort.

Ils sont tres-grands imitateurs
 Les Escrivains de nostre France,
 Estocadeurs à toute outrance,
 D'argent comptant grands amateurs;
 Qu'un Prince soit bien loin ailleurs,
 Rien ne se perd pour la distance:
 Un Authéur affamé ne plaint gueres ses pas
 Pour trouver un bon Mécenas.

Cette importune Nation
 A de grands desseins sur le cuivre,
 De celle en qui l'on voit revivre
 GUSTAVE, qui fut un Lion,
 Qu'elle fasse provision
 D'armes à l'épreuve du livre;
 Que des Authéurs François Dieu la vueille garder,
 Ils la vont bien estocader.

HEINSIUS & SALMASTIUS,
 Qu'en François nous disons SAUMAISE,

Et MENAGE (car n'en déplaist
 Aux noms terminez en lüs,
 Sans l'appeller, MENAGIUS)
 Il ne faut pas que je le taife,
 Ont receu des honneurs à leur merite égaux
 Par cette Heroïne des Gots.

Sa courtoisie & la bonté
 Ont bien fait ouvrir les oreilles
 A nos enfanteurs de merveilles ;
 Chacun d'eux plein d'avidité
 Ajuste pour sa Majesté
 Les productions de ses veilles :
 Mais prenez garde à vous , Messieurs les Apollons,
 Le Nort est contraire aux Freslons.

Dieu vous donne un bon bouclier
 Contre ces gueux que Dieu confonde,
 La plus sotté race du monde :
 Ce sont des gasteurs de papier,
 Et moy mesme tout le premier ;
 Pour un en qui Phoebus abonde ;
 Mille autres font des Vers , qui sont en verité
 Du siecle l'incommodité.

Pour parler de V o u s en amy,
 O genereux PRINCE D'ORANGE,
 Il faudroit estre plus qu'un Ange ;
 A peine suis-je homme à demy ;
 Je ne suis rien qu'une fourmy,
 Qu'un mal des maux le plus estrange,
 A fait d'un animal de son corps bien usant
 Un animal toujours gifant.

Ouy pour un PRINCE DE NASSAU,
 Prince en paix aussi bien qu'en guerre,
 Le plus accomply de la terre,
 Un *Arma Virumque Cano*,
 Ou quelque chose de plus beau,
 Aussi bruyant que le tonnerre,
 N'est pas encore assez : mais pauvre que je suis
 Je donne tout ce que je puis.

A l'exemple du Createur,
 Qui du moindre ver tire Eloge,
 Sans que cela pourtant déroge,
 Ou fasse tort à sa grandeur,

Regardez seulement au cœur,
Et non pas au corps qui le loge,
Et lors le zele ardent d'un homme de bas prix
Ne vous fera plus à mépris.

Les bien-heureux qui chaque jour
Sont veus de Vous, & qui vous voyent,
Ne font rien de trop, quand ils croient
Que vous meritez leur amour,
Et que l'Univers en son tour,
Où tant de grands PRINCES flamboyent,
De son oeil clair voyant, qu'on appelle Soleil,
N'en voit point à Vous de pareil.

Pour moy petit Parisien
Je vous conçois tel que vous estes,
Les grandes choses que vous faites
Qui ravissent les gens de bien,
Et qui partout en moins de rien,
Font plus de bruit que des trompetes;
Quand j'en serois témoin, ne feroient pas sur moy
Davantage que fait ma foy.

Imitant vos Peres hardis,
Qui sont si fameux dans l'Histoire,
Vous encherirez sur la gloire
Des plus grands hommes de jadis:
Je le croy comme je le dis;
Faites moy l'honneur de me croire,
Je ne donneray pas au mieux fait de la Cour
Mon corps mal basty sans retour.

O D E
HEROI-COMIQUE,

A

MONSEIGNEUR
LE MARESCHAL

D' A U M O N T.

Moy, qui ne scay que folâtrer,
O Muse! ay-je droit d'entreprendre

A 5

Une

Une matiere, où doit entrer
 Du Cefar, & de l'Alexandre ?
 Peut-estre temerairement
 Pour prendre un plus noble instrument
 Veux-je laisser la Castaignette,
 Mais je ne puis plus resister
 Au desir, qui me vient tenter
 De trancher du Divin Poëte ;
 Cà donc, Muse! prens la Trompette,
 Et fay rage de Trompetter.
 Or cà, commençons tout de bon,
 Voila nostre Muse invoquée ;
 Ce n'est pas icy le Tiphon,
 Histoire en doute revoquée.
 Mes Vers ont pour leur noble fin
VILLEQUIER, qui reçoit en fin
 Le prix de sa vertu guerriere.
 Quoy que sa vie ait un long cours,
 O que ses ans paroistront cours
 A ce que la France en espere!
 Et sur les pas de son Grand-Pere,
 Qu'il ira loin s'il va tousiours!
 Neuf fois, le Soleil fait son tour,
 Depuis, qu'aux Flamans redoutable,
 A Mardik, à Link, à Bourbour,
 A Gravelines l'imprenable ;
 A Dunquerque Aigle de la mer
 On ne l'a point veu defarmer ;
 Infatigable dans la peine ;
 Dans les attaques, le Premier,
 Dans les retraites, le Dernier,
 Toujours prest, toujours en haleine,
 Toujours Soldat, & Capitaine,
 En un mot, toujours **VILLEQUIER**.
 Jeune, il n'eut point d'autres esbats,
 Que ceux qui mènent à la gloire ;
 Par tout, il suivit les combats,
 Par tout, il suivit la Victoire :
 Ce Petit Fils du Grand **D'AUMONT**,
 Qui du Renommé Rodomont
 Eut la valeur comme la Rime,
 Par tout où la Rebellion

Du voile de Religion
A voulu déguiser son crime,
S'est offert cent fois pour victime
Au repos de sa Nation.

Quand la valeur d'un jeune Roy,
N'empescha point que l'Herésie
Ne portast la Guerre, & l'effroy,
Dans l'isle qu'elle avoit faisie;
On le vit d'un pas assuré,
Dans les champs dangereux de Ré,
Où sa gloire fut ébauchée,
Par un trait de plomb allumé;
Hazarder, quoy que defarmé,
Sa Personne desia blessée,
Donnant par tout teste baissée,
De sa vertu seule animé.

Ce ne fut là qu'un coup d'essay;
Depuis, il en a bien fait d'autres,
Chacun sçait, comme je le sçay,
Ce qu'à *Suze* il fit pour les nostres:
Après luy, nos Enfans perdus,
Invincibles par luy rendus
Se firent Maîtres d'un Passage,
Où jadis, le *Borgne Afriquain*
Sans vinaigre, eust fait voir en vain
Qu'il estoit homme de courage:
Je laisse à juger l'avantage
Du vinaigre, ou des coups de main.

Les Ennemis, sous *Jean de Wert*,
Ravageoient nostre Picardie,
Et le *François* lors pris sans vert
Voyoit l'*Espagnol* dans Corbie;
Nostre invincible **VILLEQUIER**
Ne s'opposa pas le dernier
Aux ennemis de la Couronne;
Toùjours prest à s'abandonner,
Toùjours demandant à donner,
Il fit bien voir en sa personne,
Qu'un cœur qui jamais ne s'estonne,
Peut bien les autres estonner.

Quand le sort des armes souffrit
Que nostre Triomphante armée,

Par l'ennemy qui la surprit,
 Aux bords du *Lis* fut enfermée:
 Ce *Heros* qui la dégagea,
 La face des choses changea
 Paroissant à l'heure opportune:
 Et quoy que souvent le bonheur
 Des bons sucez ait tout l'honneur,
 Chacun dit, d'une voix commune
 Sans rien donner à la Fortune,
 Qu'on devoit tout à sa valeur.
 Colme nous opposoit ses eaux;
 On eust plutôt beu la Riviere
 Que de passer sur des batteaux
 Les troupes d'une armée entiere:
 Suivy de ses seuls *Bouloinois*,
 Soldat, & Chef tout à la fois,
 Le premier la riviere il sonde,
 Et sur les ennemis plus fors,
 Qui se promettoient dans leurs Forts
 De tenir contre tout un monde,
 Malgré le feu, le fer, & l'onde,
 Se rendit Maître des deux bords.
 Le trait d'une Arbaleste à feu
 Party des Murs de la *Bassée*
 S'arresta sur son Cordon Bleu,
 Sans que sa chair fust offensée:
 Le sort protegea sa valeur,
 Les coups, quoy que marques d'honneur
 N'embellissent pas la victoire,
 Il ne faut pas juger de tous
 Par les taillades, & les trous,
 Et l'on ne lit point dans l'Histoire,
 Que *Cesar* si remply de gloire
 Ait jamais fait penser de coups.
 A *Lens*, il perça comme on scait,
 La premiere & seconde ligne,
 S'il fut pris pour avoir trop fait,
 Sa prise le rendit insigne:
 Il fut pris, & non pas vaincu:
 Condé, qu'on n'a jamais battu
 Eust veu sa victoire imparfaite,
 S'il n'eust delivré *VILLEQUIER*.
 Mais

Mais le bonheur fut tout entier,
 Et presqu'autant que sa deffaite,
 L'Espagnol encore regrette
 La perte d'un tel Prisonnier.

Mouzon sans perte il secourut,
 Après un combat memorable,
 Où mille dangers qu'il courut
 Le trouverent inébranlable :

A la bataille de *Rethel*,
 Tout ce qu'eust pû faire un mortel,
 (Fut-ce un Cesar, un Alexandre,)
 Par son bras fut executé ;

Tout autre sans temerité
 N'eust osé jamais entreprendre
 Ce qu'il fit alors pour pretendre
 Au rang où l'on le voit monter.

Celle qui par tout l'Univers
 A toujours servy de Gazette,
 Qui tient toujours cent yeux ouvers,
 Et d'autant de bouches caquette,

Qui chez toutes les Nations
 Des Heroïques actions
 Est la plus seure recompense ;
 (Quoy qu'encline à dire du mal)

Pour ce Grand Homme sans égal
 Court déjà par toute la France,
 Publiant, que pour sa vaillance
 Son Prince l'a fait Marechal.

De son Grand Pere, dont la Foy
 Fut comparable à la vaillance,
 Et qui recut sous un Grand Roy
 Une pareille recompense :

En luy, le beau nom revivra ;
 Par luy son Prince augmentera
 La gloire de son Diadème :

Mais je ne croy pas le flater,
 Quand je dis que l'on peut douter
 Si par ce noble Bâton mesme,
 A tout autre un Honneur extrême,

On a pû vers luy s'acquitter.
 Quelquefois ce Noble Guerdon
 Reçoit son prix de la Personne,

Tel, est enrichy d'un tel don,
 Tel, l'enrichit, quand on luy donne,
 Joignant aux promesses l'effect,
Grand D'AUMONT la Cour n'a point fait
 Pour vous, plus qu'elle n'a dû faire;
 Ne pensez donc pas vous lasser,
 Pensez plutôt à vous hausser
Au dernier honneur Militaire,
O Grand Marechal, cette affaire
 Vaut bien la peine d'y penser.

E P I S T R E

CHAGRINE,

A M O N S I E U R

R O S T E A U.

ROSTEAU que j'estime & que j'ayme
 Pour le moins autant que moy-même,
 Amy loyal & genereux,
 Galant, liberal, amoureux,
 Faisant toijours quelque maistresse,
 Qui n'estant point Ourse ou Tygresse
 Ayme mieux guerir des blesez,
 Que d'en faire des trespassez;
 Depuis que je suis venu boire
 Des eaux du beau fleuve de Loire,
 Et que de crainte d'un blocus,
 Et de la dizette d'escus,
 Qui cause toute autre dizette,
 J'ay quitté Paris sans trompette.
 Le mal de ton éloignement
 M'a rendu chagrin diablement;
 Mon humeur jadis enjouée,
 De tous, & par tout tant loüée,
 N'est plus qu'une mauvaise humeur,
 Et je ne suis plus ce Rimeur,
 De qui la gaillarde muzette
 De cent Rimailleurs contrefaite,

A paru

A paru mesme avec esclat
 A Messieurs du goust delicat:
 Aussi n'est-ce pas chose estrange,
 Qu'icy bas toute chose change,
 Et que mon malheur seulement
 N'est point sujet au changement;
 Quand cela me monte à la teste,
 Je m'en fasche comme une beste,
 Comme si la Fortune aussi
 N'en traittoit point d'autres ainsi.
 Dans le maudit siecle où nous sommes
 Le plus honnestre homme des hommes,
 S'il n'est Gabeleur ou Soldart,
 Le meilleur desquels est pendart,
 Fust-il sçavant & davantage,
 Que Nublé, Gaumin ou Ménage,
 Ou tels autres grands sçavantas,
 Si la renverseuse d'Estats,
 Dont le choix est souvent blâmable,
 Ne leur veut estre favorable;
 Et leur sçavoir & leur vertu
 Leur serviroit moins qu'un festu.
 Aujourd'huy l'aveugle Fortune
 Est pour qui boit, pour qui petune;
 Pour le joïeur, pipeur fut-il,
 Pour le poisson du mois d'Avril,
 Maquereau qu'on nomme en vulgaire,
 Pour le traistre, pour le faussaire;
 Bref pour tout homme vivant mal,
 Et pour tout nuisible animal;
 Les pauvres Courtisans des Muses
 Sont aujourd'huy traittez de Buzes
 Qu'autrefois defunêt Richelieu,
 Qu'ils ont traité de demy Dieu,
 Traittoit de la façon d'Auguste,
 Prince aussi genereux que juste,
 A traité les hommes sçavans,
 Dont les vers sont encor vivans,
 Et vivront malgré l'ignorance;
 Mal qui regne ailleurs comme en France,
 Où maint gros oyseau de saint Luc,
 Plâtost que de saint Jean est Duc,
 Tant

Tant le destin qui tout gouverne,
 Qui porte l'un, & l'autre berne,
 Agit sur tout injustement
 Faute de bon discernement.
 Les beaux Vers & la belle Prose
 Valent aujourd'huy peu de chose;
 Se voir en Auteur érigé
 Est un sinistre préjugé
 Pour la fortune d'un pauvre homme;
 Par ma foy si j'avois fait comme
 A fait Morel ou la Blondeau,
 Que sçait on? de Poëtereau,
 Je serois Marquis à la mode:
 Le talent de bien faire une Ode,
 Un Romant Comique, un Japhet,
 Ne grossit pas un petit fait;
 Peu de gens sçachans bien escrire
 Ont abondamment dequoy fiire,
 Les Des-Portes, & Bois-Robers,
 Fissent-ils aussi bien des Vers
 Qu'en fit l'infortuné Malherbe,
 Aujourd'huy n'auroient que de l'herbe,
 Eux qui dans un Siecle meilleur,
 Du sot mestier de Rimailleur,
 Ont eu toute la recompense:
 Ha! j'en enrage quand j'y pense,
 Peu de Richelieux aujourd'huy,
 Sauf **S E G U I E R**, qui fait comme luy,
 Font revivre defunt Mecene;
 Rien n'est plus pauvre que la Scene,
 Qu'on vit opulente autrefois,
 Quoy que le plaisir de nos Rois,
 Il n'est Saltin-banque en la Place
 Qui mieux ses affaires ne sasse
 Que le meilleur Comédien,
 Soit François, soit Italien
 De Corneille les Comedies,
 Si magnifiques, si hardies,
 De jour en jour baissent de prix.
 Nous voyons tous nos beaux Esprits,
 Mal en argent, & mal en laine,
 L'Auteur du fameux Artamene

A per-

A perdu son Gouvernement,
 Sans sçavoir pour quoy ny comment,
 Et son Romant que l'on admire,
 Peut-estre ne sert qu'à luy nuire;
 Je ne voy pas le vent tourné,
 A l'en voir un jour guerdonné.
 Nostre Amy Tristan Gentilhomme
 Autant qu'un Dictateur de Rome,
 Qui fait des Vers si noblement,
 Et dont le tour est si charmant,
 Attend encor que la Fortune
 Contre luy n'ait plus de rancune.
 J'en pourrois cent autres nommer
 Dont l'esprit se fait estimer.
 Par ces trois de rare merite
 Dont la recompense est petite,
 On peut facilement juger
 Que les autres sont en danger,
 Si l'Astre malin long-temps dure,
 D'endurer la pauvreté dure,
 Laquelle jointe aux cheveux gris,
 Est la peste des beaux Esprits;
 Par exemple, sans la Suede
 Saint Amant, estoit sans remede
 Comme son Poëte crôité
 Qu'il a si plaisamment chanté,
 Qu'un fat apprenne à bien escrire,
 Et que ce fat sçache un peu lire,
 Pour peu que le bonheur luy rit,
 Vous voyez ce fat en credit,
 Qui passe pour grand personnage,
 Et n'est qu'un fat pour tout potage.
 Un homme parfait en tout sens,
 Gamy de vertu, de bon sens,
 D'esprit, de cœur, de politesse,
 De beauté, de santé, d'adresse,
 Et de cét air rare & galant
 Qui finit un homme excellent.
 S'il arrive qu'il estude,
 S'il fait Poëme ou Comedie,
 Un campagnard, un courtifan,
 Un franc Bourgeois, un Partisan,

Enfin

Enfin quelque teste mal faite,
 Dira d'abord, c'est un Poëte,
 Et pensera dire un beau mot,
 La mâle peste soit du sot:
 Tout cela me rend misantrope,
 Et ma Chagrine Callioppe,
 Ne scauroit voir un campagnard,
 Qu'elle ne dise à tout hazard,
 C'est un fat, & la temeraire,
 Qui peut-estre auroit pû mieux faire,
 Ne se trompe que rarement
 Dans son trop hardy jugement.
 Elle trouve aussi dans la ville
 Matière d'échauffer sa bile,
 Tant le nombre des sots est grand:
 La sottise regne, & se prend
 Dans Paris, & dans la Cour mesme,
 Où le plus parfait qui trop s'ayme,
 S'il n'y prend garde, en s'aymant trop,
 Court à la sottise au galop:
 Ouy, la campagne n'est pas seule,
 Où les diseurs de mots de gueule,
 Les éternels complimenteurs,
 Les incorrigibles menteurs,
 Les contesteurs à toute outrance,
 Par sottise ou par ignorance,
 Font enrager les gens de bien;
 Personne ne se connoist bien,
 Tel contre qui toujourns l'on peste,
 Croit que chacun l'ayme de reste,
 Et nul ne voudroit sans retour,
 Troquer l'objet de son amour,
 Ne vous déplaîse, c'est luy mesme,
 Contre Socrate que tant j'ayme,
 Contre ton amy feu Cesar
 Comme toy tant soit peu paillar.
 Nous ne nous faisons point justice,
 Et la filautie est un vice,
 Dont le plus sage est entaché,
 Fût-il sans tout autre peché.
 C'est cét amour propre peut-estre,
 Qui fait que sans bien reconneître

Si je fais mal, si je fais bien,
 Je ne prends plus plaisir à rien,
 Je vicillis, & lors que j'y songe,
 Et qu'en ce penser je me plonge,
 Mes maux & passez & presens,
 Augmentent le froid de mes ans,
 Tout m'importune & tout me fasche,
 Le plaisir qu'on a quand on masche,
 Ne m'est plus qu'un plaisir passé,
 Et tant mon chagrin est extrême,
 S'il est quelque chose que j'ayme,
 Songeant qu'il le faudra quitter,
 Il ne sert qu'à m'inquieter.
 Pour comble de mon infortune,
 Moy mesme que tout importune,
 Je commence à m'importuner,
 On me le peut bien pardonner,
 Je suis dans le siecle où nous sommes,
 Le plus infortuné des hommes,
 Et d'autant plus infortuné,
 Que je ne paroissois pas né,
 Le plus impertinent du monde,
 Mais le Ciel sur qui luy plaît Fronde,
 Puis qu'il veut me traiter ainsi,
 Soit fait, je le veux bien aussi.
 Mais j'oublois bien de te dire,
 Que quiconque m'aime s'attire
 Quelque infortune tost ou tard;
 Toy qui prends en moy quelque part,
 Songe combien on s'y hazarde,
 Au nom de Dieu prends-y bien garde,
 M'aymer est un coup bien hardi,
 Laisse moy là, je te le di,
 Pour décharger ma conscience.
 J'ay fait une autre experience,
 Si je veux quelqu'un obliger,
 Si quelqu'un me fait enrager,
 L'honneste homme cesse de l'estre,
 Et se découvre ingrat ou traistre,
 Lors que par un zele indiscret,
 Je luy fais part de mon secret;

Ou que sans mes feuretez prendre,
 Je luy preste ce qu'il doit rendre;
 Tu sçais si je dis verité,
 Toy qui de tout temps as esté
 Le fidelle depositaire
 De ma moindre petite affaire;
 Tu sçais comme on m'a guerdonné,
 Quand en sot j'ay mon bien donné,
 Contre moy tout en mal se change,
 Si je traitois avec un Ange,
 Cét Ange deviendroit Demon,
 Changeant de nature & de nom,
 Il faut porter dans l'Amerique
 Un chagrin si melancolique,
 Et voir si sous un autre Ciel,
 Son absinte deviendra miel.
 Là nulle fluxion ny goutte,
 Là nul froid que tant je redoute,
 La nuit seulement un vent frais,
 Y semble estre fait tout exprés,
 Contre le chaud de la journée;
 Là, le Printemps toute l'année
 Y conserve sa gayeté,
 L'Autonne sa maturité,
 Et l'Esté sans bruiser les herbes,
 Chaque mois y donne des gerbes,
 Et tous trois des fruits ravissans,
 A la fois meurs, nez, & naissans.
 Un si beau sujet, ce me semble,
 Vaut bien que je quitte mon amble,
 Et qu'au peril de faire un saut,
 Nostre Pegaze aille par haut.
 Je vay donc donner du haut stile,
 Comme seroit icy Virgile,
 Et monté sur mes grands Chevaux,
 Les pousser par monts & par vaux.
 L'Adorable flambeau du monde,
 Sortant du vaste sein del'Onde,
 Y paroist aux yeux ébahis,
 Non tel que dans nos froids Pays,
 Des obliques traits qu'il nous darde,
 Eblouissant qui le regarde,

Et

Et dissipant sur l'Orifon,
 Quelque legere exhalaison;
 Non tel quand du rivage Maure,
 Montant au Ciel après l'Aurore,
 A peine par luy sont percez,
 Les broüillards sur l'Onde amassez:
 Mais avec la magnificence,
 D'un Astre de cette importance,
 Et dans un superbe appareil,
 Il se fait voir dès son réveil,
 Avec un excés de lumiere,
 Que ne soustient point la paupiere,
 De son visage spacieux,
 Couvrant tout un costé des Cieux,
 Allumant les plaines humides
 De mille & mille feux liquides,
 Et d'autant de Rayons dorez
 La voüte des Cieux azurez:
 Tant de merveilles assemblées
 Ne sont point ailleurs estalées,
 Que dans ces climats fortunez
 Qui sont des Tropiques bornez:
 Là nostre cher Sardanapale,
 Ne viendra, ni toy, ni ta male,
 Toy qui crois que loin de Paris
 On est autant que mort ou pris,
 Et que sans Cloris ou Silvie
 On ne peut bien passer sa vie.
 Paris sans doute a des attraitz;
 Mais ses plaisirs sont de grands frais,
 Nos Indiennes & nos Negres,
 Auant que des Basques alegres,
 Valent bien en leur nudité,
 Tes Dames en leur propreté:
 Leur teint poli d'Ebene noire
 Vaut bien un teint blanc comme Yvoire,
 Qui de blanc fade frelaté
 Devant qu'estre vieil est gasté:
 Le repos si je ne me trompe,
 Vaut bien ton Paris & sa Pompe,
 C'est le plus riche des Tresors,
 Que l'Amerique a sur ses bords,

Le contes-tu pour peu de chose ?
 Cela seul, peut bien estre cause
 Que bien tost nostre Cap de Nort
 Des malheureux fera le port ;
 Comme malheureux je m'y coule
 Loin du tumulte & de la foule,
 Si je m'y voyois avec toy
 Je serois plus heureux qu'un Roy.

A

MADEMOISELLE

D U L U D E,

S T A N C E S

B U R L E S Q U E S.

BEl enfant de quinze ans, dru comme pere &
 mere,

Aymable comme un Ange ou deux,
 Que le fils de celny qui sera ton beau-pere,
 Se pourra dire un homme heureux !

Ils ont fait de leur mieux ceux qui t'ont mise au
 monde,

Et t'ont faite avec tant d'appas,
 Que s'ils vouloient tascher d'en faire une seconde,
 Je crois qu'ils ne le pourroient pas.

Quand pour me faire voir ton aimable visage,
 Tu te baillas sur un genou,

Si je n'avois esté des hommes le plus sage
 J'en aurois esté le plus fou.

Se moque qui voudra, je dis lors en moy-
 mesme,

Le bon Dieu me veuille garder ;
 Et si j'eusse eu des mains, à tes pieds triste &
 blesme,

Ma foy je m'allois poignarder.

Ton visage est divin, & ta taille est divine,

Enfin, tout ton corps est divin ;

Et si l'on doit juger de l'esprit par la mine,

Tu dois en avoir du plus fin.

Tous

Tous tes tresors cachez, tous tes tresors visibles
Sont dignes des desirs d'un Roy:
Et les grands de la Cour seront des insensibles,
S'ils ne courent les champs pour toy.

Princes, Marquis & Ducs, si l'Infante du L U D E
Que vous adorez à genoux,
Pour vostre grand mal-heur se mesle d'estre rude,
Mon Dieu que sera-ce de vous!

Ses yeux feront bien pis que les duels en France,
Et quiconque les pocherait,
Pour affoiblir un peu leur trop grande puissance,
Peut-estre vous obligerait.

Tous aymables qu'ils sont vous en mourrez sans
doute,
Pas un de vous n'eschappera,
O! trois fois bien heureux ceux qui ne verront
goute,
Tant que leur regne durera.

Mais puisque vostre mort est un mal necessaire,
Et que c'est un Arreſt donné,
Choisissez une mort qui ne soit point vulgaire,
Digne d'un amour raffiné.

Si vous vouliez un jour vous pendre à la fenestre,
Quoy qu'on n'en use plus ainsi,
Que ſçait-on, ses beaux yeux vous pleureroient
peut-estre,
Et vous auriez bien réuſſi.

Pendez vous donc bien viſte afin qu'elle vous
pleure,
Et de ſa part je vous promets,
Si vous estes pendus ſeulement pour une heure,
Que vous le ſerez pour jamais.

Aureſte en vous pendant témoignez du courage,
Faites la choſe avec honneur,
Sans gambiller des pieds, ou changer de viſage,
Comme font les hommes ſans cœur.

Quant à moy ſi j'eſtois ſeulement bon à pendre
Je n'aurois pas tant attendu,
Mais je ne fus jamais aſſez vain pour pretendre
A l'honneur d'estre un beau pendu.

O bel Ange pour qui toute la Cour ſoupire,
Dont j'ay grande compaſſion,

A six-vingts ans d'icy puisse-je encore écrire
Des vers à ton intention.

E P I S T R E
B U R L E S Q U E,
A
M A D A M E
L A C O M T E S S E
D E F I E S Q U E.

A Ymable Comtesse de FIESQUE,
Ce n'est pas matiere burlesque
Qu'une Heroine comme vous,
Dont l'esprit est connu de tous
Pour estre un Esprit admirable,
Digne de ce corps adorable,
Pour qui tout le monde a par tout
Tant de respect & haye au bout ;
Haye au bout n'est que pour la rime,
Mais si vous trouvez qu'il exprime
Ce qu'on n'a pas droit de penser,
Il est aisé de l'effacer.
Fort satisfait de ma visite,
Encor plus de vostre merite,
Dans ma cage je me logeay,
Ayant pris humblement congé.
Vous dire à quel point vous me pleustes,
Les bontez que pour moy vous eustes,
Cela ne se peut raconter,
Et l'on ne pourroit m'escouter,
Sans me dire à chaque parole,
Scarronnet, tréve d'hiperbole.
On ne scauroit certainement,
Parler de vous petitement :
Il faut beaucoup dire ou se taire,
En tout vous avez l'art de plaire,
Encor plus que je n'aurois cru,
Pour le croire, il faut l'avoir veu.

Je

Je l'ay veu, je le croy, j'en jure,
 Et quiconque a la teste dure
 Assez pour ne m'en croire pas,
 Sent le Campagnart de cent pas,
 Et de plus loing si bon vous semble.
 Ces Dames qui vinrent ensemble,
 Dignes sœurs du brave d'**H A U C O U R T**,
 De qui par tout l'estime court
 Si juste, si belle & si grande,
 En France aussi bien qu'en Hollande,
 Sont, ou je ne me connois point,
 De grand merite au dernier point.
 A la divine d'Outrelaize,
 Alors au lit ou sur sa chaise,
 (Car elle avoit pris me dit-on
 Un remede au bout d'un baston,
 Je ne pus rendre ma visite;
 J'en enrageay, car son merite
 M'a donné comme de raison
 Estime pour elle à foizon.
 Les cieux de Mouches la delivrent
 Qui maintenant assaut me livrent,
 Et qui se joignent au grand chaud
 Pour m'achever ou peu s'en faut.
 Une entr'autres à la mesme heure
 Sur mon nez, mal-gré moy demeure,
 Je ne puis l'en faire partir,
 Car mes gens viennent de sortir,
 Et n'ay pour toute compagnie,
 Que mon Espagneulle endormie,
 Pour mes mains vous le sçavez bien,
 Elles me servent moins que rien.
 Je fis faire par ma figure
 A vos gens mainte conjecture,
 Un petit Laquais edenté
 Doubta de mon humanité:
 Mais, enfin, il me crut un homme,
 Avec **FRANCOY** digne que **Rome**
 Luy donne les Bulles gratis,
 D'un Eveché non des petits.
 Vous contestastes à merveilles
 Au grand plaisir de mes oreilles,

On ne scauroit mieux contester,
 Je ne le dis point pour flatter,
 Et par une fausse loüange
 Vous contestates comme un Ange,
 Et je vous cede de bon cœur,
 Moy qui suis un grand contesteur.
 La digestion est meilleure
 Lors que l'on conteste un quart-d'heure
 Un moment apres le repas,
 Je ne vous conseillerois pas
 De contester une heure entiere,
 Toutesfois selon la matiere,
 On peut par conversation
 Passer en contestation
 Le jour entier, mais à reprises,
 Sans en venir aux mines guises:
 Car contester en querellant
 C'est mal user d'un beau talent.
 Mademoiselle Jaqueline,
 Si je ne me trompe, a la mine
 D'estre en santé dans peu de temps;
 Elle n'a qu'à dire, au Printemps
 Je la meine jusqu'à Barrege,
 D'où devant qu'y vienne la neige
 Le pis qu'il nous puisse arriver
 C'est de revenir, & trouver
 Elle vostre hostel, moy mes chambres,
 Tous deux mal contens de nos membres,
 Mais par ma foy, je meurs de chaud,
 Puisque rien ne me presse, il faut
 Que jusqu'au soir je me repose,
 Icy donc je fais une pose.
 J'ay quitté la plume à midy,
 Le chaud m'avoit tout estourdy;
 Il est nuit, je vay me remettre
 A travailler apres ma lettre.
 Aujourd'huy mon Amy SEGRAIS,
 Bien que le temps ne soit pas frais,
 A passé, de me voir avide
 Du Pont-neuf la Zone torride,
 Dieu sçait si SEGRAIS & SCARRON
 De l'heritiere de Beuvron

Au-

Auront fait corner les oreilles ;
 Ils en ont dit mons & merveilles ;
 Et Dieu sçait si parlant de vous ,
 Ils ont oublié vostre Espoux .
 SEGRAYS sur pareille matiere
 Est d'une force singuliere ,
 Et je pense qu'aucunement
 Nous secondons ce cher Normant .
 Presentement à ma chandelle
 Un papillon s'est brûlé l'aile ,
 C'est à dire qu'il ne faut pas
 S'approcher trop de vos appas ;
 Il y fait chaud , la male peste ,
 Belle , jeune , galante , leste ,
 De l'Esprit , de la qualité ,
 Bon Dieu ! quelle temerité ,
 Garre la mort ou la Marrotte .
 C'est une entreprise aussi sotté
 Que tirer l'huile d'un caillou :
 C'est mourir , c'est devenir fou ,
 Est-on fou , l'on lie , on referre ;
 Est-on mort , on vous porte en terre ,
 Passe encore pour le premier ,
 Mais Serviteur pour le dernier :
 Il est ma foy peu de Silvies
 Qui valent autant que nos vies .
 Où diantre par le chaud qu'il fait
 Veux-je aller hors de mon sujet ?
 Par un si grand chaud tant escrire
 Lors mesme qu'on a peine à lire ,
 C'est abuser de la bonté
 D'une Dame de qualité .
 Fait à Paris , de nostre chaise ,
 En un temps aussi chaud que braise ,
 L'An que le Lorrain & sa Gent ,
 S'en retourna pour de l'argent .

CHANSON PASTORALE.

LA jeune Lisette
 Sur le bord d'un ruisseau,
 Jouoit de sa Musette
 En gardant son troupeau.
 Le Berger Tyrcis qui l'aime
 Plus que soy-mesme,
 Luy faisoit tout trancy
 Les plaintes que voicy.

Jeune Pastourelle,
 Ton œil est plein d'appas,
 Mais ton humeur cruelle
 Ne luy ressemble pas:
 Est-ce que ton cœur ignore
 Que je t'adore,
 Ou qu'il le sçache bien,
 Et n'en découvre rien?

Tes aymables charmes,
 Et mes brûlans desirs
 Me coustent bien des larmes,
 Des chagrins, des soupirs,
 Tu t'en ris belle inhumaine
 Sans estre en peine,
 Si je pourray souffrir
 Ta rigueur sans mourir.

Lors que dans la Lande
 Où nous estions tous deux,
 Je mis une guirlande
 Dessus tes blonds cheveux,
 Je te vis toute en cholere,
 Toute severe,
 Et de ta blanche main,
 Tu la rompis soudain.

Et qu'il te souvienne,
 Que gravant d'un cousteau,
 Ta devise & la mienne,
 Sur le tronc d'un osmeau,

Tu le pris pour une offence,
 Par une absence,
 Qui dura plus d'un mois,
 Tu me mis aux abois.

Un jour dans la dance
 Un Berger inconnu,
 Eut assez d'assurance
 Pour baiser ton sein nu,
 Tu ne fis point la farouche,
 Et quand je touche,
 Seulement ton habit,
 Tu rougis de dépit.

Des bleds dans la plaine,
 Des vins sur les costeaux,
 Mille bestes à laine,
 Des Chevres, des Taureaux,
 Ma jeunesse, & mon courage,
 Mon parentage,
 Mon amour, & ma foy
 Ne peuvent rien sur toy.

Outre la Mufette
 Dont je t'ay fait un don,
 Je grave une Houlette
 Des chiffres de ton nom,
 Dans peu de jours je l'acheve,
 Et je t'éleve
 Les petits d'un faisant,
 Pour te faire un présent.

Dans nostre village
 Un Soldat effronté,
 Voulut faire un outrage
 A ta jeune beauté,
 Si quelqu'un de l'assistance
 Prit ta deffence
 Plus hardiment que moy,
 Je m'en rapporte à toy.

Dans nostre prairie
 Un loup battit nos chiens,
 Attaquant de furie
 Tes troupeaux & les miens;
 Tu vis avec quelle adresse,
 Quelle vitesse,

La Houlette à la main
J'attaquay l'inhumain.

Quand de nos Montagnes
Un grand Ours descendu,
Rendit de ces Campagnes
Tout le peuple perdu,
Nos Bergers qui s'estonnerent,
T'abandonnerent,
Tu vis sans me vanter
S'il pût m'épouvanter.

Je t'offris sa patte,
Car j'en fus le vainqueur,
Ce fut là, belle ingratta,
Où je connus ton cœur,
Ce jour là comme enragée
D'estre obligée,
Daignas-tu seulement
Me parler un moment ?

Si ma mort te donne
Tant soit peu de plaisir,
Trop aimable personne,
Contente ton desir,
Pour peu que ma mort te touche,
Et qu'à ta bouche
Il en couste un soupir,
Trop heureux de mourir.

Il finit sa plainte,
La Bergere s'en rit,
Il en eut l'ame atteinte,
De rage & de dépit:
Et sans pleurer davantage
D'un tel outrage,
La voyant rire ainsi,
Se mit à rire aussi.

A
 MADEMOISELLE
 DE NEUILLAN,
 EPISTRE
 BURLESQUE.

Belle NEUILLAN, fille charmante,
 Beaucoup aimée, & point aimante,
 Jouvencelle au teint delicat
 Meffé de blanc & d'incarnat,
 B u s s i qu'on surnomme la belle,
 Et S C A R R O N chetive haridelle
 Vous baifent mille fois les mains,
 Lasses d'enchaîner des humains:
 Car c'est une chose certaine,
 Que vous enchaînez à centaine,
 Et que quand ils sont enchaînez
 Vous leur faites un pied de nez.
 Arrestons-nous par parenteze,
 Quand on dit les mains je vous baife,
 Parle-t'on des mains du baifeur ?
 Je n'en fçay rien d'homme d'honneur:
 Mais pour revenir aux mains voftrés,
 Plus belles que cinq cens mille autres,
 Et qu'on baiferoit volontiers
 Dedans la ville de Poitiers,
 Et par tout ailleurs, & moy-mefme,
 Si le Ciel m'avoit mis à mefme,
 B u s s i charmante au dernier point,
 Et moy qui charmant ne fuis point,
 Vous composons ces rimes plattes,
 Defcrites par mes maigres pattes,
 Afin de nous entretenir
 Dedans voftre beau fouvenir,
 Dont la moindre place est plus belle,
 Qu'un fauteuil dans une ruelle,
 Ou les feuls culs à tabourets
 Ont droit d'allegger leurs jarrets.

Belle fille, ou plutôt bel Ange,
 Dans Paris est rumeur étrange,
 De vos beaux exploits dans la Cour,
 Vous y percez les cœurs à jour.
 On y redoute vos œillades,
 Autant que des carabinades.
 On dit que vous assassinez,
 Que vous brûlez, que vous damnez;
 Et que vos beaux yeux pleins de charmes,
 Outre qu'ils font couler des larmes
 A plusieurs blondins indiscrets,
 Qui les regardoient de trop près,
 Ont quasi fait du sang respendre
 Dedans un bal où pour vous prendre,
 On s'est bien fort montré les dens,
 Et querellé devant les gens.
 Voilà ce que c'est qu'être belle;
 Si vous étiez moins jouvencelle,
 Et moins divine tant soit peu,
 Si vos yeux avoient moins de feu,
 Et vostre esprit moins de lumière,
 Bref si vous étiez moins forcrière,
 Vous feriez moins de malheureux;
 Mais en bonne foy, c'est pour eux,
 Pourquoi Papillons temeraires
 En vertu de leurs bigoteries,
 Et de leurs crins enfarinez,
 Vous vont-ils regarder au nez:
 Quand vostre bel œil les regarde,
 Ils y devoient bien prendre garde,
 Et fermer les yeux aussi-tost:
 Car auprès de vous il fait chaud:
 Autant que dans une fournaise,
 Adorable ouvrière en braize,
 Qui d'un cœur dont on vous fait don,
 Faites aussi-tost du charbon.
 Nous vous écrivions des nouvelles,
 Mais aujourd'hui d'où viennent-elles?
 Que de la Cour où vous regnez,
 Où les volontez vous gagnez,
 Mettez le feu dans les poitrines,
 Descréditez les Poitevines.

Brû-

Brûlez les cœurs des Courtisans,
 Des Provinciaux troublez les sens,
 Enfin, où cent choses vous faites,
 Tres-dignes de ce que vous estes ;
 C'est à dire un objet charmant,
 Toûjours aimé, jamais ayant.
 Et pour achever, & tout dire,
 NEUILLAN, que tout le monde admire,
 A qui la charmante BUSSEY,
 Et SCARRON au corps racourcy,
 Souhaittent tout honneur & joye,
 A Paris dans l'hostel de Troye,
 L'An qu'on demanda les Estats,
 Qu'on croid que l'on ne tiendra pas.

S T A N C E S
 H E R O I Q U E S
 S U R L A M O R T D E
 G U I L L A U M E
 D E N A S S A U
 P R I N C E D O R A N G E.

Vaillans Peuples des Païs-bas,
 Qui sous vos invincibles Princes,
 Pour le repos de vos Provinces,
 Avez donné tant de combats :
 Le Chef de la Maison fameuse
 Qui rendoit le nom de Meuse
 Redoutable au Tage doré,
 Cet objet inspirant la joye,
 Cet Astre chez vous adoré,
 D'un mal incurable est la proye :
 Si vaillant, si sage, & si beau,
 Si digne du nom de NASSAU,
 A tel aage, & par telle voye,
 Devoit-il aller au tombeau ?

On l'a veu, dès ses jeunes ans
 Sous son pere, ainsi qu'Alexandre,
 Enseigner, aussi-tost qu'apprendre
 Le dur mestier des Conquerans:
 Leur desfin n'est que trop semblable,
 L'un & l'autre fut adorable,
 L'un & l'autre quand il vescu
 Fut d'une valeur sans seconde,
 L'un & l'autre en son lit mourut;
 La Terre en remedes seconde
 En vain tascha de les guerir,
 Et celuy qui vient de mourir,
 S'il n'a pas conquis tout le monde,
 Estoit homme à le conquerir.
 L'Espagne, dont les grands projets
 Trouvent la Terre trop petite,
 Et dont l'orgueil ne se limite
 Qu'à se faire des Rois sujets,
 Remua le Ciel, & la Terre,
 Pour se delivrer d'une guerre
 Dont le sort estoit incertain,
 Contre un chef de party contraire,
 Qui de la teste, & de la main
 Estoit capable de tout faire;
 Mais ce Prince ayant adjousté
 La conduite, & l'activité,
 A sa valeur hereditaire,
 Qui ne l'auroit point redouté?
 La Ville assise dans les eaux,
 Qui jusqu'en l'Inde est reverée,
 Et qui blanchit l'onde azurée
 Des voilles de mille vaisseaux,
 En l'espace de sept journées,
 A veu que les sourdes menées,
 Quand on fait agir la valeur
 En mesme temps que la prudence,
 Contre les coups d'un grand mal-heur
 Sont d'une petite desfence.
 Elle a craint le sort d'Illion,
 Elle a craint ce jeune lyon,
 Et rentrant dans l'obeissance,
 Condamné sa rebellion.

Enfin, la Nature, & l'Aquis,
 En cette Heroïque personne,
 Avoient mis tout ce que Dieu donne
 A ses ouvrages plus exquis:
 Quelles plus grandes esperances,
 Par de plus belles apparences,
 Pouvoient donner les jeunes ans?
 Et qui n'auroit crû que sa vie
 Eust esté jusqu'aux cheveux blancs?
 Mais une simple maladie,
 Dont un enfant soustient l'effort,

Attaque un grand Prince, & la mort
 Qui s'est faite juge & partie,
 Du plus foible a fait le plus fort.

Cruel destin, qui ne te plais
 Qu'à destruire les belles choses,
 Voy par les regrets que tu causes
 Les maux estranges que tu fais:

Songe à des Reynes affligées,
 A des Provinces ravagées,

Qui n'auront plus de Deffenseur:
 Songe aux grands desseins de l'Hibere,

Qui desia comme d'un coup seur
 De rompre la paix delibere:

Ton crime est condamné de tous,
 Mais si tu veux en estre absous,

Donne un fils à la triste Mere,
 Dont tu viens de ravir l'Espoux.

Je le voy desia cét Enfant
 Consoler son illustre Mere,

Qui reconnoist en luy le Pere
 Qu'elle pleure, & qu'elle ayma tant:

Je l'apperçoy dans la meslée,
 Sur les pas du fils de pélée,

Aller plus loing que ses Ayeux:
 O que les Peuples qu'il commande

Doivent d'encens au Roy des Cicux?
 O que l'Espagnol apprehende

Après avoir trop pretendu!
 Et que son espoir confondu

Accroist celuy de la Hollande,
 Qui croyoit avoir tout perdu.

MADEMOISELLE
DE SAINT MAIGRIN,
EPISTRE
BURLESQUE.

Belle & charmante Saint MAIGRIN,
Je n'ay pas l'esprit peu chagrin,
Quand j'entreprends en temeraire,
Une aussi difficile affaire,
Que celle où je me vois reduit,
Ayant juré de faire bruit,
Cela s'entend à ma maniere,
De ce qu'à la moindre priere
Vous avez voulu m'obliger,
Moy qui vous dois estre estrange,
Et qui suis autant inutile,
Que vous genereuse & civile.
Il faudroit un Malherbe ou deux,
Pour un dessein si hazardeux,
Un merite pareil au vostre
D'une main parcille à la nostre,
Ne peut recevoir coup de trait,
Qui n'affoiblisse son portrait,
Tout sujet trop riche est à craindre,
A qui ne sçait pas trop bien peindre,
Ma Muse qui vous veut louer,
Et qui ne sçait que se jouer,
Perd de son audace premiere
A l'esclat de trop de matiere,
Qui feroit à maint Ecrivain
Tomber la plume de la main,
Outre que ma façon d'escrire
Est plus portée à faire rire,
Qu'à louer serieusement
Un esprit rare, un corps charmant,
Dire des douceurs, des Fleurettes,
Faire impromptus, & Chançonnettes.

Eriger en Divinité
 Quelque merveilleuse beauté,
 Luy donner des Lis & des Roses,
 Et cent mille autres belles choses,
 Que les Poëtes liberaux
 Donnent aux Dames par quintaux.
 Comme l'âge, enfin, l'humeur change,
 La miene devient fort estrange,
 Sur moy le malheur acharné,
 Me donne un esprit de damné,
 Qui n'est content que quand il gronde,
 Plus propre à quereller le monde,
 Qu'à vous payer en vers comptant
 Un service tres-important,
 Qu'en vers, je ne vous pourray rendre,
 Quelque soin que j'y puisse prendre,
 Et quand j'aurois tout ce qu'il faut
 Pour traiter un sujet si haut,
 Peu de gens comme Benferade,
 Ou bien j'ay le gouff fort malade,
 Sçavent escrire galamment,
 Avec cét air rare, & charmant,
 Que tant de mal-heureux copistes
 Qui veulent marcher sur ses pistes,
 Imitent comme j'ay le dos.
 Malle- peste soit des bados.
 Si j'en approchois de cent piques,
 Avec mes rimailles Comiques,
 Mes vers sans craindre le grand jour
 Iroient se produire à la Cour:
 C'est la Cour seule où se façonne
 A mon avis chaque personne,
 Où se polit le Campagnart,
 Le Bourgeois perd son air hagart,
 Et le Fanfaron s'humanise;
 C'est où je n'ay jamais esté
 Dans ma plus parfaite santé,
 Je ne sçay que par ouyr dire,
 De quelle façon l'on s'y tire,
 D'un entretien, d'un compliment,
 Je sçay seulement qu'on y ment,

Et que bien souvent on y jouë
 Ce qu'en apparence on y louë,
 Dire bien de vous & mentir,
 C'est ce qui ne peut compatir,
 Et si c'est de la Cour l'usage,
 Que tenir un pareil langage,
 Je ne pourray certainement
 Vous louer que bourgeoisement,
 Comment faut-il donc que je face;
 Un plus habile homme en ma place,
 Se trouveroit bien empesché,
 Eust-il un gros tresor caché
 De beaux Vers, & de belle Prose,
 Applicable sur toute chose,
 Donnez-donc terme à mon chagrin,
 Belle, & charmante Saint MAIGRIN,
 Avec ce temps que je demande,
 Quoy que la dette soit bien grande,
 Et que tout pauvre homme & Rimeur
 Ne soit jamais fort bon payeur,
 A l'aide de la Renommée,
 De qui vous estes tant aymée,
 J'espere que ces petits vers,
 Vous profneront par l'Univers,
 Ou du moins par toute la France,
 Cecy soit dit sans arrogance:
 Car des vers portant vostre nom,
 Deviendroient des vers de renom.

A

M O N S I E U R

B E Y S,

Sur ses Oeuvres Poétiques.

S T A N C E S

B U R L E S Q U E S.

Ouy des BEYS, ouy des Malherbes,
 Doivent mettre leurs vers au jour;

Mais

Mais que la ville, & que la Cour,
 Souffre jamais ces mangeurs d'herbes.
 Ces petits Rimeurs deschainez,
 Qui depuis le Blocus sont nez,
 Par l'avarice des Libraires;
 Ha, par ma foy c'est un abus,
 Et si jamais, Monsieur, Phœbus
 Donne quelque ordre à ses affaires,
 Tous ces Escrivains de bibus,
 Abjureront bien tost leur fausse Poësie,
 Qu'on tient sur l'Helicon, pire qu'une heresie.
 O que de feuilles deschirées

De ces Rimeurs ANTI BEYS,
 (L'incommodité du pais)
 Enveloperont de denrées:
 Mais des Autheurs dont j'ay parlé,
 Maint livre au Palais estalé,
 Ira du Palais aux ruelles,
 Où tablettes le logeront,
 Et Dieu sçait le bien qu'en diront,
 Tant Damoiseaux que Damoiselles,
 Qui des yeux le devoreront,
 Et je ne doute point qu'à force de trop lire,
 A quelqu'un des liseux, les yeux ne puissent cuire.

Quant à moy BEYS, je te jure,
 Que mes yeux de lire goulus,
 De tes vers desia deux fois leuz
 Ne pouvoient quitter la lecture;
 Et je ne te sçaurois cacher,
 (Ce n'est pas pour le reprocher)
 Qu'aux dépens de mes deux prunelles,
 Ton livre où l'on voit tant de feu,
 Qui te couste à faire si peu,
 Me couste à lire six chandelles:
 Je puis donc dire que le jeu
 En dépit du proverbe, autrement de l'Adage,
 Valloit bien la Chandelle, & mesme davantage.

A
MADAME
RADIGUE,
Pour la remercier d'un Pot de Coins.
RONDEAU
REDOUBLE.

Vostre Laquais verd, jaune, ou gris,
O Dame toute liberale,
M'a presenté vostre regalle,
C'est pourquoy ce Rondeau j'écris.
Un matin ma servante à Cale,
Aussi-tost que les yeux j'ouvris,
Fit entrer dans ma chambre sale,
Vostre Laquais verd, jaune, ou gris.
Vos beaux Coins confis il m'estale,
En faisant un petit souris:
Où Diable les avez-vous pris?
O Dame toute liberale.
Ce ne sont pas fruits de la halle,
Et leur beauté m'a bien surpris,
Quand ce Laquais des mieux apris,
M'a presenté vostre regalle.
O que n'ay-je un bijou de prix,
Pour vous envoyer chose égale,
Mais j'ay beau chercher dans ma malle,
C'est pourquoy ce Rondeau j'écris.
Je vous ayme d'amour loyale,
Homme de son corps entrepris,
Peut de vostre merite espris,
Se dire tout haut sans scandale,

Vostre,

REMERCIEMENT

A

MADAME

DE

POMMEREUIL

POMMEREUIL qui faites mourir
 Sans que l'on s'en puisse deffendre,
 Et pour faire un Amant perir,
 N'avez qu'à dire, va te pendre.

J'ay donc trouvé place chez vous,
 En un coin de vostre memoire,
 O que je feray de Jaloux,
 O que je vay m'en faire accroire.

C'est peu de chose qu'un Galant,
 Fut-il de ruban d'Angleterre,
 Vous en enrichiriez pourtant
 Le plus Grand Prince de la terre.

Il en feroit un grand Cancan,
 En enferoit ses esperances,
 Et d'un petit bout de ruban,
 Tireroit forces consequences.

Il s'en faut plus de la moitié,
 Que je sois grand Seigneur ou Prince,
 Je suis un objet de pitié,
 D'Esprit, & de corps, foible & mince.

Je suis un Recueil d'accidens,
 Qui n'ay plus rien que le courage,
 Et quelque force encore aux dens,
 Que souvent je grince de rage.

Vous m'avez pourtant regalé,
 D'un present d'argent, & de soye,
 Et par ce plaisir signalé,
 Peu s'en faut fait mourir de joye.

Car qui ne seroit réjoüy
 Du beau present d'une personne,
 Qui pourroit par un seul ouy,
 Resjouir un porte-couronne.

Vostre

Vostre belle toille d'argent,
A fleurs Isabelles, & Jaunes,
Est sans doute un fort beau present,
Je crois qu'il y en a quatre aulnes.

Mais encor qu'il me soit bien cher,
Et qu'il ait mon ame ravie,
Il me met pourtant en danger
D'estre endetté toute ma vie.

Je vais reparer richement
De mon Autel la gueuserie,
Et vos armes artistement
Y paroistront en broderie.

Un Prestre fort homme de bien,
Aumosnier de Monsieur Deslandes,
Qui dit la Messé en moins de rien,
Je n'entends pas parler des grandes.

Le visage doux comme miel,
Dira pour vous ses Patenostres,
Qui voleront bien-tost au Ciel,
Ou l'on reçoit si bien les vostres.

J'ay bien peur icy de mentir,
Dans le Ciel on n'escoute guieres
Ceux qui font les autres pàtir,
Et n'exaucion point les prieres.

Vous autres celestes beautez,
En vertu de vostre merite,
Vous faites bien des cruautez,
Et qui vous ayme, vous irrite.

Je vous tiens pires que Nerons,
(Nerons veut dire aussi Nerones)

Et moins heureux que des SCARRONS,
Ceux qui brustent pour vos personnes.

Mais dites-moy, Reyne des cœurs,

Autrement Deïté visible,

Quand quelqu'un vous dit, je me meurs,

Comment estes-vous insensible?

Alors qu'il y va de la mort,

Mal dont l'on ne réchappe guiere,

Vous ne vous feriez pas grand tort,

De quitter un peu l'humeur fiere.

Si quelque noble Cavalier,

Beau comme chacun pense l'estre,

Presentoit sa teste au collier,
Comme un Dogue fait à son maistre.

S'il vous ayroit plus constamment,
Que ne fit sa femme Abradate:

Ou si vous ayez le Romant,
Que ne fit Cassandre Orondatte.

Et qu'il ne fallut qu'un regard,
Pour consoler son ame triste,

Dites-moy raillerie à part,
Luy diriez-vous, Dieu vous assiste.

Vous le feriez sur mon honneur,
Et puis fiez-vous miserables,

A ces beaux Anges dont l'humeur
Est rude comme tous les Diabes.

Excusez la comparaison,
Elle est impropre, mais la rime

Est une Dame sans raison,
Qui pour un vers hazarde un crime.

O qu'à l'Eternelle bonté
Je dois une belle chandelle,

D'avoir esté dans ma santé,
A couvert de vostre prunelle.

Mais j'ay peur de vous ennuyer
Depuis le temps que je rimaille:

Car j'ay bien gasté du papier,
A ne rien dire qui vaille.

Adieu donc belle POMMEREUIL,
Je suis tout à vous sans reserve,

Le bon Dieu des coups de vostre œil,
Les gens de bien & moy preserve.

A

MONSIEUR

L'ABBE

DES P A G N Y.

DESPAGNY mon cher & feal
Amy, genereux & loyal,

De

De vos Demoiselles en paste,
 Je vous remercie à la haste,
 Car mon esprit, quoy que pointu,
 Ne hazarde point l'impromptu,
 Quand il en fait, il s'évertuë
 D'en sortir à bride abbatuë,
 Pour se tirer d'un mauvais pas,
 Où ma Muse ne pippe pas.
 Pour revenir à vos Sarcelles,
 Je les mangeray telles quelles,
 Telles qu'elles sont, un present
 De vostre part m'est fort plaisant;
 Mais à considerer leur mine,
 A voir le lard de leur eschine,
 A sentir l'odeur qu'elles ont,
 De tres-bon presage elles sont,
 Quant est de moy, je vous honnore,
 Comme un grand Pere, & plus encore,
 Quand comme un Pere je dirois,
 Par mon chef point ne mentirois,
 Adieu, cher Abbé de mon ame,
 Cupidon vous doint belle Dame,
 Car maints Prelats de ce temps-cy
 Aymen belles Dames aussi,
 Et j'en connois d'assez peu sages,
 Pour enganimer leurs Pages:
 Dieu me garde de telles gens,
 Baifans les gens malgré leurs dens.
 Foin, rime sur rime m'engage
 A barboüiller plus d'une page,
 Et ce n'estoit pas mon dessein
 De griffoner plus d'un Dixain,
 Ou d'un douzain que je ne mente;
 Mais touÿjours la somme s'augmente,
 Et j'écrirois jusqu'à demain,
 Si je ne retenois ma main.
 Fait à Paris dans nostre Chambre,
 Le cinquiesme jour de Novembre.

CHANSON

A
MANGER.

Quand j'ay bien faim, & que je mange,
 Et que j'ay bien dequoy choisir,
 Je ressens autant de plaisir,
 Qu'en grattant ce qui me demange.
 Cher Amy, tu m'y fais longer,
 Chacun fait des Chançons à boire,
 Et moy qui n'ay plus rien de bon que la machoire,
 Je n'en veux faire qu'à manger.

Quand on se gorge d'un Potage,
 Succulent comme un Consommé,
 Si nostre corps en est charmé,
 Nostre ame l'est bien davantage,
 Aussi Satan le faux glouton,
 Pour tromper la femme premiere,
 N'alla pas luy montrer du vin ou de la bierre;
 Mais dequoy branler le menton.

Quatre fois l'homme de courage,
 En un jour peut manger son saoul,
 Le trop boire peut faire un fou
 De la personne la plus sage:
 A-t'on vuïdé mille tonneaux,
 On n'a beu que la mesme chose
 Au lieu qu'en un repas on peut doubler la doze
 De mille differens morceaux.

Quel plaisir lors qu'avec furie,
 Apres la bisque & le rosty,
 D'un entremets bien assorty,
 Vient réveiller la mangerie.
 Quand on devore un bon Melon,
 Trouve-t'on liqueur qui le vaille:
 O cher Amy Potel, je suis pour la mangeaille,
 Il n'est rien tel qu'estre glouton.

OEUVRES
 SUR LE RETOUR
 DE
 MONSEIGNEUR
 LE
 CHANCELIER,
 STANCES
 BURLESQUES.

ENfin, **SEGUIER** est revenu,
 Pour le grand bon-heur de la France,
 Par son absence on a connu
 Ce que nous valoit sa presence:
 Muses, que tous vos nourrissons
 Joignent leurs divines chançons
 A mes petites chanfonnettes;
 L'an de ce bien-heureux retour
 Doit estre fertile en Poëtes,
 Et dans la ville, & dans la Cour,
 Et s'il produit du bled à l'égal de la Stance,
 Nous en aurons en abondance.
 Pour moy tant qu'il fut éloigné.
 Je n'avois pas le mot pour rire,
 Et mon visage refroidné,
 Dementoit ma façon d'écrire:
 Aussi suis-je beaucoup vieilly,
 Mon sang apres avoir bouilly,
 Est rout refroidy dans mes veines,
 Il refroidiroit bien à moins,
 Peu de plaisirs beaucoup de peines,
 Peu d'Amis, & beaucoup de soins,
 Des maux aussi cuisans que des coups d'estrivieres,
 Tout cela ma foy ne vaut guieres.
 Mais pour revenir à **SEGUIER**,
 Ce bon, ce docte personnage,
 En un mot, ce grand **CHANCELIER**.
 Point rabroüant, & point sauvage,

O que

O que de maux il vient guerir !
 O qu'il va faire refleurir,
 Et les Lettres, & la Justice!
 Que de beaux esprits mal contens,
 Vont esprouver un temps propice,
 Apres beaucoup de mauvais temps !
 C'est le seul de nos jours qui protege Hipocrene,
 Et qui fait revivre Meccene.

Il est doux de cette douceur,
 Dont Dieu-mesme se vante d'estre ;
 Il n'affecte point la rigueur
 D'un homme qui se croid le maistre :
 Il a pitié des malheureux,
 Comme font tous les genereux,
 Pour connoître le prix des choses ;
 Il faut faire comparaison,
 Les portes des autres sont closes :
 Aux siennes en toute saison,
 On n'apprehende point les coups de haltebarde,
 Dieu qui nous le rend nous le garde.

Luy seul sans me l'avoir promis
 M'a conservé sa bienveillance,
 Quand plusieurs de mes vieux amis,
 Ont eu pour moy de l'inconstance.
 Luy seul d'entre les grands Seigneurs,
 Pour la plupart des francs pipeurs,
 M'a fait du bien sans le promettre ;
 Sans faire sonner le tambour,
 Pour en bonne estime se mettre,
 Comme on fait souvent à la Cour :
 Mais Muses taisons-nous, un homme si modeste
 Nous deffend de dire le reste.

CENT QUATRE VERS ;

Contre ceux qui font passer leurs li-
 belles diffamatoires sous le nom
 d'autruy.

BEaux Esprits du Pont-neuf, Insectes de Parnasse,
 Dont les productions aussi froides que glace

Font

Font naistre la tristesse au lieu de divertir,
 Vous verray-je toûjours à mes dépens mentir,
 Et mon nom supposé dans vos œuvres de bale,
 Me fera-t'il toûjours matiere de scandale ?
 Trop long-temps malgré moy par un indigne sort
 Mes vers à vos Placarts servent de passe-port :
 Ils s'en veulent vanger, Grenouilles enrouées,
 Et, laissant pour un temps leurs rimes enjouées,
 Par des termes trenchans comme des coutelas,
 Ils vont vous descouper jusqu'en vos galeras,
 Vous qui peut-estre un jour en bonne compagnie
 Atteints & convaincus de male Poësie,
 Estendus sur la rouë en sales caleçons
 Abjurerez trop tard vos profanes chansons.
 Mais n'est-il pas permis à chacun de se taire ?
 Et vostre Poësie est-ce un mal necessaire ?
 Rimailleurs affamez, produits par le Blocus,
 Qui meriteriez bien l'accident de Malcus ;
 Quel plaisir prenez-vous à vous faire maudire ?
 Est-ce gloire, est-ce gain qui vous fait tant écrire ?
 Ou bien fatiguez-vous de gayeté de cœur
 Le siecle, dont vos vers est le plus grand-malheur ?
 Quand vous prenez mon nom, si c'est par quelque
 estime,

Pourquoy vous en servir à la noirceur d'un cri-
 me ?

Et ne m'estimant point, inveterez Pendards,
 Pourquoi le supposer à vos méchans Brocards ?
 Laissez-le tel qu'il est, s'il vous est inutile,
 Et publiez sans luy vos fautes par la ville.
 Mais, Bastards d'Apollon, Rimeurs de Belzebut,
 De qui l'esprit malade a pis que le scorbut,
 Ennemis du bon sens, corrupteurs du langage,
 Ecrivez, imprimez ouvrage sur ouvrage,
 Décriez sans respect Princes & Magistrats,
 Comme si vous estiez reformateurs d'Estats ;
 Nuisez aux Innocens, attaquez les Puissances,
 Inventez tous les jours de nouvelles offenses,
 Faites bien enrager les hommes de bon sens,
 Abusez laschement de mon nom, j'y consens ;
 Si la comparaison le merite releve,
 Vos déplorables chants, Rossignols de la Greve,

Oppo-

Opposez à mes vers tous malheureux qu'ils sont,
 Decouvriront bien-tost la bassesse qu'ils ont,
 Seront bien-tost au rang des sottises passées,
 Et papiers déchirez sous les chaizes percées,
 Laisant à leurs Autheurs, outre mille remors,
 Une eternelle peur des Sergens & Recors.
 Ne prétendez donc plus par vos chanlons ma-
 lignes,

Malencontreux Hiboux, vous eriger en Cygnes,
 Et puis qu'à rimaillez vous réussirez mal,
 Et pendu pour pendu que le sort est égal,
 Ne faites plus de vers, allez tirer la laine,
 Vous y gagnerez plus avecque moins de peine,
 Un livre de vos vers ne vaut pas un manteau,
 Ne vous alleguez point la crainte du cordeau,
 Elle ne quitte point les médifans Poetes,
 De qui fort rarement les affaires sont nettes,
 Et des voleurs de nuit comme de tels Rimeurs
 On fait également & pendus & rameurs;
 Si bien qu'en tous les deux estant hommes pen-
 dables,

Plus ou moins de profit, vous rendront moins
 blasrables.

Que si trop adonnez à gaster du papier
 Vous ne pouvez quitter vostre maudit métier,
 Au moins faites des vers que chacun puisse lire,
 Et servez le Pont-neuf, plustost que de médire,
 D'un ennemy Public, Estranger ou François,
 Par zele ou par dépit on se plaint quelquefois:
 Mais offenser en vers ses Maistres legitimes,
 Faire servir en mal l'innocence des times,
 Et pour les debiter y suppoter un nom,
 C'est estre pour le moins faux témoin sur larron.
 Je veux bien que vos vers soient autant de Chef-
 d'œuvres,

Mais estant venimeux autant que des couleuvres,
 Méchans, c'est pervertir l'usage des bons vers,
 Ne vous y trompez plus, cachez ou decouvrez,
 Bien ou mal-faits ils sont de tres-mauvaise garde,
 Et l'estime n'est pas tout ce qu'on y hazarde;
 Une faute cachée, ou dans l'impunité,
 Ne peut cautionner une tementie,

Quittez donc un Mestier qui fait pendre ses Maistres,

Reprenez vous bien des Posteaux, des Chevestres;

Songez non sans frayeur que les chants reprouvez,
Sont veus degenerer quelquefois en *Salvez*;

Songez non sans frayeur que semblables ramages

A semblables oyseaux sont de mauvais presages;

Songez non sans frayeur qu'un Gibet est de bois,

Que les faux Amphions l'attirent quelquesfois;

Qu'abusant du mestier du malheureux Orphée,

Un bourreau peut autant qu'une Troupe enragée;

Enfin, sur le sujet vous pouvez mediter,

Regarder les objets dont l'on peut profiter,

Songer au grand repos qu'apporte l'Innocence;

Qu'on n'ait point à couvert de ceux que l'on offense,

Qu'on peut vous découvrir gagnant vos Gazetiers,

Et vous aller chercher jusque dans vos greniers;

Vous avez trop d'esprit pour ignorer le reste,

Et qu'outre les fleaux, Famine, Guerre, Peste,

Il en est encore un fatal aux Rimailleurs,

Fort connu de tout temps en France comme ailleurs.

C'est un mal qui se prend d'ordinaire aux épaules

Causé par des bastons, quelquesfois par des gaulles.

Son nom est, Bastonnade, ou bien, coup de baston;

Qui vous en donneroit, Messieurs, qu'en diroit on?

S O N N E T.

Vous faites voir des os quand vous riez, Helene,

Dont les uns sont entiers & ne sont gueres blancs:

Les autres des fragmens noirs comme de l'Ebene,

Et tous entiers ou non, cariez & tremblans.

Comme dans la gencive ils ne tiennent qu'à peine,

Et que vous esclattez à vous rompre les flancs,

Non seulement la toux, mais voire seule haleine,

Peut les mettre à vos pieds déchauffez & sanglans.

Ne

Ne vous meslez donc plus du mestier de rieuse,
Frequentez les Convois & devenez pleureuse;
D'un si fidel avis faites vostre profit.

Mais vous riez encore, & vous branlez la teste;
Riez tout vostre fou, riez, vilaine beste,
Pourveu que vous creviez de rire il me suffit.

S O N N E T.

O Uy c'est un Pedant, c'est un sot,
Et le plus grand qui soit en France,
Quand il profere une Sentence
J'aymerois mieux qu'il fift un rot.

Il est fils d'un petit ragot,
Grand amateur de la jouvence,
Qui perira par la potence
S'il ne perit par le fagot.

Il est fourbe dans les affaires,
Il sert aux Amoureux mysteres,
Et presche comme un sanfonnet.

Parmy les bigots il fait rage;
Je t'en dirois bien davantage,
Mais il faut finir le Sonnet.

S O N N E T.

UN amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les ruës,
Pons, Eglises, Palais, Prisons,
Boutiques bien ou mal pourveuës.

Force gens noirs, blancs, roux, grifons,
Des Prudes, des filles perduës,
Des meurtres & des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochuës.

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le Sergent,
Maint Fanfaron qui toujours tremble.

Pages, Laquais, Voleurs de nuit,
Carosses, chevaux, & grand bruit;
C'est-là Paris, que vous en semble?

S O N N E T.

UN Mont tout herissé de Rochers & de Pins,
Collofse que la terre oppose au choc des
nuës,

D'où les Bœufs dans les champs sont pris pour des
Lapins,

Et les Arbres plus grands pour des herbes menües.

Vomit à gros bouillons de les froids intestins,
Un torrent qui grossi, d'eaux du Ciel descendües,
Et faisant plus de bruit que cent mille Lutains,
Entraîne dans les champs mille Roches cornües.

Le Foudre quelquefois le couvre tout de feu :

Mais le Foudre ne fait que le noircir un peu,
Et faire un peu fumer sa cime inébranlable.

Sur ce superbe Mont, jusqu'aux Cieux eslevé,
Pour vous dire la chose en homme véritable,
Il ne m'est sur mon Dieu, jamais rien arrivé.

S O N N E T.

Superbes monumens de l'orgueil des humains,
Piramides, Tombeaux, dont la vaine structure
A témoigné que l'art, par l'adresse des mains
Et l'assidu travail peut vaincre la nature!

Vieux Palais ruinez, chef-d'œuvres des Ro-
mains,

Et les derniers efforts de leur architecture,
Collifée, où souvent ces peuples inhumains,
De s'entr'assassiner se donnoient tablature.

Par l'injure des ans vous estes abolis,
Ou du moins la plus-part vous estes démolis :
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude.

Si vos marbres si durs ont senty son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un melchant pour-
point noir,
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude?

SON-

SONNET.

A L'ombre d'un rocher, sur le bord d'un ruif-
seau,
Dont les flots argentez enrichissent la plaine,
Le beau Berger Daphnis, amoureux de Climéne,
Faisoit de ses beaux yeux distiller un seau d'eau.
Et le jeune Alcidon, un autre Jouvenceau,
Atteint du mesme mal pour la mesme inhumaine,
Pressé du souvenir de sa cruelle peine,
Faisoit comme Daphnis, & pleuroit comme un
veau.
Un Pasteur qui les vit, faisant les Jeremies,
Leur dit, chantez plutôt dessus vos chalemies;
Je donne au mieux chantant dequoy faire un pour-
point.
Les deux jeunes Bergers leurs Flûtes accorde-
rent,
Là dessus un loup vint, les Bergers se leverent.
Poursuivirent le loup, & ne chanterent point.

A
MONSIEUR
LE
GARDEDESSEAUX
DE
CHASTEAU-NEUF.
SONNET.

Grand CHASTEAU-NEUF, enfin vous
revoilà,
Voitre merite en doit estre la cause,
Le bruit qui court de vous par-cy par-là.
Fait croire assez qu'il en est quelque chose.

Chacun tout net vous donne du Caton,
 Chacun de vous espere des merveilles,
 Le bruit qui court de vous est bel & bon,
 Et ce bruit là réjouit mes oreilles.

Je pers pourtant en l'autre Chancelier,
 Car il m'aymoit, le bon P I E R R E S E G U I E R,
 Et faisoit cas de nostre Poësie.

Quand je faisois des vers, il les lisoit,
 Si vous voulez m'aymer comme il faisoit,
 Cela depend de voütre courtoisie.

S O N N E T
 SUR LES AFFAIRES
 DU TEMPS.

L E Roy s'en est allé, son Eminence aussi;
 Le Courtisan escroc sans contenter son hoste,
 Turant qu'à son retour il comptera sans faüte,
 Picque le grand chemin en portes de Rouüe.

Les Officiers du Roy sont fort rares icy,
 Et la gent de Justice, & celle de Maltofte,
 A le haut du pavé, & va la teste haute;
 En l'absence du Roy, qui va vers Baugency.

Les faux-bourgs ne sont plus infectez du sou-
 drille,
 Enfin, toute la Cour vers la Guyenne drille,
 Les uns disent que si, les uns disent que non.
 On dit que l'on va faire un exemple en Guyenne,
 On dit que sans rien faire il faudra qu'on revienne;
 Et moy je voudrois bien avoir un bon Melon.

S O N N E T.

A sseurement, Cloris, vous me voulez se-
 duire,
 Je vous voy depuis peu me faire les yeux doux,
 Vous m'avez pris la main entre vos deux genoux,
 Si vous continuez, vous m'achevez de cuire.

Que.

Que vous feriez de mal si vous aymiez à nuire,
Plus de dix mille cœurs sont percez de vos coups,
Dont les uns sont ravis, & les autres jaloux,
De l'esclat que l'on void dans vos beaux yeux re-
luire.

Vous avez leu des Vers, vous en sçavez par cœur,
Vous chantez, ce dit-on, comme un enfant de
Chœur;

Et lors que vous parlez vous charmez les oreilles,
Dieux! que ne suis-je né pour estre vostre Es-
poux!

Vous riez, ô Cloris, d'entendre ces merveilles,
Pleurez, sotté, pleurez, je me mocque de vous.

MADRIGAL

A

MADAME

DE

SEVIGNY.

BEl Ange en deüil qui m'estes apparü,
Je suis charmé de vostre veüë,
Je ne l'aurois pas cru,
Que vous eussiez esté de tant d'attraits pourveüë,
Sont-ils de vostre crü,
Ou si l'on vous les vend, enseignez-moy la ruë,
Où vous prenez de si charmans attraits,
Qui charment de loing & de prés.

REVELATIONS.

Sur les bords que l'Inde lave
Au balcon de l'Orient,
L'Aurore d'un front riant
S'éralloit pompeuse & brave;
Dans son Char le vieil Thiton
Jettoit sur son beau Teton

Une ceillade de Satyre,
L'aurore le regardoit,
Et pour s'empêcher de rire,
Ses belles levres mordoit.

Ce jour-là son cher Cephale,
Avec hurlemens & cris,
Mit son Espouse Procris
Dans un monument d'Opale;
Les deux Prestres de Memphis,
Tant le Pere que le Fils,
Couverts de noires soutannes,
Firent en ce triste jour,
Au son des deux sabacannes,
Les obsèques de l'Amour.

Jupiter, la chose çuyé,
Ne voulut plus différer;
Car à quoy bon enterrer
Une Fille evanoüye.

Là dessus un gros Monsieur,
Voulant faire le Rieur,
Parla de Constantinople;
Mais le Bacha de Damas,
Luy dit, Teste de Sinople,
Tu ne te tairas donc pas?

Cependant la belle Flore,
Et le gentil Adonis,
Dans une boëte d'Anis,
Nourrissoient un Sicomore;
Vulcan qui les regardoit,
Et qui ses regards dardoit,
D'une épouventable softe,
Se tournant vers les Titans,
Leur cria Fermez la porte,
Voicy venir le Printemps.

A son cry, Dame Entrée
Mit la teste en un pertuis,
Le Dieu Mome ferma l'huis
Si tost qu'elle fut entrée;
Il fut pris, il fut battu;
On luy demanda qu'as-tu?
Mais il ne sceut que répondre:
Un Demi-Dieu s'écria,

Point de grace, il le faut tondre ;
Là dessus, on le lia.

A ce grand coup de Tonnerre,
Son infante Mouche à fiel
S'en alla chercher du miel
En une estrangere terre ;
Les Satyres Boutonnez,
De ce miracle estonnez,
Chantent l'hymne des Abeilles ;
Et les Nymphes des ruisseaux,
Par les yeux & les oreilles,
En jettent des Arbrisseaux.

Lors le Roy des Argonautes,
Habillé de drap d'Useau,
Faisoit penser son Vaisseau
Qui s'estoit brisé les côtes :
Puis malgré les Albigeois,
Suivy de mille Gregeois,
Ravagea toute l'Afrique ;
Et du fleuve aux sept canaux,
S'en alla faire la nique
Au party des Huguenots.

Un des Chefs de l'Assemblée
N'opina que du bonnet ;
Ce discours n'estoit pas net ;
L'assistance en fut troublée.
On parla du feu Sophy ;
Le vieil Caton cria sy,
Il avoit Phaleine forte ;
La Dame aux passes-couletris,
Avecque sa bouche forte,
L'appella Roy des voleurs.

Il fut dit qu'Eresipelle,
Assisté du mal Caduc,
Interrogeroit le Duc,
Qui s'enfuit quand on l'appelle ;
Son Medecin Hypocras,
D'un juste-au-corps assez gras
Luy frotta long-temps l'Espaule :
Puis au lieu d'un recipé,
Luy leüt Amadis de gaulc,
Dont il fut déconstipé.

C ;

Cela

Cela fait sa sœur Urgande
 Voyant qu'il estoit pensé,
 Alla voir son fils blessé
 Pour luy faire reprimande;
 Elle le reprimanda,
 Le gronda, luy demanda,
 Le conjurant par son pere,
 Combien il avoit de coups;
 Trois, dit-il; Elle en colere
 Sor, que ne les pariez vous?
 Lors s'acheva la Satyre
 Contre les vieux Courtisans;
 Et contre les Médifans,
 Qui n'ont pas le mot pour rire;
 Contre les Godelureaux;
 Moitié Singes, moitié Veaux;
 Les faiseurs de mauvais conte;
 Les renifleurs de Petun;
 Et tous les Marquis & Comtes,
 Depuis l'an mil six cens un.
 Ceux qui lisent leurs missives
 En dépit que l'on en ait,
 Ceux de qui le dentier net
 Se fait voir jusqu'aux genèves,
 Y furent bien testonnez;
 Les Cupidons déchainéz,
 Qui n'ont pitié des Donzelles,
 Non plus que des ennemis,
 Avec les Gobenuelles,
 Y furent en beaux draps mis.
 Jupiter trouva l'ouvrage
 Digne d'un homme de cœur,
 Et fit present à l'Authour
 D'une poire & d'un Fromage:
 Et sans songer au passé,
 Car il avoit, l'insensé,
 Une Vestale pollué,
 L'annoblit, & luy donna
 Pour armes une Molluë,
 Dont un chacun s'étonna.
 Saturne y pensa bien battre
 Au moins se fâcha-t-il bien.

Contre un grand diseur de Rien
 Qui parloit autant que quatre ;
 Un homme à la teste d'Ours,
 Fit un fort docte Discours
 Contre les haleines fortes ;
 En accusa force gens ;
 On fit faire garde aux portes,
 Et la visite des dents.

Lors l'on vit paroistre en Terre
 Des prodiges bien nouveaux ;
 La Princesse des Naveaux
 Eut un Enfant du Tonnerre ;
 Tarquin voyant si beau jeu,
 Courut le visage en feu
 Après une Estoille nuë ;
 Et Phœbus en caleçon,
 Après la Lune cornuë
 Fit bien du mauvais garçon.

De la Terre Hyperborée
 Sortit la Nymphe aux yeux vers
 Dont les Cheveux de travers
 Font la ceinture dorée ;
 Pour luy plaire, Phaëton,
 On le dit ; mais que sçait-on ?
 Se guinda sur l'Hemisphère ;
 Mais il se cassa le cou,
 Dequoy Monseigneur son pere
 Pensâ bien devenir fou.

Aux bords que la Seine lave
 Un peu plus bas que Paris,
 Où les champs tousjours fleuris
 Ont palissades de rave ;
 Une Dame au teint passé,
 De son grand miroir cassé
 Pleuroit la mes-advanture,
 Lors qu'un homme aux longues mains
 Luy fit voir en mignature
 L'infirmité des Humains.

Sous la ligne Orizontale,
 Entre Japhet & Syon,
 L'incomparable Ixion
 Pleuroit son amy Tantale ;

Tantale qui l'ayme tant,
 D'autre part le regrettant,
 Luy dit ces douces paroles;
 Cousin ne t'affliges pas,
 Car quoy que tu me consoles,
 Je desire le trespas.

L'impieté détournée,
 Et mise dans un donjon,
 Fit peur, non pas du plonjon,
 Mais du feu sans cheminée,
 Lors le Sanglier écumant,
 Et de colere fumant,
 Tomba mort sous Meleagre;
 Sa Mere Dame Alifon,
 Luy dit, mal-heureux Podagre,
 Je brûleray ton tison.

Lors il s'écria bel Ange
 Des simples & des Metaux,
 Et pour qui les Vegetaux,
 Se ruinent en fleurs d'orange,
 L'aquatique Polemon,
 De son siege de limon,
 Jure qu'il vous idolatre;
 Et que vous avez grand tort
 De le battre comme plastre,
 Luy qui vous ayme si fort.

E P I G R A M M E

Belle Dame un peu trop colere,
 Quittez Paris, car Polemas
 Vous veut envoyer en Galere,
 A cause que vous n'estes pas
 Une femme douce & facile
 Comme l'on croyoit dans la ville;
 Mais un grand Buzze débauché,
 Tres endurcy dans son peché.

EPIGRAMME.

DAme Astarot, je te hay tant,
Et d'une haine enracinée,
Qu'encor que je sois mal content
De machienne de destinée,
Je voudrois bien vivre cent ans,
Afin de te haïr long temps.

EPIGRAMME.

Quelle Putain lors sera morte,
Et quel Cocu sera veuf,
Si jamais le grand Diable emporte,
Vostre Corps qui n'est pas trop neuf.

EPIGRAMME

SUR

MONSIEUR

M E N A R D.

MENARD qui fit des Vers si bons,
Eut du Laurier pour recompense:
O siecle maudit! quand j'y pense
On en fait autant aux Jambons.

EPIGRAMME.

Donzelle à l'estomach infect,
Tres-fameuse entre les infames;
On dit que vous faites aux femmes
Ce que les hommes vous ont fait.

EPIGRAMME.

JE vous ay prise pour une autre.
Dieu garde tout homme de bien,
D'un esprit fait comme le vostre,
Et d'un corps fait comme le mien.

EPI T A P H E.

CY-gist qui se pleût tant à prendre,
Et qui l'avoit si bien appris,
Qu'elle ayma mieux mourir que rendre
Un lavement qu'elle avoit pris.

E P I G R A M M E.

Contre une Chicaneuse, qui juroit de
manger jusqu'à sa chemise en
plaidant contre Scarron.

Grand nez digne d'un Camouflet,
Belle au poil de couleur d'Orange,
Machoire à recevoir souffler,
Portrait de quelque mauvais Ange,
Face large d'un pied de Roy,
Gros yeux à la prunelle grise,
Tu veux donc plaider contre moy,
Jusques à manger ta chemise?
Ha! si tu gardes ton serment,
Soit que je gagne ou que je perde,
Que j'auray de contentement,
De te voir manger tant de merde.

E P I G R A M M E.

ON m'a dit que vous ordonnez,
O beautez qui soüillez les autres,
Que coups de baston soient donnez
Aux tres-maigres Espauls nostres;
J'appelle de ce jugement,
Juge severe que vous estes;
Et vous refusez justement;
Car vous n'avez pas les mains nettes.

R E S P O N C E

M A D E M O I S E L L E
D E L E U V I L L E.

Vous ne sçavez ce que vous faites,
Toute aimable LEUVILLE, ou je n'y
connois rien;

Estant faite comme vous estes,
De vouloir faire un troc de vostre corps au mien.

Quand pour troquer sans avantage,
Vous auriez de retour mon esprit de Rimeur,
On ne vous croiroit pas bien sage,
Et moy je passerois pour un grand affronteur.

D'un esprit fait comme le nostre,
Peut-estre feriez vous quelques vers malheureux :
Et moy d'un corps comme le vostre
Je ferois aisément des hommes bien-heureux.

E P I T A P H E.

EN ce gibet Henry repose,
Quand le vent cesse, ou qu'il est bas;
Quant il vente, c'est autre chose,
On diroit qu'il ne s'y plaist pas.

E P I G R A M M E

A U M E S M E.

Que les Corbeaux & les Corneilles
Sur vostre corps feront merveilles,
Quand le Soleil l'aura bien cuit !
Il n'est point d'arbre dans la France,
Qui porte de si plaisant fruit,
Que fera lors cette Potence.

EPIGRAMME

AU MEME.

L'Unique moyen qui vous reste,
 Pour plaire au peuple qui deteste,
 Et vostre vie & vos forfaits,
 C'est de vous faire bien-tost pendre;
 Je veux bien en faire les frais,
 Ne dust-on jamais me les rendre.

SONNET.

Messieurs de Saint LAURENT, & vous
 Monsieur MOREAU,
 Vous estes bien joyeux d'estre nez en ce monde,
 Vous vous souciez peu, si moy carcasse immonde
 Je suis mort ou vivant sur la terre ou sur l'eau,
 Le Ciel qui vous a fait l'un & l'autre tant beau,
 Qu'il en voit peu de tels dessous la voûte ronde,
 Avec certain fracas dont les mortels il fronde,
 Devroit bien quelquefois vous troubler le cerveau:
 Hé quoy! mes beaux Messieurs, vous n'aimez
 donc personne,
 Et vous ne rendés rien lorsqu'à vous on se donne:
 Vous estes faux bijoux & moy franc animal.
 Vous aimés les absens, mais comme j'ay l'échine;
 O vous qui les aimez avec leur bonne mine,
 Ne vous y fiez. Foin, mon Sonnet finit mal.

A
 MONSIEUR
 PRIEUR,
 PROCUREUR
 EN PARLEMENT.

Si ma Muse autrefois gaillarde,
 Que trop de malheur rend hagarde,

Ne

Ne rompoit pour toy le serment,
 Qu'elle a fait solennellement,
 De jamais quoy qu'on luy propose,
 Mettre en lumiere, vers, ny prose,
 Tu me le pourrois reprocher,
 Amy fidelle autant que cher,
 P R I E U R, des Plaideurs le refuge,
 Procureur qui vaut bien un Juge,
 Par ton esprit plein de clarte,
 Ton discours & sa netteté,
 Ta diligence non commune,
 Par le mépris de la Fortune,
 Et cent qualitez que n'ont pas,
 Fussent-ils en droit des Cujas,
 Tes compagnons de robe noire,
 Dont la redoutable escritoire,
 Je n'entends pas parler de tous,
 Fait pis que bossés & que trous.
 La tienne des bons Protectrice,
 N'agit point que pour la Justice,
 Ton adroite subtilité,
 Qui dissipe l'obscurité,
 De la chicane embarrassée,
 Ne s'est point à nuire exercée,
 Tu ne veux jamais byaifer,
 Pour un procez eterniser,
 Ny de rien faire quelque chose,
 Pour rendre meilleure une cause,
 Si bien que sans se fourvoyer
 On juge sur ton playdoyer:
 Mais aussi ta naissance est telle,
 Que peu du mestier l'ont si belle,
 Ton ayeul fut le favory
 Du bon & mal-heureux Henry
 Des Valois le plus debonnaire;
 Il le servit de Secretaire,
 Faisant honneur à son employ,
 Non pas comme ceux que je voy,
 Qui prennent plus qu'ils ne reçoivent,
 Des charges que souvent ils doivent:
 Mais avecque la probité,
 Dont un homme de-qualité,

Est bien plus capable qu'un autre.
 De son temps meilleur que le nostre,
 Les seules personnes d'esprit,
 A la Cour estoient en credit,
 Le merite, & non la finance,
 Acqueroit la Préminence,
 C'est par là que ton Pere obtinst
 La charge que long temps il tint.
 Que si la mauvaise Fortune
 Qui pour les meilleurs a rancune,
 N'a pas gardé le même rang
 A ceux qui restent de ton sang,
 La guerre Civile en est cause,
 Et non pas toy, que je propose
 A ceux de ta profession,
 Dont le gain est la passion,
 Et qui font une sale usure
 Du talent de leur écriture.
 Tu ne vis point en Procureur,
 En ta charge de Procureur,
 Tes livres d'un noble courage
 Sont un assez bon témoignage,
 Tes compagnons ayment le sac,
 Par qui maint homme est au viâc:
 La chicane est toute leur joye,
 Les Presens, l'or, & la monnoye,
 Et nul d'eux ne se peut passer
 D'incessamment paperasser!
 Ta passion est les beaux Livres,
 Pour plus de douze mille livres
 On en voit en ton Cabinet,
 Plus que chez Courbé ny Quinet:
 Nombre de sacs de toutes tailles
 Des autres parent les murailles,
 Chez toy force livres choisis,
 Et non d'humidité moisis,
 Dont tres-riche est la relieure,
 Toute d'une même parure,
 Et dont la rare impression,
 Est de ta noble ambition
 Une marque tres-affeurée,
 En tablette peinte & dorée,

Font

Font avoüer au regardant,
 Qui les guigne d'un œil ardent,
 Que maint Juge Port'esclarlatte,
 Prés de ton ame a l'ame platte,
 Et que tu meriterois bien,
 Et des dignitez & du bien.
 Je suis témoin irréprochable,
 Que de moy Pauvre miserable,
 Tu ne pris jamais de l'argent,
 Quoy qu'à m'obliger diligent,
 Et que ma mauvaïse infortune,
 Te soit bien souvent importune.
 Aussi te viens-je tous les jours.
 Demander conseil & secours,
 Contre les maudits subterfuges,
 Dont malgré l'équité des Juges,
 Se servent depuis si long-temps,
 Contre moy, mes chiens de Parens.
 Je ne t'en dis pas davantage,
 Non que je n'aye le courage,
 De t'en dire mille fois plus:
 Mais avec des Vers superflus,
 J'aurois tort, au moins je le penſe,
 Si je te mettois en depeñce,
 De ton loisir qui t'est si cher,
 Brave P R I E U R, Amy tres-cher,
 De qui les travaux & les veilles,
 Soit que tes cliens tu conseilles,
 Soit qu'avec plume, ancre & papier,
 Tu les servés de ton mestier,
 Relevent l'esperance morte,
 De maint malheureux de ma sorte,
 Qui comme moy malgré les dens,
 De quelques-uns de ses Parens
 Est trop long-temps vivant sur terre,
 Que la fièvre quartaine serre,
 Les fots Parens, & fots Oylons.
 Qui font de sottés donaisons.

LE
BALLETT
DU MOYEN
DE PARVENIR
POUR DES
ARTISANS.
AU ROY.

Monarque le plus grand des Roys,
Et des hommes le plus ayable,
Seul digne de donner des Loix,
A toute la terre habitable,
Si nous osons icy venir,
C'est pour un grand dessein, c'est afin de vous plaire,
C'est le moyen de parvenir,
De plus huppez que nous en voudroient autant
faire,

Nous sçavons que les Courtisans,
Quoy que personnes fort civiles,
Ne font estat des Artisans,
Que selon qu'ils leur sont utiles:
Mais nous sçavons aussi fort bien,
Que nostre sort qui nous maltraite,
Se peut changer en moins de rien,
Et que si vous voulez nostre fortune est faite.

Tout veut parvenir icy bas,
Pour cela seul chacun travaille,
Sans ce motif dans les combats,
On craindroit l'estoc & la taille,
Vous mêmes un jour vous parviendrez,
A l'Empire de tout le monde;
Et le Sceptre que vous tiendrez
Vous fera respecter sur la terre & sur l'onde.

Mais c'est beaucoup Moraliser
Pour des pauvres gens de boutique,
Ça, ça, dansons, sans tant causer,
Et nous piquer de Rhetorique;

Les violons font-ils d'accord?
 Bon, tout va bien, la place est grande,
 Mais les Dames parlent bien fort,
 Paix-là, Paix-là, Paix-là, le Roy vous le commande:

POUR UN BALLAYEUR.

O Mal-heur du temps où nous sommes,
 Je suis le plus adroit des hommes,
 Et suis réduit à Ballayer:
 Mais si vous voulez m'employer
 Au charmant mestier de vous plaire,
 Vous verrez ce que j'y scay faire,
 Si je n'en fors à mon honneur,
 Ne vous fiez jamais en Ballayeur.

POUR DES MORES.

O Beautez pleines d'appas,
 Qui brûlez qui vous adore,
 Au nom de Dieu n'allez pas
 Nous traiter de Turc à More.

POUR DES PAGES.

Rares Beautez de qui le cœur
 N'est pas si doux que le visage,
 Qui fléchiroit vostre rigueur,
 Feroit bien plus qu'un tour de Page.

E P I S T R E

BURLESQUE

A MADAME

BOURRON.

MA belle Dame de BOURRON,
 Le pauvre Diable de SCARRON,
 Tres-humblement vous remercie
 De vos trois melons, & vous prie,

De

De vous contenter bonnement
 De son petit remerciement.
 Il voudroit bien à la pareille,
 Vous envoyer quelque merveille,
 Car merveille peut-on nommer
 Le melon qu'il vient d'entamer:
 Mais chez un homme de sa forte
 Que rien n'entre, & que rien ne forte,
 Qui passe pour bien merveilleux,
 Si ce n'est que de vos beaux yeux
 Sa maison devint éclairée,
 C'est verité très averée,
 Contentez vous donc bonnement
 De mon petit remerciement:
 Si j'avois mieux peste m'estrange,
 Ou d'un dard pointu comme un Angle
 Me puisse le cœur transpercer,
 Si sur le champ sans balancer,
 Vous ne l'eussiez eu, belle Dame,
 Que j'ayme de toute mon ame.
 Et de cecy ne doutez pas,
 Tresor charmant de bruns appas,
 Dont les yeux à lances d'Ebene
 Sur les cœurs courent la quintaine.
 Fait à Paris en avallant:
 Un de vos Melons excellent.

A
 M O N S I E U R
 L E D U C
 D E S U L L Y.

DUc de SULLY vous m'avez envoyé
 Un beau pasté des plus grands que l'on voye;
 Dieu sçait comment je m'en donne au cœur joye,
 Quand je devrois en estre desvoyé,
 Quand je devrois m'en irriter le foye,
 Tel grand Seigneur que je ne nomme pas,
 D'un tel pasté seroit quatre repas.

A MON-

M O R I N
 M O N S I E U R
 M O R I N,
 S U R U N P R E S E N T
 D E F L E U R S.

MORIN, tu m'as emply ma chambre
 D'une odeur douce comme l'ambre;
 Et je puis dire en verité
 Qu'en un bouquet de fleurs nouvelles,
 Toutes aussi rares que belles,
 A la fois tu m'as apporté,
 Le Printemps & la gayeté,
 Des jardins, des champs, des prairies,
 De l'émail & des pierreries:
 Enfin, tu m'as fait un present,
 Musqué, riche, rare & plaifant.

C H A N S O N.

QUand je vous dis que vos yeux m'ont brûlé,
 Vous faites l'offencée,
 Quand je vous cache ma pensée,
 Vous m'appellez dissimulé.
 Helas! que dois-je faire,
 Si je parle vous-vous faschez?
 Et si je me veux taire,
 Vous me le reprochez.
 Si vous traitez d'une égale rigueur
 Ma plainte & mon silence,
 Belle Philis, tout vous offense,
 Rien ne peut fléchir vostre cœur.
 Helas! quelle infortune,
 Quand je parle & quand je me tais,
 Sans cesse j'importune,
 Et jamais je ne plais.

CHAN-

CHANSON.

Philis, vous-vous plaignez que je n'ay point
d'esprit

A vous parler de mon martyre :

Helas ! ignorez-vous qu'un mal que l'on peut dire,
N'est jamais si grand que l'on dit ?

Un amant dit assez quand il est interdit ,

Quand il languit , quand il soupire :

Mais apprenez, Philis, qu'un mal que l'on peut dire
N'est jamais si grand que l'on dit.

CHANSON.

HE bien , je consens de mourir,

Aussi bien l'espoir de guerir

Me flateroit en vain des douceurs de la vie,

Je n'ay plus qu'un moment à déplaire à vos yeux ;

Vous allez voir, belle Sylvie,

Quand je ne seray plus, si vous en ferez mieux.

CHANSON.

Philis me traite avec rigueur,

Mon cœur jour & nuit en soupire,

Ne vous affligez pas, mon cœur,

Ce n'est pas un trop grand malheur,

Il ne faut que luy dire.

Bien souvent ce qui nous fait peur,

Un moment après nous fait rire ;

Philis pourra changer d'humeur,

C'est alors qu'il faudra, mon cœur,

Tout faire & ne rien dire.

CHANSON.

MA raison me l'a dit, aussi bien que mes yeux,

Que vous estiez toute charmante & belle :

Mais elle eust fait bien mieux

De m'advertir que vous estiez cruelle.

CHANSON.

JE vous aymois, vous me l'aviez permis,
 J'esperois d'estre aimé, vous me l'aviez promis:
 Mais, hélas! belle Iris, je voy bien le contraire;
 Je n'ose en murmurer,
 De peur de vous déplaire:
 Mais il m'est permis d'expirer,
 S'il m'est ordonné de me taire.

Dedans vos fers, charmé de vos appas,
 Je souffrois mes tourmens, & ne m'en plaignoïs
 pas,
 Vous feigniez de m'aymer, je vous aymois sans
 feindre,

Vous m'avez fait souffrir
 Les maux les plus à craindre:
 Mais il m'est permis de mourir,
 S'il m'est defendu de me plaindre.

CHANSON.

HElas! elle s'en va, je ne la verray plus,
 A ma juste douleur il faut bien que je cede,
 Que les regrets sont superflus,
 Dans les maux dont la mort est l'unique remede;
 Apres un tel mal-heur,
 Si j'aymois encore la vie,
 Que diroit mon amour, que diroit ma douleur,
 Et que diroit Silvie.

Ses yeux doux & flateurs, & jamais courroucez,
 Me faisoient dans mes fers trouver mille delices,
 Pour des plaisirs si-tost passez,
 Faut-il donc que mon cœur souffre tant de suppli-
 ces:

Mais bien-tost la douleur,
 D'estre loing des yeux de Silvie,
 Va finir mon amour, va finir mon malheur,
 En finissant ma vie.

C H A N S O N.

MEs yeux, vous avez veu Cloris,
 Mon cœur, vous songez à ses charmes;
 Vous l'entendez chanter, hélas! vous estes pris,
 Rendez, rendez les armes,
 O mon cœur, ô mes yeux, c'estoit trop hazarder,
 Que de l'entendre, & de la regarder.

Helas! vous sçavez le danger,
 Qui suit un amour temeraire,
 Et qu'un cœur dans ses fers ne peut s'en dégager,
 Que pensez-vous donc faire?
 O mon cœur, ô mes yeux! hélas que vos plaisirs
 Me vont coûter de pleurs & de soupirs.

C H A N S O N.

C'Estoit assés de vos yeux pleins de charmes,
 Pour vaincre ma raison;
 Mais vous chantez encor, ô quelle trahison!
 Doit-on blesser ceux qui rendent les armes.
 Je voy bien que ma mort est tout vostre desir,
 Hé bien, je meurs: mais je meurs de plaisir.
 Vous eussiez eu d'une mort plus cruelle
 L'esprit plus satisfait:

Mais pouviez-vous chanter, & produire un effet,
 Qui fut contraire à vostre voix si belle?
 Ainsi, belle Philis, contre vostre desir,
 Je meurs, je meurs: mais je meurs de plaisir.

C H A N S O N.

TRop ay mable Angelique, en vous rendant les
 armes,
 Aprenés moy par quels estranges charmes
 Vous meslez le plaisir avecque la douleur;
 Vostre voix à mes yeux fait respandre des larmes,
 Et porte en mesme temps le plaisir dans mon cœur.
 Quand vostre voix divine une plainte soupire,
 Et nous dépeint la rigueur d'un martyr,

He-

Helas! si je pouvois comme vous soupirer,
 Vous sçauriez mon Amour, que je n'ose vous dire,
 Et croiriez tous les maux qu'il me fait endurer.

C H A N S O N.

Vous m'avez demandé pour qui mon cœur
 soupire,
 Je n'en seray pas mieux quand je vous le diray;
 C'est à vous seulement que je crains de le dire,
 Jugez, Philis, pour qui mon cœur a soupiré.
 Je languis, je me plains, je pleure, je soupire,
 Et tout cela, Philis, depuis que je vous voy.
 Helas! vous sçavez bien ce que cela veut dire,
 Et ce que j'ay besoin que vous sachiez pour moy.

C H A N S O N.

Ingratte, je n'ayme que toy,
 Et tu feins de m'aymer, ingratte,
 Tandis que ta bouche me flatte,
 Ton ame me manque de foy,
 Ingratte, je n'ayme que toy,
 Et tu feins de m'aymer, ingratte.
 Ta bouche l'a cent fois juré,
 Et cent fois a menty ta bouche,
 Que mon amour discret te touche,
 Et que ton cœur m'est assuré,
 Ta bouche l'a cent fois juré,
 Et cent fois a menty ta bouche.

C H A N S O N.

Nous nous estions promis
 Une Amour eternelle,
 Quel crime ay-je commis,
 Pour vous rendre infidelle?
 Je voy bien que ma mort
 Est toute vostre envie;
 Et qu'un dernier effort
 Vous doit bien-tost, Silvie,
 Delivrer d'une vie,
 Qui vous déplaist si fort.

E P I S T R E

D E

M O N S I E U R

L E C O M T E

D E

S A I N T A I G N A N .

Divin Scarron, ay-je donc merité
 D'estre de vous si dignement traité ?
 Quoy nonobstant ingrante nonchalance,
 Oisiveté, paresse, oubly, silence,
 Que j'eus pour vous ; au moins jusques à donc,
 J'ay dans vos vers veu mon nom tout du long ?
 Oüy je l'ay veu ; mais cher Scarron, je jure
 Que ce ne fut qu'en decente posture,
 Ces quatre mots suffisient entre-nous,
 Pour exprimer que ce fut à genoux ;
 Car qui verroit oeuvre tant accomplie,
 Et de respect n'auroit l'ame remplie,
 Seroit cheval à trainer un timon,
 Ou possédé d'un envieux Demon ;
 Mais quant à moy que rime ou raison guide,
 A qui Richer a donné son Ovide,
 (Quoy que d'un don pareil peu digne fois)
 Je sçay tres-bien l'honneur que je vous dois ;
 Croyez, Scarron, merueilleuse personne,
 A qui Dieu mit une ame belle & bonne
 Dans un estuy qui manque d'em-bon-point,
 Que Saint A I G N A N vous honore à tel point,
 Qu'il veut touÿours preferer vostre estime
 Au bien plus doux, à l'honneur plus sublime,
 Manteaux de Ducs, Bastons fleurdelisez,
 Rubans d'Azur par aucuns tant prizez,
 Faveurs de Roys, commandemens d'Armées,
 Gouvernemens, places des mieux fermées,
 Lambris dorez, grands festins, vins exquis,
 Poulets receus, pucelages conquis,

Jeux,

Jeux, chasse, bals, balets, lice, carrière,
 Bon feu l'Hyver, l'Esté belle riviere;
 Tous ces honneurs & ces plaisirs si doux,
 Me font moins chers que d'estre aymé de vous:
 Avec ce vers il faut trancher ma lettre,
 Puis qu'aussi-bien je ne sçay plus qu'y mettre,
 Quand un rimeur ne fait pas ce qu'il veut,
 Il doit finir tout le plustost qu'il peut;
 De vous servir mon incroyable envie
 Ne finira jamais qu'avec ma vie.

R E S P O N C E

A

M O N S I E U R

L E C O M T E

D E

S A I N T A I G N A N .

GRAND COMTE par Tristan chanté,
 De divin vous m'avez traité
 Dedans vostre Epistre obligeante,
 Pour un Comte fort surprenante;
 Car tous Comtes & tous Marquis,
 Comme vous ne sont pas exquis,
 Et je vous nommerois tel Comte
 Dont vous ne feriez pas grand compte.
 Pour à mon conté revenir,
 Et pour ce mien discours finir,
 Qui panche un peu vers la satire,
 Beau COMTE, j'ose bien vous dire,
 Que vous m'avez scandalisé,
 Quand vous m'avez divinisé:
 Quand de la façon l'on me louë,
 Je sens fort bien que l'on me jouë,
 Mais me jouer beaucoup ou peu,
 COMTE, c'est jouer petit jeu,
 Et qui ne vaut pas la chandelle.
 Ma foy, c'est me la bailler belle,

Que de me donner du divin,
 Qui me feroit prendre du vin,
 Me troubleroit bien moins la teste.
 Moy divin Je suis moins que beste,
 Qui de l'homme me donneroit
 Richement me regalleroit,
 Ou bien me prendroit pour un autre,
 Pauvre Martyr, fils d'un Apostre,
 Je suis un bel homme divin.
 Bon, si j'estois un saint Pavin
 Dont l'esprit fait passer la mine;
 Mais si mal faite est mon eschine,
 Mal fait est mon esprit aussi,
 Mon pauvre corps est raccourcy;
 Et j'ay la teste sur l'oreille;
 Mais cela me sied à merveille,
 Et parmy les Torticolis
 Je passe pour des plus jolis.
 La main dont j'écris cette Epistre
 Tient au bout du plomb d'une vistre,
 Je ne puis sans mon bras flatter
 Autrement le représenter:
 Ma poitrine est toute convexe,
 Enfin, je suis tout circonflexe:
 Mais, Saint AIGNAN, tel que je suis,
 Chargé de maux, chargé d'ennuis,
 Je vous suis de toute mon Ame,
 Ce qu'un Galand est à sa Dame,
 Je veux dire de tout mon cœur,
 Tres-obeissant serviteur.
 J'irois bien mes devoirs vous rendre,
 Mais j'aurois peur de me répandre,
 Et ce me seroit grand méchef,
 Ne pouvant pas choir de mon chef,
 De choir par la faute d'un autre,
 Et tout méchant qu'est le corps nostre,
 Ma foy qui me le casseroit,
 Sur mon Dieu m'embarasseroit,
 Et vous y perdriez, beau Sire.
 Mais c'est trop long temps vous escrire;
 Adieu COMTE par tout vanté,
 Et par Tristan si bien chanté,
 Tri-

Tristan qui chante comme un Ange,
 Quand il entonne une loüange,
 Et qui pour bien éterniser,
 Ne va point chez autrui puiser.
 Fait à Paris en nostre chambre,
 Trente & un jour apres Decembre,
 De l'An mil six cens & demy,
 Aupres d'un valet endormy,
 Qui volontiers me verroit pendre,
 Quand il me void la plume prendre,
 Et qui pour ma lettre plier,
 Va toute ma circ employer.

A
 M O N S I E U R
 F O U R R E A U .

E P I S T R E .

CHER FOURREAU, je vous remercie,
 Autant que peut ma Poësie,
 Des belles Burettes d'Argent
 Dont vous m'avez fait un present;
 Que le Seigneur en recompense
 Veuille augmenter vostre finance,
 Tienne vostre corps en santé,
 Et vostre esprit en gayeté,
 Vous donne une femme bien saine,
 Douce d'humeur, comme d'haleine,
 Ou vous en veuille dispenser,
 Car de femme on se peut passer:
 Qu'il vous garde de gens qui pippent,
 De tous alimens qui constipent,
 De promesses de grand Seigneur,
 De procez contre chicaneur,
 De femmes qui toujours demandent,
 Et de parens qui reprimandent,
 De jeunes gens qui parlent trop,
 Du choc d'un cheval au galop,

D'estre voisin de gens de corde,
 Et de riviere qui desborde,
 De reciteurs de méchans vers,
 D'homme roux ayant les yeux verds;
 De serviteurs ferrans la mulle,
 Et d'Ennemy qui dissimulle,
 D'estre mangé de chiens courans,
 De presomptueux ignorans,
 De tous presenteurs d'estocades,
 Et d'Amis sujets à boutades,
 D'estre possédé d'un valet,
 Et quand le Roy dance un ballet,
 De coups de hampe d'hallebarde;
 Et sur tout le Seigneur vous garde
 D'estre donateur entre vifs;
 Car les donataires sont Juifs.
 Si-tost que la Sottise est faite,
 Le trespas du sor on souhaite,
 Et s'il ne meurt, c'est un larron,
Exemplum ut Paulus Scarron.
 Voila ce me semble beau sire
 Prou de bien que je vous desire,
 Ce n'est pas de l'argent comptant,
 Mais c'est quelque chose pourtant,
 A déduite sur les Burettes;
 Si je pouvois payer mes debtes,
 Et rendre avec de beaux souhaits,
 Tous mes creanciers satisfaits,
 Ce seroit chose fort commode,
 Dont mesme on feroit une mode;
 Ainsi pour les gens contenter
 On n'auroit qu'à bien souhaïter.
 Mais pour revenir aux Burettes,
 Elles sont belles, & bien faites,
 Et vous en suis fort obligé,
 Car sans estre fort engagé,
 Vous m'avez donné sans remise,
 Une chose à peine promise,
 De laquelle sans m'offenser,
 Vous vous pouviez bien dispenser,
 Et de laquelle je vous jure
 Je n'aurois point fait de murmure.

Grand

Grand mercy donc, mon cher FOURREAU,
 De vostre present riche & beau,
 Au moins où manque la puissance,
 Fais-je agir la reconnoissance,
 Et suis je du bon de mon cœur,
 Vostre tres-humble serviteur.

M A D A M E
 D E R E V E L
 E P I S T R E

Belle Dame de Dauphiné,
 De corps gent, d'esprit raffiné,
 Et qui pour une campagnarde,
 Et de plus Dame Montagnarde,
 Avez bien fait voir que Paris
 Ne tient pas tout en son pourpris,
 Et qu'il est ailleurs des personnes,
 Qui sont belles, & de plus, bonnes.
 Je dis bonnes; car sans bonté,
 Je me mocque de la beauté,
 Et je tiens pires que Gorgonnes,
 Les belles qui ne sont pas bonnes,
 Qu'au lieu d'adorer à genoux,
 On devroit assommer de coups;
 Belle Dame donc que j'estime,
 Non pas seulement pour la rime,
 Quoy que vous pipiez en cela,
 Et que comme un vray Quinola,
 Vostre esprit à quoy qu'il s'applique,
 Donne du Beau, du Magnifique,
 Du sérieux & du plaillant,
 Tant il est fertile & présent:
 Belle Dame donc que je prise,
 Pour mainte & mainte grace acquise,
 Et pour mille & mille trefors,
 Autant de l'esprit que du corps,
 Qui vous attirent les Eloges,
 Non seulement des Allobroges,

Figars.

Picars, Manceaux, Lorrains, Gascons,
 Poitevins, hauts & bas Bretons,
 Mais aussi des Nations autres,
 Amoureuses des vertus vostres,
 Foin, contre mon intention,
 Je fais tousiours digression,
 Qui trop frequente est vitiueuse,
 Et trop longue, est fort ennuyeuse,
 Rimeur qui trop souvent en fait,
 Rend le lecteur mal satisfait,
 Si ce n'est qu'il les face courtes,
 Comment mettray je icy des Tourtes ?
 Afin de rimer justement.
 O que la rime absolument,
 Sur les pauvres rimeurs commande,
 Faut-il une preuve plus grande,
 Que moy, qui viens de me facher
 De ne pouvoir pas m'empescher
 De sortir hors de ma matiere,
 Dés ma digression premiere
 J'ay tashé de me corriger,
 Et n'est-ce pas pour enrager ?
 Outre la deuxiesme & troisieme,
 J'en ay fait une quatrieme.
 O belle Dame de REVEL,
 Vous ne redoutez rien de tel,
 Tousiours de la rime maistresse,
 Soit qu'on vous interrompe ou presse,
 Vous faites des vers par milliers,
 Tous excellens, tous singuliers,
 Et moy, quand j'en fais la trentaine,
 Tout aussi-tost j'ay la migraine,
 Qu'ainsi ne soit presentement,
 J'ay l'esprit je ne sçay comment,
 Et si peu que je viens d'escire,
 Ne vaut pas qu'on daigne le lire,
 Ayez donc pour moy la bonté,
 D'excuser la sterilité
 D'un tres-mauvais faiseur d'Epistre,
 Et me laissez prendre le titre
 De vostre obeissant valet,
 Je suis au bout de mon rollet.

A
 MONSIEUR
 D U P I N.
 O D E
 B U R L E S Q U E.

CHer du P I N, je suis indigent,
 Plus que le party de la Fronde,
 Je n'ay point d'or & moins d'argent,
 C'est le plus grand malheur du monde.

Et tu me voudrois conseiller
 De faire quelque Comedie,
 Il est mal aisé de railler,
 Quand peu s'en faut qu'on ne mandie.

Nostre Roy qui sans le vanter,
 Vaut bien l'heritier de Pelée,
 Peut bien, s'il veut, resusciter
 La joye en ma teste pelée.

Quand sa Majesté me seroit
 Quelque bien-fait considerable,
 Grand Roy pas moins il n'en seroit,
 Et j'en serois moins pauvre Diable.

Je scay que son or monnoyé,
 Est pour ses troupes aguerries,
 Et qu'il seroit mal employé,
 A payer mes coyonneries.

J'en serois guigné de travers,
 De maint Rolant, maint Holoferne,
 Qui croit que bien faire des vers,
 Est pis que de tenir Tayerne.

Mais sans qu'il en couste à mon Roy,
 Je puis estre riche en une heure,
 Qu'à la Cour on queste pour moy,
 La chose est facile, ou je meure.

Il n'est (ou bien je suis un sot)
 Prelat vieil ou jeune Satrape,
 De qui, du Roy le moindre mot,
 Une pistole au moins n'attrape.

Tel en changera de couleur,
 Et tel en perdra la parole,
 Tel aussi n'aura pas le cœur
 De refuser une pistole.

Tel qui de liberalité,
 Se piquera comme Alexandre,
 Pourra donner en quantité,
 Et Dieu pourra bien le luy rendre.

Cette chose là, gist en fait,
 Mais pour revenir a ma queste,
 La voyant heureuse, Dieu scait
 Si mon esprit en feroit feste.

Il produiroit nouveaux Typhons,
 Des Japhets, des Romans Comiques,
 Et par mille ouvrages bouffons,
 Terniroit quelques heroïques.

Mais pour faire des vers plaisans,
 Il faut avoir l'esprit tranquille,
 Chez moy l'indigence & les ans,
 Font pis qu'une guerre civile.

Le chagrin me meine à grand pas
 Vers où sera mon dernier giste,
 Et quoy que je ne marche pas,
 Je sens bien que j'y cours bien viste.

Si je pouvois avant ma mort,
 Au Generoux, au brave Comte,
 Dont l'esprit est beau, bon, & fort,
 Et dont chacun fait tant de compte.

Sans tant tourner autour du Pot,
 A Saint AIGNAN que tant j'estime,
 Si je pouvois moy son Devot,
 Plaire par quelque prose ou rime.

Je n'aurois pas le temps perdu,
 Que j'ay mis à tant de sornettes,
 Et serois autant Pentendu,
 Que sont la pluspart des Poètes.

A
MONSIEUR
DESLANDES-PAYEN.
EPISTRE.

A Me élevée au dessus du vulgaire,
 Homme qui sçais & bien dire & bien faire,
 Qui si souvent aussi ferme qu'un roc,
 De la Fortune as soustenu le choc,
 Faisans bien voir qu'une ame grande & forte
 Avec le temps sur Fortune l'emporte,
 Homme qu'on peut avec juste raison,
 Et sans faveur, mettre en comparaison,
 Avec tous ceux que l'Histoire renomme,
 Parmi les Grecs & chez l'antique Rome;
 Car la nouvelle, & soit dit en passant,
 Sauf ce qu'on doit au saint Pere innocent,
 N'a maintenant par dessus nostre France
 Que quelques fleurs dont on fait de l'essence.
 Tous ces Romains jadis si solempnels
 Ne sont plus rien que des Polichinels,
 Des Trivelins, Scaramouches, Briguelles,
 Donneurs d'avis, inventeurs de gabelles,
 Qui se feroient pour moins d'un quart-d'escu
 Donner bien pis que du pied dans le cu;
 Mais laissons là la nation Romaine,
 Ce n'est pas là le sujet qui me meine,
Omnis homo, Capitaine, Prelat,
 Bon Senateur, bon Conseiller d'Etat,
 Homme sans fard, & sans ceremonie,
 Homme en un mot de valeur infinie;
 Et pour tout dire, & pour n'oublier rien,
 Homme sans pair, grand DESLANDES-PAYEN,
 Si tu sçavois à quel point je t'estime,
 Quelque mépris que l'on ait pour la rime,
 Et qu'aujourd'huy l'homme faisant des vers
 Soit à la Cour regardé de travers;

J'oserois bien neantmoins me promettre
 Que tu ferois quelque cas de la Lettre
 Que je t'écris d'un esprit ingenu,
 Quoy qu'à grand peine à toy sois-je connu,
 Et qu'en vertu de mon pere l'Apostre
 J'ose porter la qualité de vostre;
 Ce que je tien en bonne verité
 Le plus grand bien qui de luy m'est resté,
 Et par lequel je me crois estre riche,
 Quoy que fortune ait toujourns esté chiche
 De ses bienfaits envers moy, qui n'ay pas
 Pour ses beaux yeux fait quantité de pas.
 Mais de cecy, cher Payen, que t'importe?
 Je suis un fat, & la rime m'emporte
 Hors du sujet que j'avois entrepris.
 Te faire voir mon amour & son prix,
 C'est te conter une belle nouvelle.
 Muse, ma foy, tu me la bailles belle!
 De me dicter des protestations,
 De m'engager en des disgressions
 Dont le Seigneur à qui ces vers j'envoye,
 Auroit bien plus de dégoust que de joye.
 En bonne foy, Muse au nez racourcy,
 Je ne veux pas que l'on me traite ainsi.
 C'est me berner, ma petite camarde,
 Je te souhaite ou muette, ou gaillarde.
 Le beau plaisir si **DESLANDES PAYEN**
 Disoit, ces vers sont de beaux vers de chien;
 Donne moy donc de grace assez de verve
 Pour n'employer icy rien qui ne serve;
 Faire autrement ce n'est que rimasser,
 Le bon Seigneur se peut fort bien passer
 Des baillemens que fait faire une lettre,
 Qui n'a rien moins que ce qu'on y doit mettre.
 J'en suis honteux, cher **DESLANDES PAYEN**;
 Je me confesse un grand diseur de rien.
 Mais laisse là ma Muse, laide ou belle,
 Jette les yeux seulement sur mon zele;
 Souvent le Vers dégousté, & l'Autheur plaist;
 Laisse donc là ma lettre comme elle est;
 Puis qu'aussi bien ce n'est pas par la rime
 Qu'aupres de toy je pretens de l'estime.

Sans employer versification,
 Mais seulement ma bonne intention,
 Tu connoistras dans peu, comme j'espere,
 Que le fils fait ce que faisoit le pere,
 Tant qu'il vescu, il l'honora bien fort,
 Cette amitié revit apres sa mort,
 En moy son fils elle est continuée;
 Par ton merite elle est si bien noüée,
 Que le lien, au moins de mon costé,
 Ne s'en verra jamais dégarroté.
 O qu'il est vray lors qu'on tasche à bien faire,
 Que l'on ne fait que de l'eau toute claire!
 J'ay beau gratter ma teste & regratter,
 Mon sot esprit ne sçauroit enfanter;
 Et sans mentir je m'imagine presque
 Qu'il a perdu sa source de Burlesque;
 Tant aujourd'huy je le sens sec & plat.
 Que puis je donc te dire, ô cher Prelat!
 T'affassiner de mauvaises nouvelles,
 Avoir recours à ces mauvais libelles,
 Dont les Autheurs messent toujourns un brin
 De maltalent contre le Mazarin.
 Ton sage esprit n'aime pas la fadaize,
 Et ce n'est pas pour toy viande qui plaise.
 Te raconter que Paris a son Roy,
 Tu le sçauras par d'autres que par moy,
 Qui sçauront mieux le nombre des lanternes,
 Le grand concours qui fut dans les tavernes,
 Les Batteliers en toille de cotton,
 L'ordre donné contre le mousqueton.
 De peur qu'on eut, que du plomb par mégarde
 N'allast choisir, sans dire prenez garde
 Entre Gaston & le fameux Condé,
 Le Cardinal que l'on a tant frondé;
 Que l'on commencé à redire Eminence,
 Que le badaud de nouveau resinance,
 Que par frondeur autant que par frondé,
Vive le Roy, fut long-temps clabaudé.
 Que l'habit blanc de la gent Batteliere
 Fut inventé par le Sieur la Railliere.
 Qu'on but du vin autant que l'on tira,
 Enfin, qu'on croit que tout resloira;

Et que Gascogne aussi bien que Provence,
 Ne feront plus de trouble à la regence.
 Mais je commence à me rendre ennuyeux,
 D'autres objets divertiront tes yeux
 Plus puissamment que la missive fade
 D'un dont l'esprit comme le corps malade,
 Est mal heureux en ses productions,
 Comme son corps l'est dans ses fonctions.
 Adieu Prelat, je n'ay plus rien à dire,
 Adieu Prelat, que j'aime & que j'admire,
 Accorde moy quelque peu d'amitié,
 Par un effet seulement de pitié,
 Car t'alleguer pour cela mon merite,
 Helas chez moy la somme en est petite:
 Mais estre un sot, n'est pas un grand peché,
 En bonne foy j'en suis le plus fasché,
 Et j'en devrois tout seul porter la peine
 Sans t'accabler, de la rive de Seine
 Aux bords de Loire, où tu prens l'air des champs,
 De tant de vers & mesme si meschans;
 Mais bons ou non, pourveu que je te plaise
 Je seray trop content. De nostre chaise,
 Deux jours après que nostre Roy revint,
 L'an mil six cens soixante-neuf, moins vint,
 Logé bien haut chez mon amy Busine,
 A quatre-vingt degrez de la cuisine,
 Tout vis à vis l'Hospital saint Gervais,
 Où le Seigneur me maintienne en sa paix.

A

M O N S I E U R
 D' A U M A L L E
 D' H A U C C O U R T.
 E P I S T R E.

BRave D'AUMALLE que j'estime,
 Et pour la prose, & pour la rime,
 Et pour mainte autre qualité,
 Pour éviter prolixité.

Que

Que je passeray sous silence ;
 Parce qu'avec impatience
 Les gens comme vous genereux
 S'entendent louer devant eux.
 De vostre ingenieuse Epistre
 Chacun dit du bien à bon titre
 Tous ceux à qui je l'ay fait voir,
 Tous gens d'esprit & de sçavoir,
 Ont mille fois beni la veine
 Qui produit ces beaux vers sans peine
 Et chacun d'eux s'estonna fort
 Voyant qu'elle venoit du Nord,
 S'il se rencontroit grosse bande
 De gens comme vous en Hollande,
 La Hollande disputeroit
 De l'esprit, & l'emporteroit
 Sur nos plus fins Académistes ;
 Et de pareils antagonistes
 Sortiroient assez de bons vers,
 Dequoy fournir tout l'Univers.
 En bonne foy, Brave D'AUMALLU
 Les vostres ne sont pas de balle,
 Mais de ceux qui peuvent courir
 Par tout l'Univers sans mourir :
 Un moment apres leur naissance,
 Comme ceux que l'on fait en France,
 Par leurs producteurs affamez,
 Tres-mal vers Burlesques nommez,
 Crier, à mes beaux mots de gueule,
 C'est me semble la façon seule
 Dont publier on les devroit,
 Celà s'entend qui le pourroit ?
 Mais par mal-heur ils sont de mise,
 Tousjours quelque ignorant les prise,
 Quelque pedant ou quelque fat
 Y rencontre du delicat ;
 Et dit, voyez quelle imposture,
 Ces vers sont de defunct Voiture,
 De Mesnage, ou de Sarrazin,
 Ou bien de quelque autre assez fin
 En cette maniere d'escrire
 Pour meriter que l'on l'admire ;

S'entend si l'on en peut trouver,
 Qui jusque-là puisse arriver.
 Eux seuls savent railler de source,
 Et vivre aux despens de leur bource;
 Sans aller picorer ailleurs,
 De quoy s'ériger en railleurs.
 Les autres rimeurs subalternes
 Ne font voir que des ballivernes,
 Riment mal & raisonnent pis,
 Je mettrois la main sur le pis,
 Que pour eux toute rime est bonne
 Pourveu seulement qu'elle sonne;
 Quoy que toute rime de son
 Vale moins que du pain de son.
 Mais pour la rime encore passée,
 Quand le bon sens joint à la grace
 De la naïve expression
 Est soustenu d'invention:
 Alors une rime forcée
 Entre deux meilleures placée
 Dans la foule peut se sauver,
 Sans que l'on y puisse trouver,
 A moins que d'estrefort inique,
 A faire jouer la critique.
 Mais les rimailleurs de Bibus,
 Nommez Poètes par abus,
 Les plus mauvais plaifans du monde,
 Meritent que chacun les fronde,
 Et d'estre interdits du mestier,
 Voire d'ancre, plume & papier.
 Ils ont pour discours ordinaires,
 Des termes bas & populaires,
 Des proverbes mal appliquez,
 Des quolibets mal expliquez,
 Des mots tournez en redicule
 Que leur sot esprit accumule
 Sans jugement & sans raison,
 Des mots de gueulle hors de saison;
 Allusions impertinentes,
 Vray style d'amour des servantes,
 Et le patois des païsans,
 Refuge des mauvais plaifans;

Equi-

Equivoques à choses falles :
 En un mot le jargon des halles ,
 Des crocheteurs & porteurs d'eau ,
 Nommé langage du Ponceau.
 Il n'est chose dont moins l'on rie
 Que de cette plaisanterie
 Chez le beau monde de la Cour ,
 Où la politesse en son jour
 Tres-difficilement rollere
 Le jargon de la harangere.
 Ils font des vers en vieux Gaulois ,
 N'en pouvant faire en bon François ,
 Et disent que c'en est la mode ;
 Quand l'article les incommode ,
 Ils le coupent sans hesiter.
 L'autre jour on me vint conter
 Qu'un de ces beaux rimeurs de neige ,
 Qui sentoit encor le college ,
 Enquis si des vers il faisoit ,
 Parce qu'alors il en lisoit ,
 Fist une réponse grotesque :
 Je n'écris , dit-il , qu'en Burlesque ,
 Mais pour des vers , je n'en fais point ,
 Nous sommes d'accord en ce point ,
 Ils en font comme je chemine ,
 Ou leurs vers ne sont que vermine :
 Et moy-mesme tout le premier
 Je barboüille bien du papier ,
 De quoy franchement je m'accuse ,
 Et suis d'avis que sans excuse
 Pourveu que l'on en face autant
 De tout homme papier gastant ,
 Dans la riviere l'on me jette
 Comme un heretique poëte ;
 Ainsi l'on purgera l'Etat
 De maint ouvrage sot & plat.
 Mais j'écris , me semble , en colere.
 Prenons un style moins severe ,
 Et parlons un peu de Paris ,
 D'où ces Carmes je vous écris ,
 Cadet d'Haucourt , Brave D'AUMALLE ,
 Tousjours Paris son luxe estalle ,
 Quoy

Quoy que l'argent y soit bien court,
 La faveur s'y fuit & s'y court;
 C'est le plus grand plaisir du monde,
 L'un y courtise, l'autre y fronde,
 L'un n'a pas seulement un brin
 D'estime pour le Mazarin.
 L'autre tout un jour à sa porte,
 Attend que ledit seigneur sorte,
 L'un va jouier chez la Blondeau,
 Et l'autre estendu comme un veau
 Tout de son long dans sa broüette,
 S'en va dire à quelque coquette
 En l'absence de son cocu;
 Belle, vos beaux yeux m'ont vaincu.
 L'un va voir des filles de joye,
 L'autre fait la fausse monnoye.
 L'un va la nuit prendre un manteau,
 L'autre le perd, & son chapeau;
 L'un emprunte, & l'autre refuse,
 L'un travaille, & l'autre s'amuse;
 L'un nourrit de plus fins que luy,
 L'autre vit au despens d'autruy,
 L'un despence, & l'autre mandie.
 L'un recite la Comedie,
 L'autre exhorte les mal-vivans,
 Et n'a pas beaucoup de suivans;
 L'un divertit, l'autre incommode;
 Enfin, chacun vit à sa mode,
 Et par differentes façons,
 Comme la mer fait ses poissons.
 Paris en sa large ceinture,
 Fait vivre mainte creature,
 Les uns bien, & les autres mal,
 Pour moy cacohyme animal,
 Je suis comme un homme qu'on rouë,
 Quoy que souvent mon esprit jouë:
 Mais mon corps qui fait bande à part,
 En son jeu ne prend nulle part.
 Ma charge est peu s'en faut cassée,
 Dont ma Muse est fort offensée,
 Et toute presté à se fascher
 Si l'on ne tâche à l'empescher.

Je luy feray voir la Hollande,
 Où sans que rien elle apprehende,
 Elle pourra bien mettre au jour
 Des vers qui ne font pas d'amour,
 La belle impression d'Elzevire
 Fera que ma façon d'écrire
 Reprendra nouvelle vigueur,
 Et lors, mal-heur, mal-heur, mal-heur,
 Sur qui le chagrin du malade,
 Tirera son arquebuzade.
 Mais estant vostre serviteur,
 C'est trop de ma mauvaïse humeur
 Vous accabler sans conscience,
 C'est braver vostre patience,
 Et bien loin de vous apaster,
 C'est le moyen de vous fuster:
 Une autrefois nostre camarade
 Sera d'humeur plus goguenarde,
 J'ay l'esprit aujourd'huy bouché,
 Et comme l'Etat, débauché,
 Excusez donc l'humeur peccante.
 Fait par moy l'an six cens cinquante,
 Le quatrième de Janvier,
 Tout seul assis en mon foyer,
 Entre un Espagneul & ma chatte,
 Qui vient de luy donner la patte.

COURANTE.

MA foy j'en ay dans l'aisle,
 Je suis perdu,
 Je suis tout confondu,
 J'ay regardé Cloris,
 Et la chienne m'a pris:
 Son œil toujours vainqueur
 M'en a donné droit dans le cœur,
 Ce coup me fait grand mal,
 Et seroit suffisant d'assommer un cheval.
 Elle m'a fait la moüe,
 Et m'a traité
 Sans l'avoir mérité,

Plus

Plus mal que si j'estois
 Quelque franc Polonnois.
 Tout beau, tout beau, tout beau,
 Quartier, quartier, fy du tombeau.
 Soyez un peu plus doux,
 O beaux yeux assassins, ou bien nargue de vous.

C H A N S O N.

BOis, rochers, fontaines, vallons,
 Fiers torrents qui venez par bons,
 Vous perdre dans la plaine;
 Lieux écarterz, que ma mourante voix
 A si souvent fait témoins de ma peine,
 Je vous la viens conter pour la dernière fois.
 Vous sçavez si je suis constant,
 Et si jamais on ayma tant
 Que j'aymay Lyfimene:
 Elle s'en va, j'en suis desespéré;
 Elle s'en va sans regret, l'inhumaine;
 J'ay pleuré devant elle, elle n'a point pleuré.

C H A N S O N,

SUR LE CHANT
 D'UNE CHANSON
 ITALIENNE.

DEux yeux noirs, deux fripons,
 Deux petits Abissins,
 Deux larrons assassins } bis.
 Font de moy des charbons,
 Helas! helas
 Je suis bien las
 D'estre l'adorateur
 De qui m'assassine;
 Ils m'ont gasté le cœur) bis.
 Avec la poitrine;
 Ils m'ont gasté le cœur) bis.
 Avec la poitrine.

Un

Un fameux Escrivain
 Qui durant le blocus
 A gagné force escus,
 Et n'en est pas plus vain,) *bis.*
 M'a mis au net

Un beau Sonnet,
 Dont les vers toucheront

La dure Maistresse;
 Ils la batifera) *bis.*

Du nom de Tigresse:
 Ils la batifera

Du nom de Tigresse.

On ne peut les fléchir
 Contre eux les Triolets

Doux propos & poulets
 Ne font rien que blanchir) *bis.*

Ange plaissant,
 Mais mal-faisant:

Belle au cœur carnassier
 Regardez mes peines:

Hé quoy point de quartier,
 Vos fièvres quartaines;

Hé quoy point de quartier,) *bis.*
 Vos fièvres quartaines.

M A D A M E

L A

P R E S I D E N T E

P O M M E R E U I L L

I M P R O M P T U.

I Ncomparable Presidente,
 Qui vallez bien un President;
 Vostre œil planette assassinate,
 Brûle comme un miroir ardent,
 De sa prunelle estincellante

Jen

J'en ressentis bien le pouvoir:
 Le jour que vous me vintes voir
 J'en fus bruslé comme une mesche,
 Et si vous eussiez ajoüité
 A la bruslure un coup de fléche,
 Ha par ma foy j'estois gasteé.

C H A N S O N A B O I R E.

Que j'ayme le Cabaret,
 Tout y rit, personne n'y querelle,
 La banfelle
 M'y tient lieu d'un tabouret;
 Laissons les interets,
 Des culs des tabourets,
 La Noblesse
 Pour la fesse
 Fait prouësse,
 En bien beuvant
 Tachons d'en faire autant,
 Tout respect & tout honneur
 A Messieurs les porteurs de rapieres,
 Leurs derrieres
 Font pourtant trop de rumeur:
 Quoy pour le cu caduc,
 De la femme d'un Duc,
 Tout le monde
 S'entre gronde,
 S'entre fronde,
 Et pour le cu
 Tout s'en va T. V. tu.
 Vray-Dieu que le vin est bon!
 Qu'il est frais dans mon verre! il petille,
 Qu'on me grille
 Vistement de ce Jambon:
 O que je vay disner!
 Que je m'en vay donner!
 Ça courage
 Faisons rage,
 Ce potage

Bien

Bien mittonné,
Est d'un goust raffiné.

CHANSON.

JE suis guery, graces aux Dieux,
Je ne verseray plus de larmes,
Et je n'ay plus les mesmes yeux,
Ou ceux qui m'ont blessé, n'ont plus les mesmes
charmes.

J'avois de l'amour pour Cloris,
Elle a del'esprit, elle est belle.
Mais elle a pour moy du mépris;
Et moy pour me vanger, j'en veux avoir pour elle.

A

MONSEIGNEUR LE PRESIDENT DE BELLIEVRE, REQUESTE.

Grand President de BELLIEVRE,

Un procez pire que la fièvre,
Me tourmente depuis six ans.

Deux beaux-freres s'impatizans

A plaider avec injustice,

Ont choisi par grand artifice,

Quatre Procureurs & non plus,

Grand faiseurs d'écrits superflus,

Et qui pour brouïller un affaire,

Scavent mille chicanes faire;

Et pour allonger un procez

Dont ils redoutent le succez,

Le retirent l'un après l'autre,

Ils en ont fait ainsi du nostre.

Tantost le va prendre un Targas

Qui de six mois ne le rend pas.

E

Tan-

Tantost un Jolly le demande;
 L'an passe, devant qu'il le rende.
 Apres eux le prend un Bruslé,
 Que mes beaux-freres ont collé
 Comme un apostille à l'affaire;
 Car c'est une chose bien claire
 Que Jean Pasquier intervenant
 N'est qu'un fantosme chicanant.
 Et puis vient pour l'arrière-garde
 Maître Jurandon qui le garde
 Luy seul plus que les autres trois,
 Et non pas pour un ou deux mois,
 Mais hélas! pour plus d'une année;
 Si bien que par cette menée,
 Par cette fraude & méchant art,
 Mes deux beaux-freres gras à lard,
 Ou du moins qui le devoient estre;
 Car ils ont bien dequoy repaistre,
 Puis qu'ils tiennent outre leur bien,
 Celuy de mes sœurs & le mien.
 Ces deux Messieurs de qui je parle,
 Dont l'un, ce me semble a nom Charle,
 Se vantent par tout hautement
 A la barbe du Parlement,
 D'eterniser si bien l'affaire,
 Que quoy que nous y puissions faire,
 Ils jouïront malgré les dents
 Des Conseillers & Presidents.
 Qu'en dite-vous, Juge équitable!
 Souffrirez-vous qu'un miserable,
 Et mes sœurs qui le sont aussi,
 Plaident toute leur vie ainsi?
 Vostre nom fameux dans la France
 Me remplit d'autant d'esperance,
 Qu'ajouste d'immortel renom
 Vostre merite à vostre nom.
 Certes le grand nom de BELLIEVRE,
 Est pour leur bien donner la fièvre,
 Ils pensent déjà voir l'Arrest;
 Puis que nostre procez est prest,
 Qui leur doit faire rendre gorge.
 Quoy que leur esprit ruzé forge,

Un President fait comme vous,
 Et des sages Juges, qui tous
 Reconnoîtront leur artifice,
 Nous vont rendre bonne justice.
 Dieu sçait comme ils seront maris
 De mes deux sœurs les deux maris.
 Que sœur Claude & sœur Magdelaine,
 Vont avoir pour moy de la haine!
 Que Nicolas, Frere Mineur,
 Qui dans un mois sera majeur,
 A ce que dit son Baptistaire,
 Quoy qu'il soit assez debonnaire,
 Contre nous trois éclattera;
 Peut-estre que le Juge aura
 Quelque peu de part au murmure,
 Et peut-estre aussi quelque injure;
 Mais ils seront bien imprudens,
 C'est les sauver malgré leurs dens.
 Certes, outre ma bonne cause,
 On m'a laissé fort peu de chose;
 Mes sœurs n'ont pas plus hérité,
 Sinon un peu plus de santé.
 Grand BELLIEVRE, Juge équitable,
 Il n'est rien de plus véritable
 Que je compte six ans entiers,
 Depuis que mes coheritiers,
 Par leur chicane tres-inique,
 A la justice font la nique.
 Les drolles sont sur leurs paillets,
 Tandis qu'après les Conseillers,
 Mes sœurs amassent force crottes:
 Elles ont beau trousser leurs cottes,
 On ne peut nullement trotter
 Dans le Palais, sans se croter.
 Ce considéré, qu'il vous plaise,
 De leur procédure mauvaise,
 Arrêter promptement le cours,
 Voyez le peril que je cours:
 Mon Procureur seul contre quatre,
 A trop d'ennemis à combattre.
 Contre des Diabes en procez
 Je craindrois un mauvais sucez;

Mais je connois vostre justice.
 Devant vous jamais l'artifice
 Aucun bon-droit n'a ruiné :
 Qu'il soit donc par vous ordonné,
 Qu'un seul Procureur pour les autres,
 Ait droit d'avoir les pièces nostres ;
 Qu'ayant son soul paperassé,
 Et le terme permis passé,
 Ledit Procureur le rapporte,
 Ou que le grand Diable l'emporte :
 Et ce faisant vous ferez-bien.
 Fait par moy chetif qui n'ay rien
 Que l'esperance que me donne
 L'équité de vostre personne ;
 Laquelle doit monter un jour
 Au premier Siege de la Cour,
 Ou bien où monta son grand pere,
 Je le souhaite & je l'espere.

A

MONSEIGNEUR
 L'EVESQUE
 D'AURANCHES.

GRAND d'HAUMONT, Prelat sans reproche,
 Intrepide comme une roche ;
 Eprit genereux & hardy,
 Encore plus que je ne dy ;
 Honneur de l'Eglise Françoisé,
 Comparable au grand saint Ambroisé ;
 Seul au monde assez genereux
 Pour aymer Scarron malheureux,
 Cét inguerissable malade,
 Sans feinte & sans fanfaronnade,
 Te jure du bon de son cœur
 Qu'il est ton humble serviteur ;
 Il a peine à faire sa lettre,
 Et ne sçait ce qu'il y peut mettre,
 Que sur des memoires meilleurs,
 Tu ne sçaches desia d'ailleurs.

Pa-

Paris est toujours mesme chose:
 On y raille, boit, jouë & cause,
 On passe son temps mal ou bien,
 On y fait quelque chose ou rien,
 On y dit de fausses nouvelles,
 On y fait de mauvais libelles,
 Où l'on mesle toujours un brin
 Du grand Ministre Mazarin.
 Le cours se tient l'apresdinée,
 Où la Dame Gauderonnée
 En portiere vient s'estaller,
 A qui la voudra cajoller.
 Godelureaux pleins de farine,
 Affectans de courber l'eschine,
 Afin de faire le gros dos,
 Pour la pluspart de francs badaus,
 Couchés dans leurs riches carosses,
 Dont ils sont bien souvent les rosses,
 Y parlent du tiers & du quart.
 L'un s'y jette sur le brocart,
 Sur la pointe & la facetic,
 Y conte quelque repartic
 Par luy composée en son lit;
 Et qu'il a faite, à ce qu'il dit,
 Dans la chambre ou dans la ruëlle
 De Monsieur ou Madame Telle.
 Enfin, chacun s'y divertit,
 Cependant, moy pauvre petit,
 Cloüé sur une chaire grise,
 Sans plus songer au fils d'Anchise,
 Songeant en mon corps contourné,
 J'ay des desespoirs de Damné,
 Mais ne suis-je pas une beste,
 De vous venir rompre la teste
 Du mal que je sens jour & nuit?
 Je n'en ay que trop fait de bruit.
 De ma maudite maladie,
 Et j'ay bien peur que l'on ne die,
 Que tant de lamentation
 N'est point sans quelque ambition.
 Avec satisfaction grande
 J'ay leu de ta muse Normande

Les gaillardes productions
 Toutes pleines d'inventions ;
 La rime en est heureuse & riche,
 Et maître Apollon n'est point chiche,
 Ou ma foy je n'y connois rien,
 Envers homme qui fait si bien.
 Pour moy je romps avec la Muse ;
 Cette malheureuse camuse,
 Pour les biens qu'elle m'a promis
 Me fait de trop grands ennemis.
 Satisfait de mon innocence
 Je m'en vay garder le silence,
 Et confondre les faux témoins :
 Mais je n'en penseray pas moins.
 Que nostre Normand donc écrive,
 Et que d'une source si vive
 Il emplisse tout l'Univers,
 Je renonce au mestier des Vers ;
 Aussi bien dans la Cour de France
 Tout est regy par l'ignorance,
 Le bonheur cherche le plus sot,
 Mais chut, chut, je ne dy plus mot,
 Je suis si chagrin & si triste
 Du mal qui me suit à la piste,
 Qui me court sans cesse au gallop,
 Que j'ay peur d'en dire un peu trop.
 Devant la fin de cet ouvrage,
 Je te veux rendre tesmoignage
 Que le brave de Bouciquault
 Est pour toy plein d'un zele chaud,
 Adieu, cher Prelat sans reproche,
 Intrepide comme une roche,
 Esprit genereux & hardy,
 Encore plus que je ne dy ;
 Honneur de l'Eglise Françoisse,
 Imitateur de saint Ambroïse,
 Seul au monde assez genereux
 Pour aymer Scarron malheureux,
 Cét inguerissable malade,
 Sans feinte & sans fanfaronnade
 Te jure du bon de son cœur,
 Qu'il est ton humble serviteur.

CHAN-

CH A N S O N.

S U R L E

B L O C U S D E P A R I S.

MA foy nous en avons dans l'aile,
 Les frondeurs nous la baillent belle,
 Malle peste de l'union;
 Le bled ne vient plus qu'en charette;
 Confession, Communion,
 Nous allons mourir de disette.

Qu'en dites vous, troupe frondeuse,
 Moitié chauve & moitié morveuse,
 Où sont donc tous vos gens de main:
 Avec six ou sept cens mille hommes,
 A peine trouvons nous du pain,
 Pauvres affamez que nous sommes.

Dés les premieres barricades;
 Sans recommencer les frondades;
 Il falloit bien prendre son temps,
 Et non pas comme des Jocrisses,
 En soudrilles & Capitans,
 Despanfer toutes vos espices.

Tandis que le Prince nous bloque,
 Et prend Bicoque sur Bicoque,
 Et nos rivieres haut & bas,
 Nous ne nous amusons qu'à faire,
 Au lieu de sieges & combats,
 Des chansons sur laire-lan-laire.

Nos Chefs & nos braves cohortes,
 N'ont pas si-tost passé les portes,
 Qu'ils les repassent virement;
 Nous mettons nos gens en bataille;
 Le Polonnois & l'Allemand
 Cependant croquent la volaille.

Usons bien de la Conference,
 Remettons la paix dans la France
 Où tout est, vous m'entendez bien;
 Finissons la guerre Civile,
 Et que le pain quotidien
 Revienne à Paris la grand Ville.

Dans toute la France on s'estonne
 Que vostre intention si bonne
 Vous succede si pauvrement :
 On y trouve beaucoup à mordre,
 Six semaines de Reglement
 Font pis qu'un siége de desordre.

TRIOLET.
 CONTRE
 LES FRONDEURS.

IL faut désormais filer doux,
 Il faut crier misericorde.
 Frondeurs, vous n'estes que des foux ;
 Il faut désormais filer doux,
 C'est mauvais présage pour vous,
 Qu'une fronde n'est qu'une corde ;
 Il faut désormais filer doux,
 Il faut crier misericorde.

COURANTE.

PHILIS, de vos regards j'ay le cœur tout percé,
 Et vostre mine
 Toute divine,
 Dans ma raison a tout bouleversé ;
 Mais vous demandez tout,
 Et moy je plains jusqu'au moindre bijou ;
 Nous aymons prou
 Tous deux la pistolle,
 Vous n'estes pas folle,
 Et je ne suis pas fou.
 Je sçay chanter des Airs que m'a montré Lambert,
 Et je m'écrite
 En Prose & Rime,
 Presque aussi-bien que l'Abbé Boisrobert ;
 Mais vous demandez tout,
 Et moy je plains jusqu'au moindre bijou ;
 Nous aymons prou

Tous

Tous deux la pistolle,
 Vous n'estes pas folle,
 Et je ne suis pas fou.

E P I S T R E.

SEIGNEUR, qui mes Livres gardez,
 Faites Justice, & les rendez,
 Ces pauvres malotrus de livres
 Qui m'ont cousté cinquante livres;
 Celuy qui vous les a donnez
 Croit à tort, que pour son beau nez,
 Ou pour ses beaux yeux sans prunelle,
 Aussi doux que de l'hydromelle,
 J'aye fait venir à grands frais
 Ces livres Espagnols exprés,
 Afin que le Galand se place
 Avant en vostre bonne grace,
 Dont vous estes, dit-on, pourveu
 Autant qu'autre homme qu'on ait veu.
 Que ce bel oeil mourant vous plaïse,
 Quant est de moy j'en suis fort aïse;
 Mais qu'il vous plaïse à mes despens,
 Ce n'est pas comme je l'entends;
 Rendez moy donc enfin mes Livres,
 Qui m'ont cousté cinquante livres;
 Ou bien je metrouve en humeur
 De faire une grande rumeur.
 Le drôle vous pourra bien faire
 Quelque autre present pour vous plaïre:
 Mais pour vous parler tout de bon,
 Que ce drôle vous plaïse ou non,
 Mon brave Seigneur, que m'importe?
 Ma foy que le diable l'emporte,
 Ou bien qu'il ne l'emporte pas,
 Je n'en feray jamais un pas.

AUX

REVERENDS PERES

DOM COSME

ET

DOM JEAN,

PERES FEUILLANS.

EPISTRE.

Aux Peres Dom Jean & Dom Cosme,
 Un dont le dos devient un Dosime,
 Depuis dix ans toujours assis,
 Escrit ces Vers de sens rassis.
 En bonne foy la Poësie
 N'échauffe point sa fantaisie,
 Et sa fantaisie est un lieu,
 D'où sortent, comme il plaît à Dieu,
 Les Vers sans frapper à la porte,
 Bien souvent la rime l'emporte,
 Et contre son intention
 Luy fait faire digression;
 Une fois il parla de fronce
 Pour rimer à Monsieur son Oncle,
 Et quand il veut rimer à fils,
 Il va bien loing chercher Memphis.
 Or cét homme ainsi fait, vous mande
 Que bien fort il se recommande
 A vos doctes Paternitez,
 Qui pour luy pleines de bontez,
 Le font, tant en poires, qu'en pommes,
 Un des plus opulens des hommes,
 Le coffre bien clabouré,
 Plus beau que s'il estoit doré,
 Que le Pere COSME luy donne,
 Embarasse fort sa personne;

Car

Car comment reconnoistra-t'il
 Un don si riche & si gentil?
 Comment faudra-t'il qu'il le rende?
 Le Pere ne prend, ny demande,
 Et luy qui tres-volontiers prend,
 Mal volontiers, peut-estre rend.
 Se donner soy-mesme en estrennes;
 Ils diront sès fièvres quartaines;
 Si ce mot-là peut estre dit
 Par gens qui portent tel habit.
 Promettre sa bonne priere,
 C'est jeter l'eau dans la riviere;
 C'est eux qui le font pour autruy,
 Outre qu'un mot venant de luy,
 Les feroit dans la Cour Celeste
 Regarder comme ayans la peste.
 Tout homme comme luy traité,
 Au Ciel n'est pas bien escouté.
 Tout beau, le petit fou murmure,
 Qu'il rende grace & qu'il endure,
 Il ne l'a que trop bien gagné,
 D'avoir le corps tout mesaigné.
 Que faudra-t'il donc qu'elle fasse,
 Cette malheureuse carcasse;
 Finir ces Vers déjà trop longs,
 Puis qu'ils ne sont pas gueres bons;
 Leur faire grace de sa rime,
 C'est montrer comme il les estime;
 Et c'est en bonne verité
 Comme il voudroit estre traité;
 Non pas d'eux, qui sans doute escrivent
 De la mesme façon qu'ils vivent;
 C'est à dire en perfection;
 Mais de certaine Nation
 De gens, qui riment, riment, riment,
 Affoiblissans les Vers qu'ils liment:
 Dieu nous garde icy comme ailleurs
 De ces importuns rimailleurs.

AU REVEREND

PERE

CLAUSEL

DE LA

MERCY.

EPISTRE.

PERE CLAUSEL, de Lespagneul,
 Que j'estime autant qu'un filleul;
 Mille fois les mains je vous baise:
 Certes, vous m'avez fait bien aisé,
 Et je me sens fort endetté
 Par vostre liberalité;
 Mais je fais un propos bien ferme,
 Si vous me donnez quelque terme;
 Car je ne puis pour le présent,
 M'acquitter d'un tel present:
 Croyez-moy, vostre courtoisie
 Ne se verra jamais moisie
 Dans mon esprit quoy que moisi,
 Et fou, peut-estre, en cramouisi:
 Car vous sçavez bien qu'un Poëte
 A souvent la teste mal faite;
 Que cecy soit dit sans fascher
 Un Pere blanc qui m'est bien cher:
 Qui fait quand Phœbus le dévoye,
 Des Vers plus beaux que vers à foye,
 Qui ne sentent pas le jargon
 De la milice d'Arragon;
 Mais sage ou non, fort peu m'importe,
 Puisque vous m'aimez de la sorte,
 Que le Dieu du Ciel m'a basty
 Les patres en chappon rosty,
 La jambe toute desseichée,
 Et la teste toute penchée.

Pour

Pour moy quand vous seriez un fou
 A me casser un jour le cou ;
 Quand bien vous auriez la folie
 De ceux-là qu'il faut que l'on lie,
 Encore me seriez-vous cher :
 Adieu , je m'en vay me coucher.

A U
 C O M T E
 D E S E L L E.
 M A D R I G A L.

BEau, Grand & bon Comte de Selle,
 De vostre muscat avalé,
 Une vapeur, non pas mortelle,
 Bien qu'elle m'ait écervelé,
 M'a monté jusqu'à la cervelle:
 Le muscat estoit bel & bon,
 Les pastilles bonnes & belles,
 Et non pas certes telles quelles;
 Et je vous demande pardon
 Si par le deffaut de puissance,
 Ma petite reconnoissance
 N'égalé pas un si beau don.
 Adieu vous dis, mon noble Comte,
 De qui certes je fais grand compte;
 Et de qui le Pere m'est cher,
 Tous mes valets se vont fâcher;
 Et plus d'un ardiabie me donne,
 D'estre si tard à me coucher;
 J'entends déjà minuit qui sonne,
 Et non seulement au clocher
 De saint Gervais, mais à bien d'autres;
 Je vay dire mes patenostres,
 Et puis dans mon list me jucher.

C A R T E L
 D E D E F F Y
 S U R
 L E S S O N N E T S
 D E
 J O B
 E T
 D' U R A N I E.

EN qualité de Jobbelin,
 Et de serviteur tres-fidele,
 De feu Job dont je suis tres-indigne modelle,
 Je soustien que l'esprit malin
 En matiere de Job, qui ne fit rien qui vaille,
 (A bien considerer que c'est un saint qu'on raille)
 N'est pas tant à blâmer, la diablerie à part,
 Que quiconque sur Job exerce son brocard.
JE S O U S T I E N qu'on devoit laisser en patience
 Ce Job, qui de souffrir nous apprit la science,
 Et bien considerer que Job
 Estoit proche parent d'Isaac & de Jacob.
PA S S E, sur un Voiture & sur un Benzerade,
 D'exercer la Turlupinade;
 Mais de mettre avec eux Job en capilotade,
 C'est envers Job trop manquer de respect,
 Et grandement faillir aux sonneurs de rebec,
 Tant en leur plume qu'en leur bec:
 C'est prendre mal une chose bien dite
 Par cette Princesse d'eslite,
 En qui le sang égale le merite:
 N'allez donc plus mêler ce grand Prince Hussite
 Dans le conflit de vos Sonnets,
 Messieurs les Sansonnets!
 Si de ce cy quelqu'un s'offence
 En proze, en vers, ou bien de vive voix,
 Je luy donne le choix,
 Et m'offre à le combattre à toute outrance,

Sur le sujet de Job mon bon Patron,
 Je m'appelle Scarron.
 Je loge en la seconde chambre,
 Tout vis à vis l'Hospital saint Gervais,
 Quoy que perclus de plus d'un membre;
 Si quelqu'un en fait le mauvais,
 Qu'il se montre, ou se nomme,
 Il a trouvé son homme.

R E C I T
 D E B A L L E T.
 L A
 B E L L E D A N C E.

Paix-là, paix-là, noble assistance;
 On n'entendrait pas Dieu tonner!
 J'ay beau chanter, j'ay beau sonner,
 Ne veut-on point faire silence?
 Sçavez vous qui je suis? Ah, je gage que non.
 Je m'en vay vous dire mon nom.

Je suis la pauvre Belle dance
 Entre vous, Messieurs les François,
 En quelque credit autrefois,
 Mais maintenant en decadance,
 Depuis qu'on introduit ces dances de sabat,
 Où le cul du pied l'on se bat.

Les Tricotez & la Cassandre,
 Le tremouffement & le saut,
 Ce sont les beaux pas qu'il vous faut,
 Un Laquais vous les peut apprendre:
 Allez donc pendre au croc pèches & violons,
 Boifvincts, Bocans & Ballons.

E P I T A P H E.

I Cy gist qui mourut Jeudy,
 Et qui n'estoit pas beaucoup sage,
 S'il eût vescu jusqu'à Mardy,
 Il auroit vescu davantage.

E P I T A P H E.

CY gist un Escuyer trenchant,
 A qui tout fut de bonne prise;
 Et qui couroit la marchandise,
 Autant qu'il fuyoit le marchand.

A

U N E G R A N D E
 P E T I T E
 D A M E.

DA M E d'esprit aigre doux,
 En Oraïson si parfaite;
 Dame faite comme vous,
 Doit respecter un Poëte.

B I L L E T.

Vous estes convié Jeudy
 Dedans ma chambre après midy,
 De venir celebrer l'orgie
 D'ARTIGE le pere conscript,
 Dont les chansons ont tant d'esprit,
 Qu'on les croit faites par magie,
 Et le bon DESLANDES-PAYEN,
 Qui juge & qui desguaine bien,
 Honoreront la Tabagie.
 Dame Picard y brillera,
 Et le grand Flotte y chantera
 Des chansons avec énergie;
 Moy-mesme aussi j'y chanteray,
 Et les autres réjouïray,
 Nonobstant ma triste effigie.
 Enfin dans ma chambre on rira,
 Boira, mangera, causera,
 Mon Dieu, que n'est-elle élargie!

STAN-

S T A N C E S

P O U R

M A D A M E

D E

H A U T E F O R T .

O N ne vous verra plus en posture de pie
 Dans le cercle accroupie,
 Au grand plaisir de tous, & de vostre jarret,
 Vostre Cul, qui doit estre un des beaux Culs de
 France,

Comme un Cul d'importance,
 A receu chez la Reyne enfin le Tabouret.

Comme on connoist souvent une chose par l'au-
 tre,

D'un Cul comme le vostre,

J'ay connu le destin, voyant vostre beau Nez:

Et sans estre Devin, j'ay predit que sans doute,

Ce Cul qui ne voit goutte,

Seroit veu dans le rang de nos Culs Couronnez.

Nostre Reyne, Princesse aussi juste que sage,

N'a pû voir davantage

Un Cul plein de merite & tres Homme de bien,

Tandis que d'autres culs sont assis à leur aise

Au costé de sa Chaise,

Debout, ou mal assis comme un Cul bon à rien.

Ce Cul de satin blanc, dont sans doute la face

Ne fit jamais grimace,

Devoit assurément estre un Cul Duc & Pair;

Car qu'auroit-on pensé de ce qu'un Cul si sage,

Qui vaut bien un Visage,

N'eut pas eu chez la Reyne où reposer sa chair?

Que les Hommes n'ont pas pareille Destinée!

Et que vous estes née

Sous un Astre puissant & favorable aux Culs!

Tandis que le vostre est près de ceux des Princeses,

Assis sur ses deux Fesses,

Le nostre n'est assis que sur deux os pointus.

E P I.

EPIGRAMME,

Ou ce qu'il vous plaira,

SUR LE MARIAGE

DE

MONSIEUR

LE MARESCHAL

DE

SCHOMBERG

ET DE

MADAME

D'HAUTEFORT.

UN beau Monsieur, belle Madame,
 De fille, vous va faire femme;
 Vous rougissez, brave HAUTEFORT,
 Et vous avez l'esprit si fort;
 D'autres en passeront d'envie,
 J'en jurerois dessus ma vie.
 Qu'elles en pâlisent ou non,
 Vous vous mariez tout de bon.
 Puisse ces visages de Faunes,
 Que l'éclat du vostre rend jaunes,
 En enrager leur chien de saou,
 Et jusqu'à s'en rompre le cou.
 Malgré ma santé desvoyée,
 J'en ris à gorge déployée:
 Aussi qui ne vous aimeroit,
 Et vous aimant, qui ne tiroit,
 De vous voir la femme d'un homme
 Qu'eut admiré la vieille Rome:
 Encore un coup je ry bien fort,
 De voir SCHOMBERG & HAUTEFORT,

Unis

Unis & joins l'un avec l'autre
 Comme deux grains de patenostre.
 Si Dieu leur donne des Enfans,
 Qu'ils seront beaux ! qu'ils seront grands !
 Quoy qu'un Poëte à faire rire
 N'ait guere le don de prédire,
 Je mettrois bien ma main au feu,
 Et la brusler, ce n'est pas peu,
 Que leur lignée incomparable,
 Sera d'une taille admirable,
 Et de celle dont autrefois
 On vouloit que fussent les Rois.
 Pere & mere de cette taille,
 N'iront pas faire rien qui vaille,
 N'iront pas faire des nabots,
 Ny des visages de magots.
 Il vous sied mieux d'être espousée,
 Que Nonne à la teste ralée.
 Ha ! que vous me fistes grand peur,
 Quand par je ne sçay quelle humeur,
 Qu'on peut appeller de Careme,
 Vous allastes faire l'onzième
 Des dix vertus dans le faux-bourg :
 Vrayment belle Dame d'atour,
 Vous fistes bien là du vacarme,
 Tout Paris en fut en allarme,
 Et moy j'en fus si stupefait,
 Qu'on crut que de moy c'estoit fait ;
 Mais je sçay bien qu'à la volée,
 Vous ne vous fussiez pas voilée.
 Dieu qui vous a mise icy bas
 Pour servir de regle & compas
 A toutes celles qu'il destine
 A l'honneur de sa Cour divine,
 Nonobstant le zele fervent
 Qui vous portoit dans le Convent,
 Ne vous a point permis le Temple,
 Sçachant que vostre bon exemple
 Estant de tous bien reconnu,
 Luy seroit d'un grand revenu,
 Et qu'il falloit laisser au monde
 Pucelle en vertus si seconde.

Ce grand Dieu vous donne un Espoux,
 Qui n'est pas indigne de vous;
 Cet Heros qui vous fera femme,
 (N'en rougissez donc pas Madame)
 Est celuy qui dessous les Cicux
 Ce destin meritoit le mieux.
 O que son illustre origine
 Se reconnoist bien à sa mine!
 Le Dieu Mars de l'antiquité,
 S'il paroïssoit à son costé,
 Tous deux vestus à la Françoisé,
 N'auroit qu'une mine bourgeoise,
 Et seroit bien-tost pris au mot
 S'il en pensoit faire le sot.
 Il a l'ame sçavante & bonne
 Autant qu'un Docteur de Sorbonne,
 L'esprit à son courage égal,
 Adroit à pied, comme à cheval,
 Faisant toutes choses sans peine,
 Où les autres perdent l'haleine;
 S'il chante, les plus entendus
 Du mestier, en sont confondus;
 S'il dance, c'est là mesme chose:
 Mais certes, si je me propose
 De dire tout ce qu'on en sçait,
 Je n'auray de plus d'un an fait.
 Mais dans la paix s'il est aimable,
 Dans la guerre il est effroyable.
 O qu'il gasta de sang humain,
 Et qu'il fit de beaux coups de main,
 Lors que contre toute apparence,
 Il sauva Laucate à la France.
 C'est là que Monsieur Cerbelon
 Luy monstra bien-tost le talon,
 Criant bien fort en faisant gilles,
 Sauve qui peut, à ses foudrilles;
 Desquels du depuis, ce dit-on,
 On n'a rien sçeu tirer de bon.
 Cette grande nuit de Laucate,
 Ceux qu'il frappa de dague platte,
 Du depuis furent trepanez,
 De taille, furent tronçonnez,

De pointe, percez comme un crible ;
 Et ceux que sa face terrible
 Alla foudroyer jusqu'au cœur,
 Firent je ne sçay quoy de peur,
 Et jusqu'en Espagne porterent
 Leurs gregues salles qu'ils laverent
 Dans le Tage au sablon doré :
 Cét endroit sera censuré
 De quelque aureille delicate,
 Qui n'aime que ce qui la flate,
 Mais j'escriis en Historien,
 Et de plus fort homme de bien,
 C'est assez parlé de batailles,
 Je retourne à vos espousailles,
 Sur lesquelles Monsieur Hymen
 Viendra, s'il luy plaist, dire *Amen*,
 Comme descrivent les Poëtes,
 En habit chargé de paillettes,
 Dans les doigts force diamans,
 Un flambeau de cite du Mans,
 Artiftement en œuvre mise,
 (Il seroit meilleur de Venise)
 Dans sa blanche main bruslera,
 Qui point du tout ne fumera :
 Mais qui de sa flamme brillante,
 Point blasarde, point petillante,
 Resiouyra les mariez,
 Et tous les Nobles conviez.
 Puis ce Dieu pour finir la feste,
 Vous couvrant à tous deux la teste,
 (Car il fait bon estre couvert,)
 D'un beau chapeau de mirthe vert,
 Vous chantera quelque belle Ode,
 Sur un chant des plus à la mode,
 Dans laquelle il vous predira
 L'heur qui vous accompagnera ;
 A quoy respondra l'Assemblée,
 Hymen yo, ô Hymenée.
 Quand chacun retiré sera,
 Ce qui reste, s'achevera,
 Par le grand S C H O M B E R G, & sa femme ;
 N'en rougissez donc pas, Madame.

A M O N-

A
MONSIEUR
LE
MARESCHAL
DE
SCHOMBERG,
SUR SON MARIAGE.

ENfin à toy SCHOMBERG, HAUTE-
FORT s'est renduë :
Que la victoire est belle, & qu'elle t'est bien due,
Puis que ta vertu seule a pour toy combatu :
Jamais le Ciel n'a mis tant de merite ensemble,
Et l'on voit aisément, alors qu'il vous assemble,
Qu'il veut joindre l'honneur, avecque la vertu.

INVOCATION
AUX MUSES
SUR LA PRISE
DE TORTOSE,
PAR
MONSEIGNEUR
LE MARESCHAL
DE
SCHOMBERG.

O Muses ! c'est vous que je cherche,
J'ay besoin de vostre secours ;
Laissez pour un temps sur la perche
Vos vestemens de tous les jours,

Venez

Venez à moy toutes parées,
 Non pas en faiseuses de Vers,
 Avec un bonnet de travers,
 Et des manchettes deschirées:
 Ou comme des Meneuses d'Ours:
 Mais avec vos plus beaux atours,
 Et n'oubliez pas sur vos testes,
 Ces grands chaperons de velours,
 Aussi relevez que des crestes,
 Qui ne servent qu'aux grandes festes.

Quand vous sçaurez pour quelle affaire
 Je montre tant d'empressement,
 Vostre troupe m'en fera faire

Pour le moins un remerciement:
 Mais peut-estre les canonades,
 Le bruit des guerrieres aubades,
 Le son des cloches, & les cris
 Qui retentissent dans Paris,
 Vous ont appris desia la chose;
 Et comme l'on a pris Tortose:
 Car c'est pour cette seule cause
 Que je vous fais venir icy.

Mais vous a-t-on appris aussi
 Le nom de ce merveilleux homme,
 Qui force les villes ainsi?
 Ou faut-il que je vous le nomme?

C'est SCHOMBERG & c'est tout vous dire,
 Qui mesme est de vos Nourrissons,
 Qui, quand il veut, fait des chansons,
 Que tout vostre Parnasse admire.
 C'est SCHOMBERG, de qui Cerbelon
 Apprit à jöuer du talon;

Je ne puis en parler sans rire.
 Il pensoit, le fier Bazané,
 Que contre un camp bastionné,
 Son incomparable adversaire,
 Ne feroit que l'eau toute claire.
 Mais alors qu'il vit le contraire,
 Je croy qu'il fut bien estonné.

La pauvre Laucate assiegée,
 Mais assiegée estroitement,
 Ne pouvoit pas humainement

S'em-

S'empeſcher d'estre ſaccagée:
 Noſtre Mars vint, vit & vainquit,
 Et le camp ennemy conquit,
 Non par une victoire aiſée.
 Pour deſmeler cette fuſée,
 Qu'il eut de coups! qu'il en donna!
 Que de gens il deſarçonna!
 Qui ſur luy prirent leur viſée,
 Et que ſa mine en eſtonna!
 Qui devant que ſentir ſes armes,
 Comme frappez de quelques charmes,
 Ou gens qui tombent du haut mal,
 Cheurent aux pieds de ſon cheval.

Mais pourquoy vous dire une choſe,
 Que vous ne ſçavez que trop bien,
 Ny meſme parler de Tortoſe?
 L'Hiſtoire n'en oubliera rien.
 Toute la terre eſt deſia pleine
 Du nom de ce grand Capitaine;
 Et cette derniere action,
 Qui plus que le Soleil éclaire,
 Eſt comme ce grand luminaire,
 Connue à chaque nation:
 Sans en faire donc mention,
 Tout ce que vous avez à faire,

C'eſt de chanter au ſon du Luth
 Cettè action toute heroïque,
 En bon, Ut, ré, mi, fa, ſol, ut,
 C'eſt à dire en bonne Muſique.
 Joignez y le Pfalterion,
 Le Claveſſin, & la Guiterre,
 L'Orgue, & le Manicordion,
 Meſmes les instruments de guerre.
 J'ay ſagotté pour cét effet
 Une Ode, quoy que telle quelle,
 Et compoſée à la chandelle,
 Qui paſſera pourtant pour belle,
 Pourveu qu'on vueille juger d'elle
 Par l'excellence du ſujet,
 Et par la chaleur de mon zele.

Mais Pucelles incomparables,
 Dites-moy, trouverez-vous bon,

Si parmy vos voix admirables
 Je melle ma voix de chapon?
 Je feray quelque discordance;
 Mais je ne suis pas le premier
 De ceux qui chantent faux en France,
 Et ne seray pas le dernier:
 Ça, chantons donc à toute ouurance,
 En si beau sujet de chanter,
 Se taire est une impertinence.
 Mais, ô quelle resjouissance!
 Si je pouvois aussi sauter,
 Fust-ce sans mesure & cadence.

CHOEUR DES MUSES

MONSEIGNEUR

DE

SCHOMBERG.

Que vous ayez sauvé Laucate,
 Action qui par tout éclatte,
 On ne s'en estonne pas fort;
 Ny que vous ayez pris Tortose,
 Car avoir conquis Hautefort,
 Est sans doute toute autre chose.

Ce sont deux filles immortelles,
 Que ces deux victoires si belles,
 Et chacun vous estime fort,
 Et pour Laucate, & pour Tortose:
 Donnez un fils à Hautefort,
 Vous ferez toute autre chose.

S'il a la beauté de sa Mere,
 L'extrême valeur de son Pere,
 La mine & l'esprit de tous deux;
 Après Laucate, après Tortose,
 Donner un fils semblable aux Dieux,
 Peut-on souhaiter autre chose?

F

A MA-

A
MADAME
LA
COMTESSE
DE
FIESQUE,

Pour avoir une Chienne qu'elle
luy avoit promis.

EPISTRE BURLESQUE.

DIVINE COMTESSE de FIESQUE

Le petit Poëte Burlesque
Attend un Chien de vostre part:
Mais au lieu d'en avoir sa part,
S'il n'a qu'une deffaitte seiche,
J'ay peur que son esprit de meiche,
Qui s'échauffe souvent pour peu,
Pour son malheur ne prenne feu.
Il aymera vostre Espagneule,
Autant & plus que sa filleule,
Croyez-le puis qu'il vous le dit,
Il la fera peindre en petit.
Il luy destine une parente,
Pour luy servir de gouvernante,
Qu'il fera venir tout exprés
Par le coche à beaucoup de frais.
Deux chiens sans queue & sans oreilles,
Qui savent sauter à merveilles,
Pour le Roy Loüis de Bourbon,
Et pour le Roy d'Espagne non;
Luy monstreront mille souplesses,
Mille sauts, mille gentilleses:
Ils sont chiens de bonne maison,
Et qui mesme ont quelque raison.

De

De plus, elle aura pour soubrette
 Une fort honneſte barbette,
 Et pour Lacquais un petit chien,
 Qui tourne la broche fort bien:
 Enfin, je la tiendray ſi leſte,
 Que la Canicule celeſte,
 Comme tous chiens ſont envieus,
 En enragera dans les Cieus.
 Le chien du bon fils de Tobie,
 S'il viroit en mourroit d'envie,
 Ou dans Paris point n'en fera,
 Ou jaſmin le parfamera
 Depuis le ſommet de la teſte,
 Juſqu'ou les chiens s'entre-font feſte.

Or voilà tout ce que je puis
 Vous dire, begue que je ſuis:
 Voilà, COMTEſſE magnifique
 Tout ce que j'ay de Rhetorique.
 Vous m'avez promis un Toutou,
 Je croy que j'en deviendray fou,
 Si vous me manquez de parole,
 Je diray que ma teſte ſole,
 Aura creû trop facilement
 Femme de Cour qui ſouvent ment.
 Mais j'allonge un peu trop mon conte,
 Comteſſe dont je fais grand compte,
 Ayez tousjours l'eſprit content,
 Et tousjours de l'argent comptant:
 Et voſtre mary le grand Comte,
 Dont tousjours tant de bien je conte,
 Puiffiez-vous tous deux dans cent ans
 Conter contes à vos enfans.
 Mais ne faites plus de femelles,
 Faites des enfans ſans mamelles,
 Les garçons valent beaucoup mieux,
 Ils ne piſſent jamais ſous eux,
 Ils piſſent contre la muraille,
 Vous en ferez de belle taille.
 Excusez ce diſcours hardy.
 De noſtre Chaiſe après midy,
 L'an que le Sieur de Benferade
 N'alla point en ſon Ambaſſade.

R O G A T U M,
A
M E S S I E U R S
T U B E U F, L I O N N E,
E T
B E R T I L L A C.

Pour estre payé de sa pension.

BRave Tubeuf, brave Lionne,
En qui toute vertu foisonne:
Brave Bertillac Treforier,
Qui ne te fais long-temps prier,
Nobles Messieurs, sans vous l'apprendre,
Il vous est aisé de comprendre,
Que ces petits Vers mal polis
Ne font pas Stances pour Philis.
Ils ne font que l'humble priere
D'un homme voisin de la biere;
Mais qui devant que s'y gister,
A besoin de s'alimenter.
Nostretres-charitable Reyne,
A laquelle je suis sans peine,
Tres-humble, & tres, & cetera,
De laquelle le nom vivra
Dans la bouche de tous les hommes;
Tant de ceux du siecle où nous sommes,
Que de ceux du siecle à venir:
Cette Reyne qu'on doit benir
Quatre fois durant quatre années,
M'a quinze cens livres données,
C'est icy la cinquiesme fois,
Par l'ordre & les mains de vous trois,
Que cette adorable Personne
La pareille somme m'ordonne:
Si bien que Lionne ordonnant,
Tubeuf, l'ordonnance signant,

Bertillac delivrant la somme,
 Je me verray de tres-pauvre homme,
 Plus riche de cinq cens escus.
 Mes creanciers ne viendront plus
 M'importuner de faire montre.
 Ces gens de mauvaise rencontre,
 Estiment bien moins un quattrin,
 Qu'une medaille de Varin.
 Un bout-rimé, quoy qu'à la mode,
 Des Stances, un Sonnet, une Ode
 Ne les peuvent jamais fléchir,
 Et contre eux ne font que blanchir.
 Mais c'est trop parler de ces traistres
 Ce considéré, mes chers Maistres,
 Et que le siecle est indigent,
 Que chacun a besoin d'argent,
 Qu'en obtenir est chose utile,
 En refuser chose facile,
 En donner tres-noblement fait:
 Ne me retardez point l'effet
 De la charité de la Reyne;
 Non pas que j'en vaille la peine,
 Je vous confesse que de moy,
 Je ne vaux pas l'eau que je boy:
 Mais le Dieu qui les bons guerdonne,
 Sans doute vous la rendra bonne,
 Si bonne vous me la donnez,
 Si promptement vous ordonnez,
 Et qu'après la prompte ordonnance,
 Une plus prompte delivrance
 Me mette l'esprit en repos.
 Il seroit sans doute à propos,
 Que mon visage je montrasse,
 Et que chez vous je m'en allasse
 Solliciter mon payement:
 Je le ferois tresgayement,
 Et mesme j'en ay quelque envie:
 Mais j'ay fait voen durant ma vie
 De ne marcher beaucoup, ny peu:
 Laissez-moy donc garder mon voeu.
 Nostre Muse desafiannée,
 Fera que vostre renommée

Gallopera par l'Univers
 Sur le dos de mes petits Vers.
 Vostre nom gravé dans le bronze,
 Il me faut la rime de Bonze,
 Et l'on n'en trouve qu'au Japon.
 Mettons, si vous le trouvez bon,
 Au lieu de bronze, airain ou cuivre;
 Je feray donc vos trois noms vivre
 Dans quelqu'un de ces durs métaux;
 Les Sauvages Occidentaux,
 Ceux devant lesquels l'œil du monde
 Peigne sa chevelure blonde;
 Ceux qui brûlent vers le Midy,
 Ceux à qui le Nord engourdy,
 Rend en tout temps les mains jersées,
 Qui marchent sur les Mers glacées,
 Bref, les Abissins, les Lapons,
 Les Ameriquains, les Japons;
 Enfin par tout où gens demeurent,
 Si mes Vers en chemin ne meurent,
 En revanche du payement,
 (De ce ne doutez nullement)
 On sçaura quelles gens vous estes,
 Ainsi promettent les Poètes,
 Et cela vaut bien de l'argent :
 Mais foy de Poète indigent,
 Ce que tous les Autheurs demandent,
 Vaut beaucoup mieux que ce qu'ils rendent.
 Les escus sont toujours escus,
 Les Vers deviennent torche-cus.
 Si l'on ne payoit point les Muses,
 Elles deviendroient bien camuses,
 On ne seroit plus Rogatums,
 On n'imprimeroit que Factums,
 Courbé, Quinet & Somnaville,
 Finiroient leur guerre civile,
 Et ne s'entreplaideroient plus
 Pour Cassandre ou l'Heraclius.
 Tel Auteur va bien à son aise,
 En carosse, cheval ou chaise,
 Qui seroit réduit à son pié,
 Fust-il Auteur estropié.

Sans ma pension de la Reyne,
 Je ne pourrois qu'à grande peine
 Me nourrir, & les hommes forts,
 Qui transportent mon chien de corps,
 Aisément Muse affamée
 Ayme mieux or que renommée,
 Laquelle ne fait rien qu'enfler.
 Le sançonnet tasche à l'ister,
 Pluïstost pour manger que pour plaïre,
 La recompense fait bien faire.
 Si mon pere m'eust fait coëffe,
 Et qu'il eust moins Philosophé,
 Il eust amassé davantage.
 Pour moy qui ne suis pas si sage,
 J'aurois brigué le Consulat,
 Et laissé là l'Apostolat:
 Mais minuit qui sonne aux Minimes,
 Vous va delivrer de mes rimes;
 Delivrez-moy bien-toist aussi
 Cinq cens escus, & grand mercy.

A
 MONSIEUR
 DU
 LAURANT.
 RECOMMANDATION.

Sçavant Conseiller des Requestes,
 Où l'on voit tant de bonnes testes,
 Et tant de Juges, ce dit-on,
 Dont le moindre vaut un Caton:
 (Bonheur en quoy certes je fonde
 L'espoir qui me reste en ce monde)
 Vous voyez, sage du Laurant,
 Qu'un mal, jour & nuit empirant,
 Et belle-mere encore pire,
 M'empeschent jour & nuit de rire;
 Vous voyez que feu mon papa,
 Un bon homme qu'elle pipa,

Dans lettre de sa main écrite,
 Reconnoist que cette hypocrite
 Aymoît beaucoup le quart-d'escu,
 Et si le bon homme eût vesçu,
 Qu'il eût frappé sur la marastre,
 Comme l'on fait dessus du plastre,
 C'est à dire roüer de coups;
 Pourquoi donc ne nous jugez-vous?
 Nulle faveur je ne demande,
 Pardonnez-moy si j'apprehende,
 (Quoy que vous soyez plein d'honneur)
 Que le procez tire en longueur.
 Voicy la quatriesme année,
 Que ma carcasse décharnée,
 Sans la Reyne mourroit de faim,
 Me refuserez-vous du pain?
 Souffrirez-vous qu'une Donzelle,
 Et qu'un Procureur digne d'elle,
 Tous deux vrais Diabes en procez,
 Se disent maistres du succez
 D'une affaire que l'avarice,
 Et la chicane, & l'artifice,
 Font durer depuis si long-temps,
 Malgré les Juges & leurs dens?
 Cét homme, dont l'ame est plus noire
 Que l'ancre de son écritoire,
 Jure que devant mon trespas
 Le procez ne finira pas.
 Que pensé-t'on que je devienne?
 Quels discours vent-on que je tienne?
 Si ce procez long à juger
 Ne me laisse de quoy manger,
 Qu'un Juge soit incorruptible,
 Point avare, point susceptible
 De juger avec passion,
 S'il est en l'expedition,
 Sujet à quelque negligence,
 N'en deplaise à jurisprudence,
 Il est pis qu'un interessé,
 Qui juge au moins estant graissé,
 Ou celuy qui se croit integre
 De son visage de vinaigre,

Et de son injuste longueur
 Fait mourir les gens de langueur.
 Cela n'est pas de vous à craindre,
 Et de vous on ne se peut plaindre,
 Vous jugez avec équité ;
 Par vous le pauvre est écouté,
 De mesme façon que le riche,
 D'audiances vous n'estes chiche ;
 Aussi Dieu ne vous le fera,
 Toûjours il vous écoutera,
 Quand vous ferez vos patenôtres :
 Il fait comme l'on fait aux autres,
 Et pour un , rend pour le moins cent
 Au protecteur de l'innocent.

A
 MADemoiselle

DE
 LEUVILLE,

Sur une visite que luy rendit Madame
 de Villarceaux ; & Madame de
 la Baziniere.

EPISTRE.

Je vous escriis pour vous remercier
 Du grand honneur que par vous j'eus hier,
 Lors que je vis ma chambre mal meublée,
 Qui n'esperoit une telle assemblée,
 Pleine de gens triez sur le volet :
 Cela surprit vostre petit valet,
 Qui n'eust manqué d'amender sa figure,
 S'il eust preveu cette bonne aventure,
 Eust fait razer son visage barbu,
 Et fariner son chef de graisse imbu ;
 Et s'il eust pû faire dresser sa teste,
 Qu'il porte un peu , dit-on , comme une beste,
 Quand on eust dû luy démettre le cou,
 (Mais c'eust esté pourtant un toux de fou ,)

Je croy qu'il eût prié quelque homme à dextre
 De la tourner vers le costé fenestre;
 En ce faisant, il eust veu pleinement
 Dame de tous aymée infiniment,
 Qui de luy fut toujours tant estimée,
 Et dont si bien parle la Renommée:
 C'est vostre sœur, Dame de Villarceau,
 De qui l'esprit est sage, bon & beau,
 Et tel enfin que l'illustre personne,
 Pour qui toujours ma castagnette sonne,
 Et sonnera toujours comme devant,
 Dedans le sien l'a logé bien avant.
 Las je ne pus la voir bien à mon aise,
 Car elle estoit à costé de ma chaise:
 Mais je vis bien à gogo, comme on dit,
 Celle de qui tant de rumeur on fit,
 Quand elle fut des filles de la Reyne,
 Et qu'on peignit par tout en Magdeleine.
 Il n'en est pas comme elle en quantité,
 Et l'on ne peut, à moins qu'estre hebeté,
 N'accorder pas que sans une riviere,
 Paris seroit bien-tost un Cimetiere,
 Et que ses yeux le mettroient tout en feu,
 N'estoit que l'eau le rafraichit un peu.
 Bien pointus sont les traits que son œil darde,
 Malheur à qui sans parer les regarde;
 Malheur à qui les regarde un peu trop;
 Et si son nom va par tout le galop,
 Il ne faut pas trouver la chose estrange,
 On ne scauroit trop parler d'un tel Ange,
 On ne scauroit dire tout ce qu'il faut,
 De la divine & belle Chemeraut.
 Pour moy je tiens cette belle personne,
 Aux malheureux tres-pitoyable & bonne;
 Et je vis bien que je luy fis pitié:
 Je l'en estime & plus de la moitié,
 Que je n'ay fait avant que la connoistre.
 Heureux celuy que le Ciel a fait naistre
 Pour telle Dame, & qu'il est vray que Dieu,
 Quand il la fit, prit plaisir à son jeu.
 J'ay fait ces Vers ce matin à la haste;
 Mais ce n'est pas d'aujourd'huy que j'en gaste;

Si vous trouvez que tout n'en vaille rien,
 Vous en ferez ce que vous sçavez bien.
 Ils seront mieux que s'ils couroient la Ville,
 Et cependant, belle & sage Leuville,
 Qui ne voulez pour des Vers enfanter,
 Qu'autant de temps qu'il faut pour les dister:
 Ne doutez point qu'autant qu'à pas un autre,
 Le pauvre Autheur de ces Vers ne soit vostre.

S O N N E T,
 O U
 E P I T A P H E.

CY gist qui fut de bonne taille,
 Qui sçavoit danser & chanter,
 Faloit des Vers vaille que vaille,
 Et les sçavoit bien reciter.

Sa race avoit quelque antiquaille,
 Et pouvoit des Heros compter,
 Mésme il auroit donné bataille,
 S'il en avoit voulu taster.

Il parloit fort bien de la Guerre,
 Des Cieux, du Globe de la terre,
 Du droit Civil & droit Canon.

Et connoissoit assez les choses
 Par leurs effets & par leurs causes,
 Estoit-il honneste homme? ha non.

C O U R A N T E.

A Dieu belle Cloris,
 Il faut parler François;
 Après quatre ou cinq mois
 Vous pretendez me payer d'un souffris;
 Ha ce n'est pas ainsi que l'on vit à Paris.
 Parlez, car si je fors,
 Ouvrez ou fermez vostre porte,
 Il ne m'importe,
 Je seray dehors:
 Et je veux bien,
 Que le Diable m'emporte,
 Si cela fait, vous m'estes jamais rien.

Me venir rire au nez,
 Est un petit présent,
 Qui n'est pas suffisant
 De radoucir mes esprits mutinez
 Durant quatre ou cinq mois un peu trop mal me.
 Je veux absolument,
 Qu'on ferme jour & nuit la porte,
 Et qu'on ne sorte
 Que tres-rarement ;
 Car je sçay bien,
 Ou le Diable m'emporte,
 Si vous sortez, que je ne tien plus rien.

COURANTE.

JE vous ay donné des bijoux,
 Collet, robe & jupe:
 Enfin jamais dupe
 N'a tant fait pour vous:
 Monsieur vostre frere
 A fait de grands repas,
 Vos sœurs & vostre mere
 Ont eu de bons ducats,
 Que je ne compte pas.
 Je vous ay promenée aux champs,
 Souvent à ma porte,
 Soit que j'entre ou sorte,
 Je voy vos Marchans ;
 Pour porter à l'aise
 Vostre chien de Cu,
 Tous les jours une chaise
 Couste un bel escu
 A moy pauvre Cocu.

IMPRECATIONS

contre celuy qui luy a pris
 son Juvenal.

S'Il estoit au fons d'un canal ;
 Le larron de mon Juvenal,

Jus-

Jusqu'à tant que je l'en tirasse,
 Je ne croy pas que j'en pleurasse;
 Ny si je le voyois un jour,
 Par deux vers bouzreaux tour à tour,
 Accablé de coups d'estrivieres,
 Je ne m'en affligerois gueres.
 Il est bien lasche, le larron;
 De voler le pauvre Scarron:
 Eust-il au bout du nez un froncle,
 Et que dira Monsieur mon oncle,
 A qui le Livre appartenoit?
 Si le mal saint Main le prenoit,
 Ou quelque chose encore pire,
 Si l'on luy defendoit de rire,
 A peine d'estre flagellé;
 Ou bien si pour avoir volé,
 On le conduisoit cette année,
 Vers la mer Mediteranée.
 S'il luy venoit du mal au cur,
 S'il pouvoit devenir cocu,
 Espousant une gourgandine,
 S'il se pouvoit courber l'eschine,
 Comme moy petit à petit,
 S'il pouvoit perdre l'appetit,
 S'il rotoit à chaque parole,
 S'il avoit sué la verole,
 Et n'en estoit pas bien guery,
 Si pour avoir le nez pourry,
 Chacun évitoit sa rencontre,
 S'il voloit un jour quelque montre,
 Laquelle se mist à sonner,
 Et qu'on l'en daignast bastonner,
 Si Dieu luy donnoit un beau-pere,
 Ou plustost une belle-mere,
 S'il avoit toujours le mal-heur,
 De trouver quelque grand parleur,
 S'il perdoit tout son bien aux cartes,
 S'il luy venoit quatre ou cinq dartes,
 S'il ne faisoit que se fâcher,
 S'il avoit peine à bien mascher,
 Faute de dents en la gencive,
 S'il faisoit voler sa salive,

Au nez de ceux qu'il entretient,
 Si comme à voleur appartient,
 On luy mettoit sur les espauls
 Les armes du grand Roy des Gaules.
 Si l'on le taxoit comme aisé,
 Le Turc qui m'a devalisé.
 S'il avoit aux yeux la chassie,
 Si quelque pierre en la vessie
 Luy pouvoit boucher l'urinal,
 Celarron de mon Juvenal,
 S'il avoit l'haleine importune,
 Comme d'un homme qui petune:
 Ou s'il estoit plus mal voulu,
 Celuy qui mon Livre a tollu,
 Que n'est depuis peu l'Intendance
 Dans toutes les villes de France:
 Enfin, s'il estoit comme moy:
 Mais ce seroit trop sur ma foy,
 Et cette dernière pensée
 A toute ma haine chassée.
 Qu'il garde donc mon Juvenal,
 Sans qu'il en ait ny bien ny mal:
 Mais que jamais il n'y revienne;
 Et qu'au Juvenal il se tienne;
 Car s'il y pense revenir,
 Je ne me pourray pas tenir
 A grands coups de Vers & d'injures,
 De mauvais discours, de murmures,
 D'attaquer par tout son renom,
 Jusqn'à faire sçavoir son nom.

A
 M A D A M E
 D'HAUTEFORT.
 E P I S T R E
 B U R L E S Q U E.

Sainte HAUTEFORT, cependant
 Qu'à Paris vostre zele ardent

Vous

Vous occupe à la patenostre,
 Tantost pour l'un, tantost pour l'autre,
 Je suis au Mans, & tout mon train,
 Où m'a fait venir mon chagrin:
 Mais que voulez-vous que j'y face
 J'ay beau quitter place pour place,
 Je ne quitte point mes douleurs;
 Par tout je me souhaite ailleurs,
 Et quand j'y suis, au bout d'une heure
 Je longe à changer de demeure;
 Le voyage est assez plaisant,
 A qui le Quadrin est present,
 Mais quand on a son fait bien juste,
 Il fait bon me'nager le Juste.
 Cependant nostre pauvre corps
 Devient pitoyablement tors;
 Ma teste à gauche trop s'encline,
 Ce qui rabat bien de ma mine:
 De plus, sur ma poitrine chet,
 Mon menton touche à mon brichet;
 Et ce qui plus me desesperé,
 Barbier ne me pouvant plus raire,
 Je vais mettre au jour un barbon;
 Qui ne sera ny beau ny bon.
 Dieu vostre beau menton defende
 Car si venant à se défendre
 De mes-aventure si grande;
 Car barbe ne vous fieroit pas,
 Quand de milles charmans apas
 Vostre barbe seroit pourveuë.
 Toûjours seriez Dame barbuë;
 Et je croy qu'on riroit bien fort
 De la barbe de Hautefort;
 C'est neantmoins chose assurée;
 Qu'auriez barbe blonde & dorée;
 Mais une barbe encore un coup,
 La femme déguise beaucoup;
 Et la noire comme la blonde,
 Déplairoit à beaucoup de monde.
 J'en puis parler comme sçavant,
 Car icy je voy bien souvent
 Des Dames qui par sainte Barbe
 Ont assez souvent de la barbe,

Je dy barbe qui picqueroit
 Qui sans razer la laisseroit ;
 Mais elles la font, les villaines,
 Une fois toutes les semaines.
 De barbe c'est assez parlé,
 Mais d'où vient que je suis allé
 Ainsi sur les barbes m'étendre ?
 Ma foy je ne le puis comprendre ;
 Car quand j'ay mis la plume en main,
 Foy de Catholique Romain,
 Je songeois moins en barberie,
 Moins en barbe de Barbarie,
 Moins au Turc au menton razé,
 Que Malte a tant scandalizé,
 Moins à Prudon qui barbe raze,
 Et qui par consequent trop jaze,
 Car tout Barbier est babillard,
 Comme tout nez trouffé, raillard,
 Moins au Prelat ***
 Qui porte une barbe si sage,
 Moins à celui du *****
 Qui sur la barbe a raffiné,
 En portant la sienne en crespine,
 Dieu la preserve de vermine ;
 Car si vermine s'y fourroit,
 Trop souvent il se gratteroit ;
 Dont recevrait quelque dommage
 La gravité du personnage :
 Enfin je pensois tout de bon,
 Moins à barbe, moins à barbon,
 Que presentement je ne pense
 D'aller voir la superbe dance
 Que Monsieur le Duc va danser :
 A quoy je ne dois pas penser,
 Ny tout autre qui s'effarouche,
 Comme je fais, quand on me touche.
 Dieu sçait comme on m'y toucheroit,
 Et combien hurler m'y feroit,
 Celuy par qui seroit foulée
 Ma carcasse en certe assemblée.
 Cependant que l'on dancera
 Votre Sainteté s'en ira,

Tou-

Toute reduite en sa pensée,
 S'engouffrer la teste baiffée,
 Dans quelque Convent reformé,
 De hautes murailles fermée,
 Et là vostre douillette eschine,
 Tastera de la discipline,
 Qu'on ne peut souvent endurer,
 Sans un peu se mettre à jurer.
 Mais quant à vous j'ose bien dire
 Que vous n'en ferez rien que rire,
 Et voire mesme rire gros,
 Au grand dépit de vostre dos,
 Cette action est meritoire;
 Mais me voudriez-vous bien croire?
 La seule meditation,
 Sans cette fustigation,
 Vous fera la peau bien unie,
 Avoir place en la Litanie.
 Laissez donc en paix vostre dos,
 Sans le déchirer jusqu'aux os.
 Pour moy, je sçay que mes offences
 Veulent de rudes penitences;
 Et que si j'ay des maux cuisans,
 J'en ay fait en mes jeunes ans
 Qui meritent ce que j'endure,
 Et mesme une peine plus dure:
 Mais si j'estois sain comme vous,
 J'aurois peine à roüer de coups,
 Comme un peu trop souvent vous faites,
 Mes épaules, quoy que maigrettes,
 Que je cheris assez pourtant,
 Pour ne les fustiger pas tant.
 Je devois achever ma lettre,
 Sans tant de fadaïses y mettre:
 Tout severe qui la lira,
 Un grand badin m'estimera;
 Badiner n'est pas chose aisée;
 Et tel a sa cervelle usée,
 Après ouvrage raffiné,
 Que certes s'il eût badiné,
 Eut plû peut-estre davantage,
 Qu'il n'a fait par son bel ouvrage:

Vucil-

Veuillez donc me le pardonner,
 Si je persiste à badiner.
 Or ça, Dame Hautefort la belle,
 Vous diray-je quelque nouvelle
 Des Mancelles & des Manceaux,
 De qui les chapons sont si beaux ?
 Mais que vous en pourrois-je dire ?
 Je n'y voy pas le mot pour rire ;
 On ne peut rien mander d'icy ;
 A Paris ce n'est pas ainsi :
 C'est-là que l'on dit des nouvelles ;
 Desquelles voulez-vous, desquelles,
 Et qu'une feuille de papier
 Peut de celles d'un seul quartier
 Jusqu'en marge estre barbouillée ;
 Icy la Ville bien fouillée,
 A grande peine en fourniroit
 Autant qu'un pouler en diroit,
 Que vous diray-je donc du Maine ?
 La peste, que j'en suis en peine !
 Vous parleray-je des Aîsez,
 Qui font un peu scandalisez
 Du retour de l'Intendant d'Haire ?
 Mais je feray mieux de m'en taire,
 Car je lestiens, estant taxez,
 Sans qu'on les raille assez vexez,
 Laissons-les en paix, je vous prie,
 Cacher list & tapisserie.
 Dequoy vous parleray-je donc ?
 Plus en peine je ne fus onc.
 Vous diray-je que la Justice
 Ayme icy, comme ailleurs l'épice,
 Et qu'icy Messieurs les Esleus
 Ne font plus tant les résolus ?
 Vous diray-je que mon confrere,
 Le bon Costé se desespere,
 De ce que la bûche à Paris,
 N'est pas comme au Mans à vil prix ?
 Et que de Paris il nous mande,
 Qu'en cendre il mettra sa Prebende ?
 Parleray-je des jouvenceaux,
 Tous argentez par leurs manteaux,

Tous encherissans sur la mode,
 Commode soit, ou non commode,
 Ayant tous canon trop plissé,
 Rond de botte trop compassé,
 Soulliers trop longs, gregue trop large,
 Chapeaux à trop petite marge,
 Trop de galans dessus les reins,
 A la teste de trop longs crins;
 Crins, où non obstant la farine,
 L'humide graisse trop domine;
 Et pour conserver l'escarpin,
 Veux la cherté du maroquin,
 Ayant au pied malles chaussées
 Galoches de cuir renforcées,
 Dans lesquelles ils passent l'eau,
 Tout ainsi que dans un bateau,
 Avec lesquelles à la bouë,
 On peut faire hardiment la mouë;
 Enfin, pour vous en dire tout,
 Galoches à dormir debout:
 Au reste, Nation qui raille,
 Incessamment vaille que vaille,
 Et qui sur son meilleur amy,
 Donne à dos en diable & demy.
 Parleray-je des Damoiselles
 Aux tres-redoutables aisselles,
 Et dont les yeux tirent des coups
 Qui font des bosses & des trous?
 Diray-je comme ces fantasques,
 Qui portent dentelle à leurs masques,
 En chararrent les trous des yeux,
 Croyant que le masque en est mieux?
 Comme durant la Canicule,
 Qu'à la cave mesme l'on brûle,
 Elles portent panne & velours,
 Mais ce n'est pas à tous les jours,
 Mais seulement aux bonnes festes,
 Comme descendent de leurs testes
 Des moustaches de cheveux gras,
 Qui sont plus longues que le bras.
 Parleray-je de leur chaussure,
 Si haute, & qui si long-temps dure?

Car

Car leurs foulliers quoy que dorez,
 Ont l'honneur d'estre un peu ferrez :
 Que sur elles blanche chemise
 N'est point que de mois en mois mise
 Et qu'elles prennent seulement
 Le linge blanc pour l'ornement ;
 Comme rarement chaufson chauffe
 Leur pied que grand pont-levis hausse,
 Quoy que les chaufsons en Esté
 Soient de fort grande utilité ;
 Qu'au lieu de mouches, les coquettes
 Couvrent leur museau de paillettes,
 Ont en bouche canelle & cloux
 Afin d'avoir le flairer doux,
 Ou du fenouïl, que je ne mente,
 Ou herbe forte comme Mente,
 Marjollaine, Tin, Poulliot,
 Fleur de Lavande, & Melilot,
 Comme d'Anis elles s'emplissent,
 Lors que leurs entrailles bruïssent,
 Et pour s'empescher de rotter,
 Ce qu'elles nomment sanglotter.
 Item ; Mais pour les bien décrire
 Il faudroit faire une Satyre ;
 Car toutes ne sont pas ainfi
 Martingales en ce lieu-cy ;
 J'en dois excepter quelques-unes,
 Dont les vertus sont peu communes,
 Et qui dans la Cour se feroient
 Estimer à qui les verroient :
 A la Cour, où Dames choquantes,
 Comme ailleurs sont assez frequentes,
 Où l'on voit autant de Guenons,
 Que de Pallas & de Junons.
 Mais ma lettre devient languette,
 Quelle fin faut-il que j'y mette ?
 La finiray-je en la datant ?
 Une fois que j'en fis autant
 Au Prelat qui git en Sorbonne,
 La chose se trouva fort bonne ;
 Et dit, le bon feu Maître Armand,
 Que j'avois datté plaisamment :

Ou bien plutôt la finiray-je,
 En priant Dieu qu'il vous protegé,
 Et protestant, sans fiction,
 D'une sincere affection
 D'estre de vostre vie insigne
 Toujours l'admirateur indigne?
 Ouy, je vous le proteste donc;
 Et sçachez que je ne fus onc
 Humble valet de pas un autre,
 Autant comme je suis le vostre.
 Que si je regagne Paris,
 Où j'ay mon retour entrepris,
 Sans avoir de mes-aventure,
 Comme j'en eus une bien dure,
 Alors que je vins en ces lieux,
 Car un cheval malicieux,
 Qui conceut pour moy de la haine,
 Me fit par deux fois dans la plaine
 Tomber de mon brancar maudit,
 Dont mon pauvre col se tordit;
 Et depuis cette malle entorse,
 Ma teste, quoy que je m'efforce,
 Ne peut plus regarder en haut,
 Dont j'enrage, ou bien peu s'en faut:
 Si dis-je, devant que je meure,
 Chez vous, ou bien où je demeure,
 Je vous vois encore un instant,
 Dieu, que j'auray l'esprit content!
 Et lors nostre Piece Comique,
 Encore que je ne m'en pique,
 Mais qui pourtant quand on la lit,
 Plait assez, à ce qu'on m'a dit,
 Vous fera peut-estre un peu rire;
 Mais si pourtant l'entendre lire,
 Vous est mortification,
 Témoignant la moindre action,
 Que sa lecture vous ennuye,
 Vous serez bien-tost obeye;
 Aussi-tost on la fermera,
 Et d'autre chose on parlera.

E P I S T R E

A

M O N S I E U R

S A R A Z I N.

SARAZIN,
Mon voisin,

Cher amy,

Qu'à demy

Je ne voy,

Dont ma foy

J'ay dépit

Un petit,

N'es-tu pas

Barrabas?

Bufiris?

Phalaris?

Ganelon

Le felon?

De sçavoir

Mon manoir

Peu distant,

Et pourtant

De ne pas

De ton pas,

Ou de ceux

De tes deux

Chevaux gris,

Mal nourris

Y venir

Réjouir

Par tes dits

Esbaudits,

Un pauvret

Tres maigret,

Au col tors,

Dont le corps

Tout

Tout tortu,
 Tout bossu,
 Surané,
 Descharné,
 Est réduit
 Jour & nuit,
 A souffrir,
 Sans guerir,
 Des tourmens
 Vehemens.
 Si Dieu veut,
 Qui tout peut,
 Dès demain
 Mal S. Main,
 Sur ta peau
 Bien & beau,
 S'estendra,
 Et fera
 Tout ton cuir
 Convertir
 En farcin,
 Lors mal sain
 Et pourry,
 Bien marry
 Tu feras,
 Et verras
 Si j'ay tort
 D'estre fort
 En esmoy
 Contre toy;
 Mais pourtant
 Repentant,
 Si tu viens
 Et te tiens
 Un moment
 Seulement
 Avec nous,
 Mon courroux
 Finira,
 Et cætera.

A

MONSEIGNEUR

LE

PRINCE

EPISTRE

BURLESQUE.

O Grand HENRY, qui de la politique
 As eu du Ciel la certaine pratique,
 Ce que je tiens la plus grande vertu,
 Dont un Heros puisse estre revestu,
 Grande gloire est au Prince magnanime,
 De bien-sçavoir le maneige & l'escrime,
 De bien-sçavoir donner un horizon,
 D'aller aux coups comme un simple pion,
 De bien sçavoir forcer une muraille,
 De bien camper & bien donner bataille,
 Cela vous est acquis long-temps y a,
 Crevez-moy l'œil *in tota Francia*;
 D'un Prince à vous comparable en cervelle,
 La pauvre France, où le trouvera l'elle?
 En bonne foy, je luy donne en cent coups,
 A me donner un Prince égal à vous,
 Qui comme vous sans porter la loüitane,
 Parmy la gent d'Eglise ou de chicane,
 Ne trouve point aujourd'huy son pareil.
 Qui plus que vous paroist dans le Conseil?
 Fort en raisons, ainsi qu'un Demosthene,
 Où vous voulez, vostre Esprit chacun mene:
 Quand vous voulez, à force de raisons,
 Les mieux sensez passent pour des oysons;
 Au diable, si vous répondre aucun ose,
 Quand sa raison à la vostre s'oppose,
 De vostre esprit tant ils sont estonnez;
 En bon François c'est mener par le nez;
 Si vostre Altesse ainsi les autres mene,
 Vous n'estes pas un Prince à la douzaine,

Un

Un Prince tel , & de qui les enfans
 En guerre, en paix, sont par tout triomphans,
 Est par mon chef autre chose qu'Auguste,
 Qui fut grand Prince, & bien sage & bien juste!
 Mais qui juroit souvent comme un damné,
 Et maudissoit l'an & jour qu'il fut né,
 Comme il faisoit la maudite journée
 Que sa Julie à sa honte fut née,
 Dont les enfans engendrez d'Agrippa,
 Firent cent fois enrager leur papa;
 Où vostre race à nulle autre parçille,
 Est aujourd'huy du monde la merveille,
 Vostre grand fils *exempli gratia*,
 Est un Dieu Mars, si Dieu Mars il y a:
 C'est un Cesar, un vray donne bataille;
 Un conquerant, un vray grimpe muraille,
 Qui portera le beau nom de Bourbon,
 De la Mexique aux Isles du Japon,
 Aimable en paix, comme terrible en guerre,
 Des ennemis plus craint que le tonnerre,
 Qui plus que luy de tous nos chefs François,
 A l'Empereur a fait mordre les doits?
 Au Bavarrois a fait venir la fièvre,
 Et fait fuyr Jean de Vert comme un lièvre:
 Qui des vivans s'ose à luy comparer;
 Et qui des morts luy peut-on preferer?
 Que Portugal nous allegue Albuquerque;
 Qui prit Goa, n'auroit pas pris Dunquerque;
 Que l'Espagnol nous parle de son Cid,
 Pour avoir pris quelque Vailladolid,
 Pour avoir sceu quelques Maures combattre,
 Pauvres camars tres-faciles à battre,
 Je voudrois bien voir ce Matamoros,
 Sabre à la main, targe dessus le dos,
 S'avanturer picquant à la genette,
 Aux coups bruslant d'un long tuyau qui pette,
 O que bien-tost, espouventé du feu,
 Il tireroit son espingle du jeu,
 Et piqueroit sa jument Andaluse,
 Scandalisé du bruit de l'arquebuse!
 Où vostre fils, le grand Duc d'Anguien,
 Qui fait par tout, tout craindre, & ne craint rien;

Va mieux aux coups de l'arbaleste à mesche,
 Que feu Cesar n'alloit aux coups de flèche:
 Pour moy je croy que tres-espouventé
 Du pistolet Alexandre eust esté,
 Et n'eust pas pris grand plaisir à la guerre
 Où l'on se bat à grands coups de tonnerre.
 Mais c'est assez parlé de ce grand Fils,
 Qui fait trembler le Turc jusqu'à Memphis,
 Et dont il est grand bruit, chose certaine,
 Dans le pais d'où vient la pourcelaine,
 Car puisque Dieu le garde du Canon,
 En quel pais n'ira point son beau nom?
 Parlons un peu de son illustre Frere;
 De ce saint Fils, qui peut estre saint Pere.
 Ce jeune enfant, mais tres-docte Prelat,
 Ne s'en tient pas au seul Cardinalat:
 Vous sçavez bien ce que cela veut dire;
 C'est un esprit que tout le monde admire.
 Feu saint Thomas, disciple d'Albertus,
 En disputant ne l'auroit pas *victus*;
 Alors qu'il fait quelque Acte en la Sorbonne,
 Comme on l'admire, & comme l'on s'estonne,
 Qu'un jeune Prince, & du nom de Bourbon,
 Soit plus sçavant que n'estoit Casaubon?
 Et vostre Fille, à nulle autre seconde,
 Qu'au bien public le Ciel a fait seconde,
 Est un Soleil, ou plustost deux ou trois:
 Tant elle luit, brille & brusle à la fois:
 Et qui de plus, est l'Espouse fidelle
 D'un grand Heros, d'un Prince digne d'elle.
 Celle de qui vous avez ces biens-là,
 Qui du Ciel eut de beau tout ce qu'il a,
 Fait voir que Dieu qui vous la donna telle,
 Rencontre en vous un serviteur fidelle.
 Certes vers vous ingrat il eust esté,
 Si tel defaut luy peut estre imputé,
 S'il ne vous eust assorty telle espouze,
 Qui route seule en vaut pour le moins douze.
 Que dis-je, douze! elle en vaut plus de cent?
 J'ay trop peu dit, je suis un innocent.
 O si j'osois, dans l'ardeur qui m'inspire,
 Jouër du luth, de l'orgue, ou de la lire;

Mais

Mais la rigueur de Messire Apollon
 M'a deffendu jusques au violon ;
 Il ne m'a fait qu'un Poëte à sonnette,
 Dont l'instrument n'est qu'une castagnette.
 Si j'osois donc, sur Parnasse guindé,
 Faire un Poëme intitulé Condé,
 Que je ferois faire aux races futures
 Signes de Croix dessus vos aventures :
 Mais je le laisse aux Maistres du mestier,
 Qui sont toujours sur laisle d'estrier,
 Laurier au chief, la Melpomene en croupe,
 A tous repas beuvans à pleine coupe,
 De la sainte eau, dont ces Esprits divins
 Sont bien souvent ainsi qu'entre deux vins.
 Or ça, Messieurs de l'onde Aganipide,
 Entonnez-moy quelque Ode Bourbonnide,
 Où sans mesler rien qui soit fabuleux,
 Vous fassiez bien estonner nos Neveux :
 Mais ils seront obligez de vous croire,
 Puis qu'ils verront mesme chose en l'Histoire.
 Voilà quels sont pour vous les sentimens
 De moy chetif, maudit fois si je mens,
 De moy qui suis fils d'un qui fut tant vostre,
 Qui de vous eut le digne nom d'Apostre,
 Et fut pour vous dont vous ne doutez pas,
 Beaucoup zelé jusques à son trépas ;
 Et c'est en quoy, Prince que je revere,
 Je me connois le vray fils de mon pere ;
 Car je vous suis du meilleur de mon cœur
 Tres-humble & tres-malade serviteur :
 Ouy, tres-malade, & je l'ose bien dire,
 Puis que mon mal de jour en jour empire,
 Et que je suis depuis huiët ans & plus,
 Dans un grabat de tous membres perclus.
 Fait à Paris de nostre pauvre Chaise,
 L'an qu'à Mardicq il fit plus chaud que braise :
 Et qu'à Dunquerque, un Fils du grand Condé,
 Aux Espagnols a fait quitter le dé ;
 Dont le grand Roy, qui l'Espagne domine,
 S'il le voyoit luy feroit bien la mine.

ESTOCADÉ
A MONSEIGNEUR
LE
CARDINAL
MAZARIN.

PLaise à Dieu que daigniez, beau Sire,
Recevoir agreablement
L'estocade que je vous tire,
Sans la parer adroitement,
Et que sans fleuret, & sans lame,
Je vous touche jusques dans l'ame.

Jule, avec tout vostre pouvoir,
Et ce politique sçavoir
Sur qui la France tant se fie,
D'une chose je vous désie;
C'est de faire envers mon destin
Qu'il me soit un peu moins Lutin;
Et qu'après sept ans de martyre,
Il souffre enfin que je respire.
Vous pourrez plus facilement
Nous assujettir le Flamand,
Rendre l'Espagne tributaire,
Ce qui n'est pas petite affaire,
Faire fuyr le Castillan
Vers le destroit de Magellan,
Abaisser la Maison d'Autriche,
Ce qui seroit fascheuse nicée,
Et pourroit vous mettre en horreur
Auprès de Monsieur l'Empereur;
Prendre Naples & la Sicile,
D'où l'on dit que chacun fait gile,
De peur de se voir à l'encan
Chez le grand Turc, ou le grand Cam.
Mais tous ces exemples m'elgarent,
Et de mon sujet se separent:
Retournons un peu sur nos pas,
Ma Muse, & n'en rougissons pas;

C'est

C'est donc en mon vers quatriefme,
 O Prelat de prudence extrême,
 Que je vous défie hardiment,
 Et peut-estre trop librement,
 De me rendre plus supportable
 L'horrible malheur qui m'accable,
 Et qui me cause tant d'ennuis,
 Que je ne sçay plus où j'en suis:
 Ma constance a beau le combattre,
 Vous seul dit-on, pouvez l'abattre,
 Vous seul, d'un regard seulement,
 Me rendre heureux en un moment.
 Quant à moy, je croy le contraire,
 Je croy que n'y pouvez rien faire;
 Et que si vous l'entrepreniez,
 Vous n'en aurez qu'un pied de nez.
 Mais voyons-en l'expérience,
 Pour l'honneur de vostre Eminence,
 Essayez, faites-moy du bien,
 Confondez-moy, je le veux bien:
 Et que l'on m'impute la honte
 De m'estre trompé dans mon compte,
 En doutant de vostre valeur,
 Et redoutant trop mon malheur,
 Voilà quelle est mon Estocade,
 N'en venez pas à la parade;
 Mais sur moy par compassion,
 Risquez d'une pension
 Sur quelque bon gros Benefice,
 Ce n'est à moy crime ny vice,
 Estant malade, & n'ayant rien,
 Desouhaitter un peu de bien.

I N V E C T I V E

CONTRE UNE VIEILLE DAME

C A M P A G N A R D E.

Monstre fascheux, Monstre mutin,
 Moitié chair & moitié patin,

Qui de mes Vers te scandalises ,
 Par les cheveux gris que tu frises ,
 Par ton front estroit & serré ,
 De mainte ride chamarré ,
 Par tes yeux , & par leurs lunettes ,
 Par tes oreilles si mal nettes ,
 Par tes paupieres & sourcis ,
 Où logent des poux plus de six ,
 Par tes grimaces & tes mouës ,
 Par les boules de tes deux jouës ,
 Par ton nez , vray nez de Blereau ,
 Par sa louppe , & par son poireau ,
 Par la tres-precieuse goutte
 Qui toute l'année en degoutte ,
 Par tes dents , qui tiennent bien peu ,
 Par ta bouche au coloris bleu :
 Par toute ta tres-maigre face ,
 Qui sans cesse au miroir grimace ,
 Et par tout ton chef si bouffon
 Qui n'a pour Coëffe qu'un chiffon ,
 Par ton vieil masque qui nous cache
 Ton triste visage de vache ,
 Par la barbe de ton menton ,
 Par le grand bout de ton tétou ,
 Par ta gorge trop découverte ,
 Par ton ventre de couleur verte ,
 Par la crotte de ton genouïl ,
 Par ta boïste à garder fenouïl ,
 Par le gousset de ton aisselle ,
 Par ton corps qui souvent chancelle ;
 Bref , par tous les sales dehors
 De ce des agreable corps ;
 Car pour le dedans , pour ton Amé ,
 Tu n'en as point , la bonne Dame ,
 Je te conjure que ton fils ,
 Importun , si jamais en fis ,
 Ne me rende aucune visite ,
 Tant puisse r'elle estre petite ,
 Et que toy , ton espoux aussi ,
 Veülliez bien en user ainsi .
 Certes vous estes trois personnes ,
 Qui n'estes ny belles , ny bonnes :

Ton

Ton espoux a le nez patté,
 Des autres nez tres-redouté;
 Ton fils a la face canine,
 A quelque éminence à l'eschine;
 Ettoy, Dame au poil de souris,
 Qui te picques de doux souris,
 Ton vilage est le vray modelle
 De celuy de Polichinelle:
 Ton espoux est un protestant,
 Ainsi que toy toujours mentant,
 Ton fils railleur à toute outrance,
 Contestant, s'il en est en France,
 Contestant à faire enrager;
 Fut-il esclave dans Alger,
 Et son Pere qui fait le sage,
 Qui conteste encor davantage,
 Ettoy qui conteste plus qu'eux,
 Et seule tiens teste à tous deux.

CHANSON A BOIRE.

SI l'on me voit devant Mardicq,
 Me puisse venir la teigne ou le tic;
 Bon à faire à Gassion d'estre friand de batailles;
 Un coup de canon,
 N'est ma foy ny beau ny bon:
 Il vaut mieux dedans Paris manger Perdreaux &
 Cailles,
 Que d'aller au Pays bas,
 Et de n'en revenir pas.
 A lors qu'on a le bras cassé,
 On ne vaut guere mieux qu'un trépassé;
 Devant Mardicq, ce dit-on, bien souvent des
 bras on casse,
 Des cuisses aussi;
 Il fait bien meilleur icy;
 Il fait meilleur à Paris, où l'on boit avec la glace,
 Que d'aller au Pays-bas,
 Et d'en revenir sans bras.

Que d'Anguien, comme un Lyon,
 Du soldat Flamand fasse occision ;
 J'ayme mieux, comme un pourceau, me remplir
 jusqu'à la gorge,
 De friands morceaux,
 Ces exploits sont bien plus beaux,
 Que d'aller au Pays-bas à cheval comme un Saint
 George,
 Où lors qu'on n'y pense pas,
 Un Flamand vous met à bas.

AU MENUISIER DE NEVERS,

Sur ses Oeuvres.

TOy qui d'un pied chauffe-fabot
 As pû monter dessus Parnasse,
 Et dont la main pousse-rabot,
 Carmes dessus Carmes entasse ;
 Rare Menuisier de Nevers,
 Qui fais bien plustost mille vers,
 Qu'une donzaine d'escabelles !
 Tes vers qui courent l'Univers,
 Sont leus dans les fines ruelles,
 En dépit de l'envie, au regard de travers.
 Ils sont, ventre Apollon, si beaux,
 Qu'ils dureront, chose certaine,
 Plus long-temps que tes escabeaux,
 Fussent-ils de buis, ou d'ébene.
 Quitte donc ton mestier de bois,
 Vien voir les Princes & les Rois ;
 Dis leur tes chançons immortelles ;
 Par mon chef, je n'en voy pas trois
 Qui puissent en dire de telles,
 Et ne croy pas en voir de plus de quatre mois.
 Un Quidan venu l'autre jour
 Des bords de la sainte Fontaine,
 Dit qu'on a sonné le tambour
 Aux environs de l'Hypocrene ;
 Que pour ton rabot exalter,
 Des rimeurs le grand *Magister*,

Par tous les lieux de son Empire,
Entendoit que sans refister,
Et sans y trouver à redire,
On ne dit plus limier un vers, mais raboter.

A F F I C H E
P O U R L E S
C O M E D I E N S.

Vous qu'on voit l'hiver à Paris,
Ou pour vostre plaisir, ou pour vos subsistan-
Id est, pour y voir des Cloris, (ces,
Ou faire la Cour aux Puissances.

Guerriers tant à pied, qu'à cheval,
Dont l'hiver tous les ans purge bourgs & villages,
Pour les guerir d'un certain mal,
Qu'on appelle les Brigandages.

Courtisans, qui vos jours passez
A souffrir des rebuts, & faire reverences;
Damoisèaux aux canons plissez,
Grands debiteurs d'impertinences.

Dames adorables ou non,
Visibles Deitez, ou franches Marmousettes:
Mais à nous tout argent est bon,
Tant des prudes, que des coquettes.

Conseillers, Financiers, Bourgeois,
Accourez au Marais vous donner au cœur joye,
Seuls, deux à deux, ou trois à trois,
Mais tous avec belle monnoye.

Jodeler, quoy que souffleté,
Dit qu'on y rira tant, qu'il faudra qu'on en pleure,
Pour en sçavoir la verité,
Venez y voir, & de bonne heure.

Là les Auteurs voutés vengeront,
Si la Piece est du rang des Pieces detestables;
Je les connois, ils donneront
L'Autheur à tous les mille diables.

Mais je connois aussi l'Autheur,
Et sçay bien, quoy qu'il soit Autheur à la douzaine,
Si l'on médir de son labeur,
Qu'il ne s'en mettra point en peine.

Venez si bonne compagnie,
 Que nostre Portier s'en ennuye,
 Revoir encore Jodelet;
 Jamais il ne fut si follet;
 Jamais Dom Gaspard de Padille
 N'a mieux fait l'arrogant soudrille;
 Jamais la bonne Beatrix
 N'a plus ébaudy les esprits;
 Bref, tout y sera si comique,
 Que je tiens le fâcheux critique,
 Qui dira que tout n'en vaut rien,
 Un vray Jean (vous m'entendez bien),
 Qu'il fasse mieux l'acariastre,
 Et l'on le fera mettre en plâtre,
 Laurier au chef en rang d'oignon,
 Les deux mains dessus le roignon,
 Parmi les rimeurs qui font rire;
 Adieu, je n'ay plus rien à dire.

O D E ,

A M O N S I E U R

M A Y N A R D .

E Sprit sur tout autre éclatant,
 Tes doctes Vers qui vallent tant,
 A faire ne te coustent gueres;
 Au lieu que nos rimeurs vulgaires,
 Se mettent pour en faire un peu,
 La cervelle & la face en feu.
 Souverain Maistre de la Rime:
 Maynard: que j'ayme, & que j'estime;
 Si fort, qu'on ne peut aymer plus,
 En dépit du flux & reflux
 De l'humeur maudite & maligne
 Qui prend son cours par mon eschigne,
 Et sur mes membres se répand;
 Ce qui vilain homme me rend;

Si faut il que les Vers burlesques,
 Que j'avois abandonné presques,
 Tant l'*Opium* m'a hebeté,
 Dont j'use l'Hyver & l'Esté,
 Afin que dessus ma carcasse
 Le sommeil par fois sejour fasse.
 Si faut-il, dis-je, que mes Vers
 A tous ces chefs-d'œuvres divers.
 Dont tu vas regaler la France,
 Fassent aussi la reverence;
 Fassent quelque beau compliment,
 Par lequel, maudit soit qui ment,
 Jete prie, ô Maynard, de croire
 Que dans nostre pauvre memoire
 Je te donne un rang, que mortel
 N'a point encore tenu tel.
 Bien que tu ne sois ny Sarrape,
 Ny pretendant d'estre un jour Pape;
 Bien que ne sois ny Roy, ny Roch;
 Ny de ceux qui pour leur estoc
 Ne font estat des autres hommes,
 Non plus que de trougnons de pommes;
 Mais estre Maynard, c'est chez moy
 Assez pour passer pour un Roy.
 Ce beau present te fera rire;
 Mais pourtant j'oseray bien dire,
 Qu'en donnant tout ce que je puis,
 Envers toy chiche je ne suis;
 Moy qui suis un demy Poète,
 Qui ne travaille qu'en sornette;
 Au lieu que ces divins Autheurs,
 Tous ces grands vaticinateurs,
 N'employent que pourpre & que soye,
 N'ont que de l'or, point de monnoye,
 N'écrivent que sur de l'airain,
 Ont tous Appollon pour parrain,
 Et quelque Muse pour marraine.
 Au reste, c'est chose certaine,
 Que mesme au fond du Monument,
 Ils font vivre eternellement.
 Helas! je n'ay pour toute Muse
 Qu'une malheureuse Camuse!!

Et laquelle pour dix escus,
 Un vieil cotillon, & rien plus,
 Sert à laver les escuelles
 D'Apollon & des neuf Pucelles;
 Et qui n'a pour tout instrument
 Que trompe à lacquais seulement,
 Deux os de bœuf, & deux sonnettes,
 Pour dire quelques Chansonnettes.
 Reçoy doncques avec bonté
 Ce que la Gueuse m'a dicté,
 En faveur de ta docte Plume,
 En faveur du rare Volume,
 Qui va rendre Augustin Courbé
 Satisfait comme un riche Abbé.
 Fait à Paris de nostre Chaise,
 L'esprit & le corps en mal-aise,
 Tant j'y suis malement cloié;
 Mais le Seigneur en soit loié;
 Et bien-toist la grace me fasse
 De voir encor ta chere face,
 Devant que mon corps décharné.
 Donne aux vers un mauvais dié.

A L A R E Y N E.

REYNE, dont la compassion
 Me rend depuis trois ans mes malheurs suportables,
 Faites-moy mettre aux Incurables,
 Ou faites-moy bien-toist payer ma Pension.
 Pour servir Vostre Majesté,
 Je fais ce que je puis pour estre bien Malade:
 Je mangeray poivre & salade
 Si vous treuvez encor que j'ay trop de santé.
 Je ne regarde plus qu'en bas,
 Je suis Torricolis, j'ay la teste penchante;
 Ma mine devient si plaisante,
 Que quand on en riroit, je ne m'en plaindroit pas.
 Vous-mesme me voyant ainsi,
 Encor que vous ayez pitié de mon martyre,
 Vous ririez; & vous voyant rire,
 Je vous honore trop, pour n'en pas rire aussi.

Mais

Mais je vous ferois trop d'horreur,
 En offrant à vos yeux mon étrange figure:
 Si vous la voyiez, je m'affiure
 Que vous m'estimeriez un malade d'honneur.
 On m'entend jour & nuit crier,
 Comme si je souffrois en mon corps l'Estrapade;
 Enfin je suis si bon malade,
 Que j'ay peur qu'on me dise, On ne vous peut
 payer.

REMERCIEMENT

A LA
 REYNE.

REYNE de qui j'ay tous les ans
 Cinq cens escus beaux & pesans,
 En bonne & loyale monnoye,
 Dont je n'ay pas petite joye,
 Pour rendre à Vostre Majesté
 Ce que merite sa bonté;
 Dieu qui chérit les misérables,
 Et reconnoist les charitables,
 Fera, n'en doutez nullement,
 Si l'on veut j'en feray serment,
 Qu'à cinq cens escus par année
 Nostre carcasse décharnée
 Aura de vous vingt mille escus.
 J'en auray plus si je vis plus:
 Et pour vous charitable Reyne,
 Vous irez jusqu'à la centaine,
 Et si vous allez plus avant,
 N'allez pas plaindre vostre argent.
 La somme est grosse en conscience,
 Mais si Dieu le veut, patience,
 Et mesme s'il la veut hausser,
 Donnez toujourns sans vous lasser,
 Je ne seray point las de prendre,
 Ni si sot que de vous le rendre.

Ni Bertillac le Tresorier
 Ne sera point las de payer.
 Il n'est Tresorier qui ne prenne
 De bon cœur cette longue peine,
 Ni Reyne à ces conditions,
 Qui ne donne des pensions.

A TRES-HONNESTE
 ET TRES-DIVERTISSANTE
 CHIENNE
 DAME GUILLEMETTE,
 PETITE LEVRETTE
 DE MA SOEUR.

Salur.

DAME GUILLEMETTE,

Je suis Autheur par la grace de Dieu : si c'est assez pour avoir cette qualité là d'estre imprimé avec bon Privilege. Je confesse pourtant qu'elle se donne à trop bon marché, & que le peu qu'elle m'a coûté ne me devoit avoir acquis que celle de faiseur de Vers Burlesques. Avec ce modeste adveu que je fay, vous ne laisserez pas, je m'assure, de croire, que je me vante, & que vous aurez de la peine à vous imaginer (si ce proverbe qui dit que nul n'est Prophete en son pais, a lieu parmy vous autres Chiens) qu'un homme que vous voyez tous les jours à Paris, dont il n'est né natif, qui a la teste de costé, qui ne bouge d'une chaise, enfin, qui n'est pas fait comme les autres, ait eu l'esprit de s'ériger en Autheur moderne; Par Appollon, GUILLEMETTE, il n'y a rien de plus vray; Et par le mesme Appollon, je vous jure que

que je ne pense pas avoir fait pour cela une fort grande prouesse. Encor qu'il y ait tantost quatre ans que Toussainct Quinet rompt la teste à tous ceux qui vont & viennent dans la Galerie du Palais, du Typhon & du Jodeler, qui m'ont fait fameux Escrivain, je consens aisement que mes Oeuvres ne passent que pour ce qu'on appelle fatras de Livres, comme peuvent estre quantité de Comedies, & autres productions de demy-beaux esprits, qui se vendent au Palais, que je n'estime gueres plus que des Almanacs de l'année passée, dans lesquels on void, aussi bien que dans ces Comedies, la mort d'un Grand; trahisons en campagne, & autres telles inventions Theatrales.

Certes ces productions seriroient dès la premiere Impression d'enveloppes aux Beurrieres du Marché-Neuf, s'il ne venoit point de Provinciaux à Paris, & si elles ne passioient à la vente, à la faveur de ces merueilleuses Comedies, & de ces divertissans Romans qui enrichissent ceux qui les font, & sont si souvent matiere de guerre civile entre les Libraires. Quand on n'estime pas beaucoup quelque chose; on dit qu'elle n'est pas bonne à jeter aux chiens. Comme vostre merite & vostre beauté vous mettent au dessus de ce quolibet, & qu'il n'a pas esté fait pour les Chiens de vostre sorte, aussi je m'en sers seulement pour persuader aux hommes que je suis peu persuadé du merite de mes Oeuvres, & encores que vous ne soyez qu'une beste, j'ayme mieux pourtant vous les dédier, qu'à quelque grand Satrape, de qui j'irois troubler le repos; Car, ô GUILLEMETTE, un Auteur le Livre à la main, est plus redoutable à ces sortes de Messieurs qu'on ne pense, & la vision ne leur en est gueres moins effroyable que celle d'un creancier. Ce n'est pas qu'il n'y ait de grands Seigneurs tres-generoux: Mais il y a des Auteurs modernes qui le font si peu, qu'ils dédient plustost leurs Ouvrages à ceux dont ils esperent du bien, qu'à ceux qu'ils ayment ou qu'ils estiment. Ces mauvaises copies de Virgile & d'Horace ne veulent connoistre un grand

Sci-

Seigneur que par son nom, pour luy donner à tout hazard celuy de Mécenas, & luy attribuer souvent des Vertus qu'il n'a point pour en tirer de l'argent s'il en a. On diroit que ces enfans prodigues de Parnasse en veulent aliener le domaine. Ils donnent l'immortalité au plus offrant: Un brevet de demy Dieu va pour un habit de drap de Hollande; Et enfin, on trafique sordidement de tout ce qu'on estime dans les grands hommes des siècles passés, avec ceux du nostre, qui ne passent parmy les personnes de bon sens, que pour des vrais, je n'ose dire une si grosse injure. Ce qui console les honnestes amis des Muses, c'est que ces lâches esclaves ne réussissent pas toujours, & qu'on se passe bien mieux des loüanges qu'ils donnent, que de l'argent qu'ils demandent. Les Grands mesmes ont trouvé l'adresse de ne leur rien donner, sans qu'ils s'en puissent plaindre; les uns leur disent, Apollon vous assiste; les autres leur font civilité, & les reconduisent jusques à la rue, c'est à dire les mettent hors de chez eux. Il y en a qui rendent de l'encens pour de l'encens, & des loüanges pour des loüanges; pas un ne les retient à dîner; & c'est là le dernier desespoir du pauvre Auteur: Car luy qui pensoit ce jour là manger de l'entremets, ou se traiter opulemment dans quelque Cabaret aux dépens du Seigneur liberal, est contraint de s'en retourner en son bouge plus pauvre qu'il n'estoit de ce qu'il a dépensé à couvrir son Livre de velin ou de Maroquin de Levant, pestant tout son saoul contre le siècle & les mœurs, ou contre la destinée, selon qu'il est Orateur ou Poëte. J'oubliois à vous dire, GUILLEMETTE, que les Auteurs sont quelquefois payez par échange, en la mesme marchandise qu'ils ont débitée, & ne recueillent autres fruits des fleurettes qu'ils ont semées; qu'Epistre pour Epistre, ou Sonnet pour Sonnet; & mesme en cela les grands Seigneurs pensent faire comme Auguste, mais on ne se joue pas deux fois à ceux qui en sçavent taht. Je vous dedie donc mon Livre, GUILLEMETTE, pour les raisons que je viens de vous dire, & peut-

estre

estre pour d'autres que je ne vous dis point. Je pense déjà vous en voir ronger les cordons, vous en battre les jouës, & le déchirer en faisant mille gambades, qui me fatigeroient bien plus que le froid accueil d'un grand Seigneur, qui ne me sauroit point de gré de mon présent, parce qu'il croiroit que je luy en demanderois un autre. Maudit soit le Poëte, tant Poëte soit-il, qui s'est servy le premier des productions de son esprit comme d'un hameçon. Depuis que les Auteurs font les gueux en Vers ou en Prose, l'Epistre liminaire ne passe que pour une estocade, & quand le Mecenas n'a pas eu la force de la parer, il ne regarde plus celuy qui l'a portée que comme le ravisseur de son bien. Un Auteur a beau presenter son Livre en souriant, celui qui le reçoit n'en devient que plus sérieux, & l'on en a veu quelques-uns devenir plus pâles que des morts à la veüe d'un Livre, qui ne leur promettoit pas moins que de les faire vivre éternellement. Ils ont grand tort, ces méchans dédicteurs de Livres, d'aller faire peur, jusques dans leurs chambres à ces nobles Seigneurs; ils devroient considerer que ces dedicaces-là qui demandent à qui ne leur doit rien, ont quelque chose de plus rude qu'un exploit, & je ne trouve pas estrange que le Mecenas ne prenne pas tant de plaisir à le voir issir d'Hector ou de Sarpedon, qu'il a de regret à l'argent qu'il donne à l'Auteur pour s'habiller comme les autres hommes. Ils font sagement ces Auteurs, de ne paroistre pas en public comme on les void au commencement de leurs Livres. N'est-il pas vray, GUILLEMETTE, que vous aboyeriez bien fort si vous en voyiez un l'épaule nuë, un manteau de Bohemien attaché sur l'autre, & une Couronne de Laurier sur le front? Ce n'est pourtant pas la crainte des chiens ni la huëe des enfans qui les retient de se mettre en masque, ils n'ont peur que des Suisses; Ils seroient en effet trop reconnoissables aux portiers, qui n'ayent point ceux, qui sont comme eux, mestier de demander, en ce temps icy principalement, auquel on diroit que les Auteurs ont fait serment de
n'en-

n'entrer point en maison qui n'ait honneur de s'appeller Hostel : On ne void autre chose dans les Hostels des Grans : l'Hostel de Bourgongne en regorge jusques sur le Theatre, parce qu'ils ne payent rien non plus que les Pages, & ô malheur du siecle où nous sommes ! j'ay bien peur, si le temps dure, qu'on en trouve à l'Hostel-Dieu dequoy faire une Academie complete; car le temps ne leur est plus favorable comme il a esté. J'ay veu qu'il n'y avoit pas un Poëte qui ne tirast mille belles consequences pour sa fortune; de celle des Abbez des Portes & de Boisfobert, & autres Confreres en Apollon; Prelatifiez pour leurs bonnes & belles œuvres. La pension de six cens livres les faisoit aller vestus honnestement, ils se pouvoient avec profusion, comme font aujourd'huy les plus déterminéz godulareaux, & ils faisoient bien, GUILLEMETTE, car ils ont l'imagination si chaude, que la teste souvent leur en suë. La plupart avoient des esperons d'argent, & quelques-uns le bidet avec la petite housse, pour defendre des crottes la botte remontée. Mais maintenant & le cothurne & l'escarpin se crottent esgalement, & des Poëtes, les uns ont abjuré la Poësie, les autres ont pris party chez les Comediens & les Libraires. Soit que la necessité soit mere de l'invention, ou que l'invention soit partie essentielle du Poëte; quelques Poëtes au grand collier ont eu celle d'aller chercher dans les Finances ceux qui dépensoient leur bien aussi aisément qu'ils l'avoient amassé. Je ne doute point que ces Marchands Poëtiques n'ayent donné à ces Publicains liberaux toutes les vertus; jusques aux militaires, & qu'ils ne les ayent pour le moins fait descendre du Tresorier des menus plaisirs de Clodion le Chevelu, ou parce qu'il estoit Payen, du neveu du premier Aumosnier du Roy Clovis; Mais cela n'a réussi à ce que l'on m'a dit, qu'à ceux de qui l'applaudissement general fait toujours réussir les œuvres. Les autres qui les ont voulu imiter n'y ont gagné qu'un bon repas, & peut-estre en suite quelque fâcheuse indigestion, car je croy bien qu'ils y mangerent trop.

Il ne faut avoir qu'autant d'esprit que vous en avez, c'est à dire qu'un Chien, pour me reprocher que j'ay fait ce que je condamne aux autres. Il est vray, GUILLEMETTE, que j'ay dedié une Comedie à un homme de grand merite & de grande condition, mais j'ay l'honneur d'estre connu il y a long-temps de Monsieur le Baillif de Souvray, & je l'honore, & parce qu'il le vaut & parce qu'il m'ayme. Je suis de ceux qu'on oublie fort aisément quand on ne les void point. C'est par son moyen que nostre grande Reyne me continuë tous les ans une pension que l'illustre Marechale de Schomberg m'a procurée, non pas à cause que je fay des vers à faire rire, mais parce que je suis le plus malheureux de tous les hommes, & accablé d'une maladie estrange, qui ne finira qu'avec ma vie, non plus qu'un grand procez duquel dépend tout mon bien. Cela suffit, sans estre amoureux, pour ne pouvoir dormir sans manger presque autant d'Opium que d'autre viande. Mais il n'y a pas moyen que ma bonne humeur tienne plus long-temps contre ces mauvaises pensées qui sont tombées de ma plume à contre-temps, & qui me viennent persecuter, & puis je suis las de me jouer si long-temps avec vous, ô GUILLEMETTE, je finiray donc tout court la dedicatoire, sans me lasser l'esprit à y chercher quelque conclusion bien pointuë, & je demeureray comme dans une lettre vulgaire,

De vostre Chiennerie,

Le tres-affectionné serviteur,

SCARRON.

LA

LA
L E G E N D E
D E
B O U R B O N ,
De l'année 1641.

M Adame sainte Hautefort,
 Dame que j'honore plus fort
 Que je ne fais Dame fortune,
 Dame de vertu non commune,
 Je vous ecris de mon grabat,
 Oh sans manchette ny rabat
 Je fais assez laide grimace ;
 Mais où, sçachant bien que j'ay place
 En dépit de tous mes malheurs
 Parmi vos humbles serviteurs,
 Et que vous me tenez pour vostre
 Autant que si j'estois un autre,
 Je me sens le cœur bien plus fier,
 Bien plus hautain, bien plus altier
 Que si j'estois fils d'un Satrappe,
 Ou du Neveu de quelque Pape,
 Ou de quelque gros Financier
 Des plus fortunez du mestier.
 Or pour revenir à ma lettre,
 Où force choses je veux mettre,
 Car long temps a que ne vous vis,
 Dont bien souvent je me maudis :
 Depuis que je ne vous ay veüe
 J'ay mainte Province couruë
 Pour trouver quelque alement,
 Mais helas toujours vainement :
 Vainement je bas la campagne,
 Tousjours ma douleur m'accompagne,
 Tousjours de ma douleur chargé
 On m'oït crier en enragé :
 Mais aussi ma Philosophie
 Souventesfois me fortifie.

De-

Depuis peu je suis de retour
 De Bourbon où j'ay fait séjour
 Par l'espace de six semaines,
 Mais sans y soulager mes peines,
 Quoy que le Ciel ait dans ces eaux
 Mis des remedes pour tous maux.
 Là j'ay veu Monsieur de Barriere,
 De la Saint-Louis le cher frere,
 Et le gros Seigneur d'Avaugour
 Au corps si long, au col si court,
 Le Commandeur de Monteciere,
 Chez qui je faisois bonne chere;
 Monsieur de Vassè le Manceau,
 Qui n'est encor qu'un jouvenceau,
 Mais dont le bien que je ne mente
 Vaut quinze mil escus de rente:
 S'il peur devenir accompli
 Comme estoit son oncle Eguilly,
 Il sera bien, car Renommée
 Vaut mieux que ceinture dorée:
 Et le pauvre homme, homme de bien,
 Vaut le riche qui ne vaut rien,
 Mais il peut sans aller à Rome
 S'amender, car il est jeune homme,
 Et je le trouve disposé
 A se rendre un peu plus posé.
 Là Monseigneur de Longueville
 Petit, mais droit comme une quille,
 Vaillant, courtois, & liberal,
 Magnanime, franc, & loyal,
 Nous donna forces Comedies:
 Dieu le garde de maladies,
 Car par grand excez de bonté
 Deux fois de luy fus visité.
 Il luy cousta deux mille livres
 En argent, vestemens, & vivres,
 Dont les pauvres Comediens,
 Gueux comme des Bohemiens,
 Devindrent gras comme des Moines,
 Et glorieux comme Chanoines,
 Dont j'eus grand' consolation,
 Car j'ayme cette nation.

Or depuis que j'ay l'honneur d'estre
 Connu de vous & vous connoistre,
 En quoy je dis la verité,
 Gist ma plus grand felicité,
 J'ay fait certaine connoissance
 Avec un homme d'importance,
 Dont j'ay le cœur bien satisfait:
 Aussi c'est un homme en effet
 Qui merite beaucoup d'estime,
 Et qu'on ne peut hair sans crime:
 Outre qu'il honore bien fort
 Madame sainte Hautefort:
 Neust-il que cela de loüable,
 Il me seroit considerable;
 Mais en luy le Seigneur a mis
 Tout ce qu'il donne à ses amis:
 C'est le grand Comte de Bethune
 Qui se mocque de la Fortune,
 Et dans un champestre séjour
 Mesprise les Dieux de la Cour.
 Il avoit avec luy sa femme
 Une fort agreable Dame,
 Avec elle la sœur estoit,
 En rien qui ne la dementoit,
 Dignes sœurs d'un tres digne frere
 Dont la Renommée est bien claire,
 Le Comte saint Aignan nommé,
 De vous mesme fort estimé.
 C'est assez parlé de ce Comte,
 Il faut revenir à mon conte,
 Pour son merite publier,
 J'ay pensé les noms oublier,
 De ceux qui quand j'y bus y burent,
 Et tandis que j'y fus y furent.
 Là je vis ce grand Marechal
 Que l'on dit n'avoir point d'égal,
 Ce Maistre de l'Artillerie,
 Qui tonne avec tant de furie,
 La terreur du peuple Flaman
 Qui prend quatre villes par an.
 J'y vis aussi sa chere épouse,
 Dont les appas sont plus de douze.

Un autre Marefchal auffi
 Y vint en jarret racourcy,
 Homme en tout fort confiderable,
 Mais en ce temps peu favorable,
 Il paffa fa vie à Paris
 A faire œillades, & fous-ri.
 Là j'y vis, mais fort en détrefse,
 Un jeune efranger dont la fefse
 Perdit, quand Arras on prenoit,
 La cuiffe qui la fouffenoit,
 C'eft Ranfau ce grand Capitaine
 Qui marche depuis à grand peine:
 Sa jeune femme le fuivoit,
 Qui de beaux blonds cheveux avoit,
 Dieu luy conferve bien fa tefte.
 Car tefte chauve eft mal honnefte.
 Jy vis auffi Monsieur Borru,
 Dont l'efprit n'eft pas malotru,
 Ce rare difeur d'apophtegmes
 Crachoit inceffamment des flegmes,
 Mais foulagement il receut
 Par l'eau bouïllante qu'il y but.
 Jy vis auffi de la Feuïllade
 Qui vaut beaucoup fain & malade,
 Et le bon Prefident l'Archer.
 Ayant quelque peine à marcher,
 Mit d'eau chaude maintes verrees
 Dans fes entrailles alterees.
 L'on y prepara logement
 A la femme au Surintendant:
 Tapifferie fut tenduë,
 Et fi ce fut peine perduë.
 Mais j'oublis par grand oubly,
 Dont j'aurois eu toujours ennuy,
 La Ribaudon belle & charmante
 Qui but auffi de l'eau bouïllante.
 C'eftoit pour avoir embompint
 Qu'alors fon gent corps n'avoit point:
 Son Espoux eftoit avec elle
 Qui n'eft pas fi beau qu'elle eft belle.
 Dieu luy donne foulagement
 Quand elle aura quelque tourment,

Et

Et que mauvaife haleine aucune
 Jamais fon beau nez n'importune.
 Devers la fin de la faifon
 Que chacun revoit fa maifon,
 Sans craindre beaucoup la froidure
 Arriva Monsieur de Mercure,
 Ce jeune Prince à cheveux blonds,
 Je ne fçay s'ils font courts ou longs.
 Car je ne vis point fon vilage,
 Je ne vis que fon équipage,
 A caufe que le lendemain
 Vers Paris je pris mon chemin
 Avec une jeune pucelle
 Dont un bafton fouftien l'effelle.
 C'est la jouvencelle Clifton,
 Sœur de la belle Mombafon,
 Dont la poitrine eft haletante,
 Et la caiffe bien chancelante:
 Mais saine, elle auroit des appas
 Que quantité d'autres n'ont pas.
 Or de peur que noftre Legende
 Ne foit fafcheufe eftant trop grande,
 Je laiffe à parler de plusieurs
 Tant Damoifelles que Meffieurs,
 Et de peur de gafter mon conte
 Des gens dont je ne fais nul compte,
 De crainte de vous ennuyer
 Je veux fi je puis oublier,
 Ou du moins pafter fous filence,
 Puis vous n'en avez connoiffance,
 Et quand vous les connoiffriez,
 Mal volontiers en parleriez.
 Hommes & femmes de campagne
 Portans des habits à piftagne,
 Hommes & femmes de Paris,
 Sottes femmes, vilains maris,
 Hommes à la barbe rouffuë,
 Femmes à gorge mameluë,
 Des vrais vilages de cannars,
 Mauvais plaifans, francs goguenars,
 Tels que dans le pays du Maine
 Est le bon Monsieur de Vilaine,

Car il
 C'est
 Tour
 Don
 N'est
 Et ne
 Place
 Dedan
 Mada
 Qu'or
 Et pu
 Donn
 Mais
 Et je
 Telles
 Qui p
 S'il m
 Pourr
 L'on
 Pour
 Mais
 Depui
 M'aff
 Dans
 Si pou
 Ains j
 Mais
 C'est t
 Peut
 Aupar
 Je ven
 De De
 Et fçav
 La per
 Toure
 Adora
 Et pou
 Tout l
 Ha qu
 Alors
 Que vo
 Où le

Car il vous en souviendra bien,
 C'est de luy que ce mot je tien :
 Toute cette troupe mal saine
 Dont tres-putrefaite est l'haleine,
 N'est pas trop agreable à voir,
 Et ne merite pas d'avoir
 Place tant soit-elle petite
 Dedans lettre où l'on voit escrite
 Madame sainte Hautefort
 Qu'on estime par tout si fort,
 Et puis certaine lassitude
 Donne à ma main inquietude.
 Mais helas ! j'en ay bien ailleurs,
 Et je sens sur moy des douleurs,
 Telles que nostre Scolaſtique
 Qui pour moy de rigueur se pique.
 S'il m'entendoit souvent crier,
 Pourroit bien Dieu pour moy prier.
 L'on m'a dit qu'il ne m'ayme mie,
 Pour certaine querimonie,
 Mais que le mal que je luy veux
 Depuis les pieds jusqu'aux cheveux
 M'afflige, si pour luy rancune
 Dans le cœur je conſerve aucune,
 Si pour luy je garde aucun fiel,
 Ains je ſuis pour luy tout de miel.
 Mais, ô perſonne merueilleuſe,
 C'est trop d'une rithme ennuyeuſe
 Peut-eſtre vous entretenir :
 Aparavant que la finir,
 Je veux vous demander nouvelles
 De Descars la noble pucelle,
 Et ſçavoir ſi ſon mal de chef
 La perſecute derechef.
 Toutes deux vous eſtes perſonnes
 Adorables, belles, & bonnes,
 Et pour lesquelles dans Paris
 Tout le monde m'eſt à meſpris.
 Ha quel cruel chagrin me ronge
 Alors que nuit & jour je ſonge
 Que vous ſerez l'Hyver au Mans,
 Où le froid joint à mes tourmens

H

M'em-

M'empesche de faire voyage !
 Helas qu'a bon droit j'en enrage !
 Helas que viste fut le cours
 De ses irretournables jours,
 Pendant lesquels j'eus l'honneur d'estre
 Connu de vous & vous connoistre !
 Helas qui me peut consoler
 A moins que de me faire aller
 Vers l'heureuse ville où vous estes,
 Où tant de bien-heureux vous faites,
 Où j'ay pû vous confiderer,
 Et sans cesse en vous admirer
 La vertu la plus consommée,
 La fille la plus renommée
 Que la France jamais aura
 Tant que le monde durera.
 Felicité trop tost ravie,
 Seuls moments heureux de ma vie,
 Tous mes souhaits sont superflus,
 Non non, vous ne reviendrez plus :
 Ha ce triste penser me tuë,
 Quoy que ma raison s'évertuë,
 En vain je tasche à le bannir,
 Il vient tousjours m'entretenir,
 Et me remettre à la memoire
 Ce temps où j'avois tant de gloire,
 Ce grand bon-heur que j'ay perdu,
 Qui ne me sera point rendu.
 Souvent le doux penser me flatte
 De n'estre plus un cul de jatte,
 Et qu'un jour je pourray marcher,
 Et vous aller au Mans chercher,
 Pour vous montrer par mes services
 Qu'estre ingrat n'est pas de mes vices,
 Mais je suis un infortuné,
 A souffrir toujourns destiné.
 Le Ciel qui m'est toujourns contraire,
 Pour me traiter à l'ordinaire
 Ne voudra pas se relascher
 A m'accorder un bien si cher,
 Bien souvent devant la nuit sombre,
 Que tout Animal est à l'ombre,

Et qu'en terre sont yeux fermez
 Autant qu'au Ciel feux allumez,
 Le songe vient avec ses charmes
 Pour quelque temps secher mes larmes:
 Et lors je pense fermement
 Estre dans vostre appartement,
 Sous vostre grande cheminée,
 Dont si chaude estoit l'halenée:
 Là je crois vous entretenir,
 Et bien souvent y voir venir
 Tantost un venerable Moine,
 Et tantost un discret Chanoine,
 Ou bien certain petit vieillard
 Qui parloit comme un vray canard:
 Puis vostre soeur que tant j'estime,
 Et moy, mais ce n'est pas grand crime,
 Rions de quelque mauvais mot
 Qu'aura dit quelque pauvre sot,
 Ou quelque sotte de Mancelle
 Dont souvent puante est l'esselle,
 Ou bien de quelque Campagnart
 Qui veut faire du Goguenart.
 Et puis je voy la Moullardiere,
 Dont le Neveu ne vescu guere,
 Et crois entendre le fracas
 De ses jupes de taffetas;
 Je prie Dieu qu'il la guerdonne,
 Car elle est fort bonne personne,
 Et qui m'a souvent confondu
 Par quelque service rendu.
 Puis, je vois entrer ce me semble
 Dame Anne & du Verger ensemble,
 Civils & tous pleins d'entregent,
 M'aportant dans un plat d'argent
 Quelque excellente confiture
 Dont je faisois souvent pasture.
 Je voy Dame Marie aussi,
 Dont le coeur est souvent transi
 Quand elle parle de ses filles
 Qu'on dit avoir esté gentilles,
 Et vostre bon cocher Naillart,
 Dont le chien estoit si gaillard,

Vostre vilain lacquais la Chaume
 Dont le pied ne sent pas le Baume
 Lors que la bruslante saison
 Luy donne quelque eschauffaïson.
 Je vois aussi son camarade
 Qui me vid un jour bien malade,
 Et vostre grand chien Favory,
 Mais l'on m'a dit qu'il est pourry;
 Et Joannines les courcutes
 Qui souvent estoient amoureuses:
 Mais lors que je suis éveillé
 Je treuve que j'ay sommeillé,
 Que tout cecy n'est que menfonge,
 Et que mon bon-heur n'est qu'un songe;
 Et qu'enfin je suis dans Paris
 D'où cette Legende j'escris,
 Où je suis tout fier d'estre vostre
 Autant que si j'estois un autre:
 Dont je me tiens le cœur plus fier,
 Et plus hautain, & plus alier,
 Que si j'estois fils d'un Satrape,
 Ou du Neveu de quelque Pape,
 Ou de quelque gros Financier
 Des plus fortunez da mestier.

L' A U T H E U R A S E S V E R S.

HA vraiment petits Vermisseaux,
 Sans doute vous vous trouvez beaux
 D'ofer faire voir vos Guenilles;
 Helas! vous n'estes que Chenilles;
 Petits enfans écervelez,
 Sçavez vous bien où vous allez?
 Vostre entreprise est bien hautaine
 D'aller courir la pretontaine;
 A peine estes-vous avortez,
 Et desia dehors vous sortez;
 Et desia vous courez les ruës:
 Revenez Rimes malotruës,

Revenez dans mon Cabinet
 Et laissez-là Touffainct Quinet.
 Quoy qu'il vous prie & qu'il vous presse
 D'aller faire jouïr sa presse,
 Croyez-moy, ne le croyez pas;
 Mais si vous franchissiez ce pas;
 Si le vain desir d'estre Livre
 En dépit de moy vous enyvra,
 Tout aussi-tost qu'on vous lira
 Quelqu'un qui vous achettera
 Dira dès la premiere page,
 Foin de l'Auteur & de l'Ouvrage,
 Que le Diable luy crache au cu,
 Quinet, rendez mon quart-d'escu,
 Et reprenez le Livre vostre,
 Ou bien delivrez-m'en un autre,
 Ne fut-ce qu'un simple Almanac,
 Ou Libelle contre Balzac,
 Ou quelque froide Comedie
 Faite par Autheur qui mandie;
 Rentrez donc dans mon Cabinet,
 Et laissez-là Touffainct Quinet;
 Je veux si de vous il vend quatre,
 Qu'un franc-poltion me puisse battre:
 Lors Quinet aura pied de nez,
 Et vous serez bien estonnez
 Quand quittant la petite Salle
 Vous irez habiter la Halle,
 Et devenus papiers volans
 Chez les vendeuses de Merlans,
 Vos pauvres feüilles deschirées
 Envelopperont leurs denrées;
 Ou du moins Quinet de dépit
 De voir si tres-maigre debit,
 Vous en faisant mine tres-maigre,
 Dira d'un ton de voix tres-aigre,
 Maudits soient les Vers imprimez,
 Et celuy qui les a rimez:
 Mais ce n'est pas faire en preud'homme:
 Car luy-mesme sçait fort bien comme
 Il vous imprime malgré moy.
 Et j'en jurerois bien ma foy.

Adieu donc Rimes ridicules ,
 Allez faire voir vos macules ,
 Mon logis en sera plus net
 Quand vous logerez chez Quinet ;
 Vous qui croyez qu'estre Volume
 Vaut mieux qu'estre escripts à la plume ,
 Et qu'estant de bonne maison ,
 J'ay tort , & vous avez raison ,
 Que vostre envie est legitime
 De vouloir que l'on vous imprime ,
 Que tout le monde vous lira ,
 Que chacun de vous parlera ,
 Comme on fait des pieces nouvelles ;
 Que vous aurez dans les ruelles
 Presqu'autant d'estime qu'en a
 La Sophonisbe , ou le Cinna ,
 Ibrahim , ou la Mariane ,
 Alcionée , ou la Roxane ,
 Et les œuvres de Saint Amant
 Au stile si rare & charmant ;
 Mais de peur qu'il ne vous en deüille ,
 Revenez dans mon Porte-feüille ;
 Cependant que vous l'habitez ,
 En quelque estime vous estiez ,
 Mais ma foy vous n'y serez gueres
 Lors que vous deviendrez vulgaires ,
 Et chacun vous mesprifera
 Lors que l'on vous exposera ,
 Vous appellent des bagatelles.
 Après des Remonstrances telles ,
 Si vous poursuivez de faillir ,
 Rien n'en doit sur moy rejaillir ,
 Je vous ay dit en conscience
 Ce qu'on dit , & ce que je pense ,
 Mais j'ay peur que Toussainct Quinet
 Ne vous donne au Diable tout net.

Adieu

Adieu aux Marests, & à la
Place Royale.

A Dieu beau quartier des Marests,
C'est avecque mille regrets
Qu'une tres-pessante besoigne
Pour quelque temps de vous m'éloigne,
Je vais au Faux-bourg Saint Germain
Tremper mon tres-sec parchemin
Dans un bain qu'on tient salutaire
A la douleur qui me fait braire
Et jour & nuit depuis deux ans
Autant que font les maux de dens,
Cruels bourreaux de la machoire.
Adieu donc jusqu'après la Foire,
Que vous me verrez revenir;
Car qui peut long-temps se tenir
Si loing de la Place Royale?
C'est la que mainte ame loyale
Daigne venir dessous mon toit
Où tout mal-heureux on me void,
Quoy que dans une bonne chaise,
Et jour & nuit mal à mon aise.
Adieu beau quartier Favory,
Des honnestes gens tant chery.
Adieu l'Eglise des Minimes,
Où l'on commet autant de crimes
Contre Dame Religion
Qu'en la Morisque Region,
Je n'enten pas parler des Peres,
Mais de ces langues de viperes
Qui causent durant l'Oremus;
On les verroit tous bien camus
Si le bon Pere qui les tance
Leur faisoit une remonstrance
Avec le baston de la Croix,
S'il en assommoit deux ou trois
Un beau matin sans dire gare,
Puisse-je avoir la Cochemare

S'ils ne devenoient tous devots,
 Ou bien ne devenoient bigots.
 Mais reprenons nostre brulée;
 Adieu region courtisée
 De tous Messieurs les Faineans,
 Les Madame est-elle ceans ?
 Qui vont frappans de porte en porte
 Estendus à la Chevre morte,
 Dans leurs Carosses de velours
 Qui font tant de poussiere au cours,
 Si la Dame de Baslompierre
 Les recevoit à coups de pierre,
 Et qu'ailleurs on en fit autant,
 Ils n'importuneroient pas tant.
 Adieu beau pays où la botte
 Se conserve long-temps sans crotte;
 Adieu donc beau Roy de metal
 Juché dessus un pied-d'estail;
 Je crois, si je ne me fourvoye,
 Que par le pont-neuf est ma voye,
 Ne salierez-vous point par nous
 Le Roy de Bronze comme vous;
 Adieu belle Place où n'habite
 Que mainte personne d'élite,
 Par exemple le Villequier,
 Aussi vaillant qu'un bras d'acier,
 Le Marquis & l'Abbé ses freres,
 Qui leurs pareils ne trouvent guerres;
 Et pleust à Dieu que le Prelat
 Eust desia le Cardinalat,
 Et la Princesse Guimenée,
 Des dons du Ciel si bien ornée,
 Et le bon Prince Guimené,
 D'esprit si provisionné,
 Que tout ce qu'il dit fait bien rite,
 Et devoit avec soing s'escrire;
 Puis ce Seigneur beau comme bon,
 Colonel du Colintambon,
 Chef du soldat porte braguette:
 Auquel il commande à baguette:
 Item ce brave Marechal,
 Le Pere de nostre Admiral,

Que

Que
 Ren
 Et la
 De c
 Il n'
 Con
 De c
 Fait
 De l
 Qui
 Et q
 Aut
 Et p
 De
 A q
 On
 Et l
 S'el
 Elle
 Car
 Est
 Jeu
 Dic
 De
 Ite
 Par
 Do
 Cer
 Que
 Sic
 Me
 Tar
 Ite
 D'
 Et
 A l
 Jay
 D'a
 Co
 Ma
 Il f
 C'e

Que grand esprit & grand courage
 Rendent si vaillant & si sage,
 Et la Dame de Blerancourt,
 De qui par tout loüange court;
 Il n'en est pas à la douzaine
 Comme elle de vertu Romaine,
 De qui le merveilleux esprit
 Fait trouver tout autre petit.
 De Rohan la bonne Duchesse,
 Qui vaut autant qu'une Princeſſe
 Et qui me fit dedans Bourbon
 Autrefois un accueil ſi bon;
 Et puis ſa fille tant aymée
 De Madame la Renommée,
 A qui depuis deux ans en ça
 On offrit l'illuſtre Baſſa;
 Et la Marquiſe de Piennes,
 S'elle vouloit faire des ſiennes
 Elle le feroit aſſément,
 Car elle a dequoy largement,
 Eſtant liberale, opulente,
 Jeune, belle, ſaine & galante,
 Dieu garde Dame de tel pris
 De petite verole, ou pis.
 Item, Dame de Baſſompierre
 Par S. Paul l'amy de S. Pierre,
 Dont cherif je porte le nom,
 Cette Dame a tres-grand renom,
 Que ne ferois-je point pour elle
 Si cette Dame bonne & belle
 Me vouloit donner à credit
 Tant ſoit peu de ſon bon eſprit?
 Item, de Maugiron la Dame,
 Et ſa digne Mary digne femme,
 Et ſa mere Dame-Choify
 A l'eſprit vert, au corps moify:
 Jay grand dueil qu'elle ſoit ſi proche
 D'aller au ſon de mainte Cloche
 Coucher auprès de ſon Curé:
 Mais elle n'a pas mal duré;
 Il fera fort bon la ſurvivre,
 C'eſt pourquoy gardez de la ſuivre,

Brave Dame de Maugiron.
 De soufflets plus d'un quarteron,
 Et coups de poing mezlez ensemble
 Je meritois ce me semble
 Si j'oublois par grand peché,
 Dont je serois long-temps fasché;
 La nonpareille Bois-da-phine
 Entre Dames perle tres-fine,
 Mais un chacun la connoist bien,
 C'est pourquoy je n'en diray rien.
 Or Adieu Place tres-illustre
 D'une illustre Ville le lustre;
 Or Adieu pour un peu de temps
 Tous les illustres Habitans
 Decét incomparable Cloistre
 Que je n'ay le bien de connoistre,
 Et qui ne me connoissez pas,
 Je veux aller, non de mon pas,
 Car des pieds j'ay perdu l'usage,
 Me baigner en un tripotage;
 Car tripotage appeller puis
 Le Bain auquel destiné suis,
 Tuis qu'il est composé de trippes
 Que je cheriray plus que nippes,
 Fussent-elles d'argent doré,
 Si mon corps en eût restoré.
 Or ça je suis hors de la Place,
 Quels adieux faut-il que je face?
 Adieu Courcy, Major Aubry,
 Vis à vis du grand Roy Henry,
 Dittes à vostre jeune Frere
 Que je ne le verray plus guere,
 Car on me doit porter demain
 Au bout du faux-bourg S. Germain,
 Et qu'il dise à Monsieur mon Oncle
 Que Dieu le preserve de froncle,
 Il verra bien que ce souhait
 Seulement pour la Rime est fait.
 Adieu, bien que ne soyez blonde,
 Fille dont parle tout le monde;
 Charmant esprit, belle Ninon,
 La maistresse d'Agamemnon

N'eut

N'eut jamais rien de comparable
 A tout ce qui vous rend aimable,
 Estoit sans voix, estoit sans lut,
 Et mit pourtant les Grecs en rut
 De si furieuse maniere,
 Que ma foy ne s'en falut guere
 Que tout leur camp n'en fust gasté
 Par Messire Hector irrité,
 Tant est vray que fille trop belle
 N'engendre jamais que querelle;
 De peur qu'il n'en arrive autant
 Tâchez de n'en blesser pas tant,
 Et commandez à vos œillades
 De faire un peu moins de malades.
 Adieu Comtesse de Belin,
 Dieu vous doint Mary peu malin,
 Puisque vous estes peu maline;
 Si celuy-là qu'il vous destine
 N'est honneste homme au dernier point,
 Il ne vous meritera point.
 Adieu la Comtesse Ludoise,
 Dame genereuse & courtoise,
 Que j'ayme d'inclination
 Autant que d'obligation.
 Adieu la Comtesse de Suse,
 A quoy donc si long-temps s'amuse
 Monsieur le Comte vostre Espoux
 D'estre si long-temps loin de vous?
 Adieu certaine Dame inique
 A laquelle je fais la nicque;
 Adieu Marquise de Grimault,
 Belle Dame au courage hault,
 Belle Dame aux Amans trop fiere,
 Par vostre œillade meurtriere
 Prestez-moy de vostre em-bon-point,
 A moy chetif qui n'en ay point,
 Jen seray mieux, & vous pas pire,
 Mais, hélas! en vain je desire
 Qu'à mon pauvre corps décharné
 Meilleur visage soit donné.
 Item, Adieu Maison prochaine
 Où par bien plus d'une semaine,

Vous m'avez si bien gouverné,
 Monsieur & Dame de Gourné,
 Item, Adieu belle de l'Orme,
 Chez qui l'on voit grande Chiorme,
 De beaux Amans tous parfumez,
 De qui les soupirs enflammez,
 Ont tout noiricy la cheminée,
 Vrayement chaude est leur hallenée,
 Si puante elle estoit autant
 Vostre nez n'en seroit content,
 Adieu toute sa maisonnée
 En beauté si bien façonnée,
 Adieu doux amy Sarrazin,
 Moins savoureux est un raisin
 En la saison de la vendange
 A moy qui volontiers en mange,
 Que n'est ta conversation
 Tres-digne d'admiration.
 Item, Adieu la Menardiere,
 Si sçavânt en toute matiere,
 L'inimitable Mondory,
 Lequel rime au grand Scudery,
 Enfin tous ceux & toutes celles
 Tant jouvenceaux que jouvenceles,
 Qui m'aimez & que j'ayme aussi,
 Adieu vous dis le cœur transi,
 Je m'en vay pour certaine affaire
 Qui me sera bien dure à faire,
 Puisque je ne vous verray plus,
 Dont mes gros yeux bleus ont grand flus,
 De larmes pleines d'amertume,
 Mais d'une si triste coustume
 Et de tout exercice amer
 Je dois me des-acoustumer,
 Et ne songer jamais qu'à rire,
 Sans offenser Dieu par mesdire.

L E

CHEMIN DU MARESTS

au Faux-bourg saint Germain.

P Arbleu bon, je vay par les ruës,
 Mais je n'y vay pas de mon chef,
 Ny de mes pieds qui par meschef
 Sont parties tres-malotrües :
 Je marche sur pieds empruntez ;
 Ceux dont mes membres sont portez,
 Sont à deux puiffans portes-chaizes
 Que je loüe presqu'un escu :
 Ha que les marouffles sont aïzes

Au prix de moy qui suis toujours dessus le cu.

Non que s'asseoir sur le derriere
 Soit laide situation,

Car parmy toute Nation

On s'assied en cette maniere.

Aussi ne dis-je que s'asseoir

Soit une chose laide à voir,

Mais de dire qu'elle soit bonne,

C'est ce que je ne diray point.

Avec la douleur que me donne

Mon derriere pointu qui n'a plus d'em-bon-point.

Revenez mes fesses perduës,

Revenez me donner un cu,

En vous perdant j'ay tout perdu,

Hélas ! qu'estes-vous devenuës ;

Appuy de mes membres perclus,

Cul que j'eus & que je n'ay plus,

Estant une piece si rare,

Que l'on devoit vous tenir cher :

Hé que la coustume est barbare

De porter vestemens afin de vous cacher :

Que de la Chaize qui me porte

J'apperçoy de gens cheminer

Hélas ! que me faut-il donner

Pour pouvoir marcher de la sorte :

Quiconque me fera marcher,

Sache que je n'ay rien de cher.

H 7

Com.

Comme mes bourrelets de laine,
Je les luy donne de bon cœur,
De loüis une bource pleine,
Et seray dessus tout son humble serviteur.

Mais je sens ma chaize arrestée,
Je pourrois bien estre arrivé,
Foin je n'auray pas achevé
Cette piece un peu trop hastée;
Achevons au moins ce Dizain,
Nous ferons le reste demain;
Porteurs, on vous va satisfaire,
Taisez-vous donc, vous m'empeschez,
Vous troublez toute mon affaire,
Mais ne vous taisez plus, mes vers sont depeschez.

E P I T A L A M E
DU COMTE
D E T E S S E,
ET DE
M A D È M O I S E L L E
D E
L A V E R D I N.

O Bien-heureux Amans, vos ennuis sont passez!
O Comte fortuné, riez, sautez, dancez,
Riez, sautez, dancez, Comtesse fortunée;
Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissez,
Puisse bien-tost sortir une heureuse lignée;
Himen, io, Himen, ô Himenée.

Enfin l'Infante Laverdine
Est femme d'un fort bon mary,
Enfin un Comte favory
Luy taste quand il veut de la main la poitrine:
Mais elle peut pareillement
Luy taster l'estomac, elle peut mesmement
Luy passer la main sus l'eschine.

O bien-

O bien-heureux Amans, vos ennuis sont passez,
 O Comte fortuné, riez, sautez, dancez,
 Riez, sautez, dancez, Comtesse fortunée;
 Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissiez,
 Puisse bien-tost sortir une heureuse lignée,
 Himen, io, Himen, ô Himenée.

Qu'il est heureux ce brave Comte
 Avec cette jeune beauté,
 Qui passe en bonne verité
 Celle qui fut jadis Marquise d'Amatonte.
 O qu'ils auront d'enfans tous deux,
 A leurs freres & sœurs ils feront des Neveux
 Tant qu'ils n'en sçauront pas le compte.

O bien-heureux Amans, vos ennuis sont passez,
 O Comte fortuné, riez, sautez, dancez,
 Riez, sautez, dancez, Comtesse fortunée;
 Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissiez,
 Puisse bien-tost sortir une heureuse lignée,
 Himen, io Himen, ô Himenée.

A Verny, maison bien bastie,
 La sœur de Monsieur de Bordeaux
 Vous fera manger fruits nouveaux,
 Boire du cidre doux avecque la roëtie,
 En Hyver manger des marrons,
 En Automne manger de fort bons potirons,
 Et tout, en grande modestie.

O bien-heureux Amans, vos ennuis sont passez,
 O Comte fortuné, riez, sautez, dancez,
 Riez, sautez, dancez, Comtesse fortunée;
 Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissiez,
 Puisse bien-tost sortir une heureuse lignée,
 Himen, io, Himen, ô Himenée.

Un jour en bonne compagnie
 J'y mangeay d'un fort grand Saumon,
 Duquel tant je le treuvay bon,
 La memoire de moy ne sera point bannie.
 Laverdines & Laverdins,
 Aiment à remplir leurs boudins,
 Ils mangent par grand gloutonnie.

O bien-heureux Amans, vos ennuis sont passez,
 O Comte fortuné, riez, sautez, dancez,
 Riez, sautez, dancez, Comtesse fortunée;

Que

Que du ventre d'où sort l'eau chaude que piffez,
Puisse bien-tost sortir une heureuse lignée,
Himen, io, Himen, ô Himenée.

O grand' Dame de Malicorne,
Vous Marquis son fils majeur né,
Et vous Abbé moriginé,
Dont la vertu n'a point de borne.
O cher Baron de Laverdin,
Qui portez plus souvent gans de Cerf que de Daim,
Vous dont la face n'est point morne,
Vicomte qui portez des chapeaux à grand bord,
Chez Jarzé que j'ayme si fort,
Chantez pour celebrer cette heureuse journée,
Himen, io, Himen, ô Himenée.

En danger d'estre cul de jatte,
Pour moy je suis dans un Grabat,
Sans manchettes, & sans rabat,
Sans remuer ny pied, ny patte;
Je n'ay plus de force au jarret,
Quoy que je sois plus gras qu'un engraisfé Gorret:
Mais parmy mes douleurs ce doux penser me stante;
Et je chante tout seul d'un ton de voix fort net,
Avec mes blanches mains tenant mon blanc bon-
net,

Afin de celebrer cette heureuse journée,
Himen, io, Himen, ô Himenée.

DESEPOIR AMOUREUX

pour un Gentilhomme qui estoit
à Bourbon.

HA! par ma foy ce n'est pas jeu,
Vos yeux ont embrazé mon ame,
Jugez combien chaude est ma flame,
Par mon visage tout en feu.
Dedans ma poitrine veluë,
Si ce feu Gregeois continuë,
Je ne puis esviter la mort:
O beauté dont les yeux jettent flame & flamesche!
Et sont perçans comme une fleche,

Avoüez

Avouiez que vous avez tort
 De me brusler comme une mesche,
 Moy qui vous honore si fort,
 Tout aussi-tost que je vous vis
 Ma liberté prit la campagne;
 Ha! qu'un bel habit à pistagne
 Me viendroit bien à mon avis;
 Que ne l'ay-je dans ma valise,
 Car, ô mal-heur pour ma franchise,
 Je n'ay rien qu'un habit rentrait;
 J'ay véritablement un manteau d'escalatte,
 Ou certain bouton d'or esclatte;
 D'ailleurs je suis assez bien fait:
 Mais tout cecy fort peu me flatte;
 Et je n'en suis pas satisfait.
 Je sçay que l'honneur vous est cher,
 Que vous avez l'ame insensible;
 Que vous estes moins acceffible,
 Que n'est le Coq d'un haut Clocher,
 Qu'en vain je vous fais ma priere;
 Mais, ô beauté bien plus que fiere!
 Qui me bruslez comme un charbon;
 C'est de vous que j'atten mon chagrin ou ma joye,
 Souffrez tousjours que je vous voye;
 Ou bien je le dis tout de bon,
 Commandez-moy que je me noye
 Dans la fontaine de Bourbon.

EPISTRE.

ET quoy vous m'oubliez, ô beauté trop avare:
 C'est estre bien barbare!
 Helas je meurs de froid, & n'ay pas seulement
 Un fagor de sarment.
 Vous pourriez bien finir vos procedez injustes,
 En m'envoyant vingt Justes;
 Et moy je finirois murmures & discours
 Que je fay tous les jours.
 Deux fois depuis le temps que cette somme est
 La froidure est venue, (deüe,
 Cependant dés long-temps promis vous nous aviez
 Que vous nous payeriez;
 Mais

Mais si vous m'envoyez cette petite somme,
 A moy qui suis pauvre homme,
 Vous qui jouiez l'ouvent quatre ou cinq cens ducats,
 Sans en faire grand cas,
 Je publieray par tout d'une voix haute & claire,
 Que Dame Boullengere
 Valut, vaut & vaudra toujours son pefant d'or,
 Et davantage encor.

R O N D E A U

R E D O U B L E

A

M A D E M O I S E L L E
 D E S C A R S,
 E T
 A S O N S E C R E T A I R E.

BELLE DESCARS, & vous son Secretaire,
 Qui faites Vers comme un Malherbe ou deux,
 Vous avez tort de le cacher & taire
 Ce nom qui doit sans doute estre fameux.

Le Mans seroit un sejour bien hideux
 Sans vostre soeur, sans vous, sans vostre frere,
 Il ne vous doit ennuyer avec eux,

BELLE DESCARS, & vous son Secretaire.

Tel reprend Vers qui ne les scait pas faire,
 Les faire bons est cas bien hazardeux,
 Mais c'est à vous chose fort ordinaire
 Qui faites Vers comme un Malherbe ou deux.

A quel propos envers moy desdaigneux,
 De vostre nom faites-vous un mystere,
 Vous estimer est tout ce que je veux,
 Vous avez tort de le cacher & taire.

Dites le moy, j'en feray glorieux,
 Et pour le prix d'acte si debonnaire,
 Je publieray, quoy que de voix peu claire,
 Ce nom qui doit sans doute estre fameux.

Contentez donc mon esprit curieux,
Et que ce nom connu soit le salaire
De ce Rondeau qui devoit estre mieux,
Pour meriter la gloire de vous plaire,
BELLE DESCARS.

R E S P O N S E

au Precedent Rondeau par ***.

J E n'en fais point ny secret ny mystere
D'un nom qui n'est connu qu'en peu de lieux,
Bien peu m'importe, ou le dire, ou le taire,
Il n'en fera pour moy ny pis ny mieux.

Vous souvient il del'advis gracieux,
Du grand pasté, j'en fus le Secretaire,
Mon nom est-là, pour monstret qu'à vos yeux
Je n'en fais point ny secret ny mystere.

Cette missive a de quoy satisfaire
Vostre desir un peu trop curieux;
Car je ne sçay quel cas vous pouvez faire
D'un nom qui n'est connu qu'en peu de lieux.

Ne croyez point que je sois glorieux,
Esprit fantasque, ou personnage austere,
Qui cele exprés le nom de ses ayeux,
Bien peu m'importe, ou le dire, ou le taire.

Qu'il soit caché, qu'il vole jusqu'aux Cieux,
Qu'il soit en gros, ou petit caractère,
S'il n'est suivy de celuy d'un Notaire,
Il n'en fera pour moy, ny pis ny mieux.

Que ce Rondeau, quoy que capricieux,
Trouve chez vous un accueil debonnaire,
Le stile en est fort peu facetieux,
Ecrire en Vers n'est pas mon ordinaire.
Je n'en fais point.

R O N D E A U
R E D O U B L E.

J'En jurerois ; moy qui jamais ne jure,
 Que c'est l'Amour qui fait vostre chagrin,
 Vous ne pouviez avoir pire aventure,
 Fut-ce le mal Monsieur saint Mathurin.
 Ce petit Dieu n'est qu'un Dieu sousterrain,
 Et n'est pas beau, comme dit sa peinture,
 Ains il est laid comme un monstre marin,
J'en jurerois, moy qui jamais ne jure.
 Vous avez beau celer vostre capture,
 Vostre visage auparavant serain,
 Et vos souspirs font que je conjecture
 Que c'est l'amour qui fait vostre chagrin.
 Friand des cœurs plus qu'un poulet de grain,
 Dieu sçait comment du vostre il fera cure,
 Dans quatre jours vous n'en aurez un brin,
 Vous ne pouviez avoir pire aventure.
Je sentis bien quand je fus sa Pasture,
 Qu'il a la dent dure comme l'airain,
 Et quand il mord, Dieu sçait quelle torture,
 Fut ce le mal Monsieur saint Mathurin.
Mais escoutez, remede souverain,
 Un Mary jeune & de belle structure,
 Mieux que l'onguent que vendoit Tabarin,
 Vous guerira, moy qui jamais ne jure,
J'en jurerois.

A

M A D E M O I S E L L E
D E L O N G U E V I L L E
E S T R E N N E S.

Princessè de tous admirée,
 Qu'on tient justement à la Cour
 Matière tres bien preparée
 Dequoy faire une Reyne un jour:

Pour

Pour estrennes je vous envoie,
 Non pas un ouvrage charmant,
 Où l'or esclate avec la foye,
 Mais un simple avis seulement
 Qui pourra troubler vostre joye,
 C'est que chez l'étranger, non plus que parmi
 nous
 On ne sçauroit trouver Prince digne de vous.

A

M A D A M E

D E

H A U T E F O R T .

E S T R E N N E S .

O bjet rare & charmant, merveille incompara-
 rable,
 Visible Deité d'un Monarque amoureux,
 Qui logez dans le corps d'une fille adorable
 Le courage & l'esprit d'un homme genereux;
 Si le Ciel vous donnoit ce que je vous desire,
 Le Ciel d'où vous tenez vos rares qualitez,
 Vous seriez pour le moins maistresse d'un Empire,
 Et seriez moins pourtant que vous ne meritez.

A

M A D A M E

L A C O M T E S S E

D E B E L I N .

E S T R E N N E S .

L'An passé je vous fis Estrennes
 Pour plus de quatre ou cinq bijoux,
 Vous deviez m'envoyer les miennes,
 Mais pourtant rien ne vint chez-nous,

O VOUS

O vous que par tout je renomme,
Gardez bien de me traiter comme
L'an passé.

Un bijou n'est pas mort d'un homme,
Vous deviez l'envoyer soudain;
Et ne mentir pas, car en somme,
Mentir est acte trop vilain
Pour une Dame tant jolie;
Envoyez-moy donc je vous prie
Un bijou.

Chappelet diray tout à l'heure
A vostre bonne intention,
Car au miserable qui pleure,
Dieu donne grande attention:
Mais n'ayant dizain ny dizaine,
Envoyez-moy pour mon estrenne
Chappelet.

Adieu toute aymable Comtesse,
Adieu son fils qui n'est qu'esprit,
Adieu Suzanne dont l'œil blessé
Viell & jeune, grand & petit;
Adieu Nanon, adieu Marie,
Adieu chien d'Espagnol qui crie
Et nuit & jour comme un vray fou,
Adieu le Monsieur qui nous meine,
Adieu Precepteur Loup garrou;
Adieu Cesar & Bastienne,
Adieu.

A

M A D A M E
T A M B O N N E A U.
E S T R E N N E S.

I Ncomparable T A M B O N N E A U,
Puis qu'avec visage tant beau,
Vous avez l'ame aussi tant bonne,
Que vostre bouche souvent donne

A mes

A mes Vers graces & appas
 Que les mal-heureux n'avoient pas;
 Ha vrayement je vous en veux faire;
 Car avoir l'honneur de vous plaire
 Est un bien estimé de moy
 Autant que la faveur du Roy.
 Or çà donc ma muse ou musette,
 Dites-moy vers ou vermissieux,
 Mais choisissez-en des plus beaux
 Pour cette Dame tant aimée
 De Madame la Renommée;
 Aussi bien voicy nouvel an;
 Auguel sans faire le galan,
 Un chacun quelque estrenne envoie
 Que l'on reçoit avecque joye.
 Recevez donc la mienne ainsi,
 Et l'escoutez bien, la voicy.
 AYANT TOUSIOURS ESCUS EN DONRCE,
 Sans qu'épuisable en soit la source,
 Puisse vous vivre six vingts-ans
 Exempte du fier mal de dents,
 Tousiours contente, belle & saine,
 Et que jamais mauvaise haleine
 N'offence vos divins nazeaux:
 Car tous vents ne sont bons ny beaux.
 Par exemple le vent coulie
 Cause souvent melancolie,
 Et quiconque vous déplaira,
 Quel qu'il soit ou quel qu'il sera,
 Quel qu'il soit ou quel qu'il puisse estre,
 Soit par tout reputé pour traître,
 Et perisse au gibet pendu,
 Ou d'un chien enragé mordu,
 Ou que par tout on le hazarde,
 Ou que feu saint Antoine l'arde,
 Ou que d'épingles soit lardé,
 Ou javelot sur luy dardé,
 Ou du moins battu com me plastre,
 Le fat, le sot, l'accariastre,
 Pour lequel le moindre chagrin
 Troublera vostre esprit serain.

Long-

Long-temps a que de vos merveilles,
 Sont toutes pleines mes oreilles;
 Car nostre cher cousin Briffon,
 Qui fut un aymable garçon,
 Je dis qui fut, ne sçachant mie
 S'il est encore plein de vie;
 Car dans le Portugal il est,
 Où Dieu le garde s'il luy plaît.
 Ce garçon donc de qui je parle,
 Nommé Barnabé, non pas Charle,
 M'a dit cent mille biens de vous,
 J'en enten dire autant à tous,
 Et mesme à l'illustre Ménage,
 Mais j'en croys encor davantage,
 Et plus encore en trouveray
 Quand de vous voir l'honneur j'auray;
 Mais hélas douleur qui m'opprime
 Me force de finir ma rime,
 Et me fait pleurer comme un veau.
 Adieu donc Dame Tambonneau,
 De grace agréez cette estrenne,
 Et ne manquez pas pour la mienne,
 De m'envoyer en peu de temps,
 Car j'enrage lors que j'attens,
 Un galant de vostre livrée,
 Ou bagatelle bien ouvrée,
 Chapelet, medaille, ou bijou,
 Que je puisse porter au cou,
 Car vostre esclave je veux estre,
 Mais foyez moy tousiours bon maistre,
 Et je seray de tout mon cœu
 Vostre tres-humble serviteur.

A
MADemoiselle
MARION DE LORME.
ESTRENNES.

Felicité, des yeux & supplice des ames,
 Beauté qui tous les jours allumez tant de fla-
 Ce petit Madrigal icy (mes,
 Est tout ce que je puis vous donner pour Estrennes :
 Mais je ne vous demande aussi,
 Au lieu de me donner les miennes,
 Sinon que vos yeux pleins d'apas
 Veuillent bien espargner les nostres,
 Afin qu'ils ne me bruslent pas
 Comme ils en ont bruslé tant d'autres.

A
MADemoiselle
DE
L A N G L O S.
ESTRENNES.

O Belle & charmante Ninon,
 A laquelle jamais on ne respondra non,
 Pourquoy que ce soit qu'elle ordonne,
 Tant est grande l'authorité
 Que s'acquiert en tous lieux une jeune personne,
 Quand avec de l'esprit elle a de la beauté.
 Ce premier jour de l'an nouveau,
 Jen'ay rien d'assez bon, je n'ay rien d'assez beau
 Dequoy vous bastir une Estrenne;
 Contentez vous de mes souhaits,
 Je consens de bon cœur d'avoir grosse migraine,
 Si ce n'est de bon cœur que je vous les ay faits.

Je souhaite donc à Ninon
 Un mary peu hargneux, mais qui soit bel & bon,
 Force gibier tout le Carefme,
 Bon vin d'Espagne, gros marron,
 Force argent sans lequel tout homme est triste &
 blefme,
 Et qu'un chacun l'estime autant que fait Scarron.

A

MONSEIGNEUR

L E

C A R D I N A L
 D U C D E R I C H E L I E U .

TRes-humblement vous presente Requête,
 Un qui n'a pas beaucoup l'esprit en feste,
 Car de Fortune il est trop mal mené,
 Fils mal-heureux d'un Pere infortuné.
 Paul, fils de Paul, à qui le nom d'Apoftré
 Sied maintenant bien mieux qu'à pas un autre:
 Car le bon-homme avec ton hocqueton,
 Se void reduit à bezace & baston.
 O grand Prelat, des hommes le plus sage,
 Estonnement & gloire de nostre âge,
 Je ne diray, car ce n'est pas assez,
 Prelat passant tous les Prelats passez:
 Car & passez, & presens tous ensemble
 Vous surpassez de beaucoup ce me semble.
 Mais je diray, C A R D I N A L genereux,
 Par qui la France est un Estat heureux,
 De l'Eternel la bonté souveraine,
 De tels que vous ne fait à la douzaine,
 Comme en vous seul liberal il a mis
 Tout ce qu'il donne à ses plus chers amis;
 Las en moy seul rigoureux il assemble
 Tous les mal-heurs qu'on peut avoir ensemble,
 En permettant qu'il me soit avvenu
 Mal dangereux puis qu'il est inconnu,

Et
 Bic
 C'
 E
 Ell
 Qu
 Pri
 Et
 Ce
 Fai
 Et
 Qu
 Et
 Po
 De
 Cr
 Qu
 Qu
 Ca
 Fo
 Et
 Pa
 O
 Vo
 S'e
 Pas
 Ny
 Lo
 Ny
 D'i
 O g
 Qu
 Si v
 Au
 Mo
 La c
 Et r
 Un
 Dic
 Car
 Qua
 Je v

E

Et chose autant dangereuse tenuë,
 Bien qu'elle soit mieux que mon mal connuë.
 C'est Pauvreté, qui perd tous les esprits,
 Et tous les corps quand par elle ils sont pris.
 Elle me prit lors que mon pauvre Pere,
 Qui de vous seul tout son salut espere,
 Prit certain mal qu'on prend au Parlement,
 Et qu'on ne prend ailleurs aucunement.
 Ce mal nommé le Zele des enquestes
 Fait aujourd'huy grand mal à bien des testes,
 Et croit celuy qui s'en trouve entaché,
 Que trop parler ne fut jamais peché,
 Et n'est rien tel que monter en Tribune
 Pour discourir de la chose commune.
 Depuis ce temps mon Pere, ce dit-on,
 Crut qu'il falloit faire un peu le Caton.
 Quatre ou cinq fois, maudit soit sa harangue,
 Que langue fit, & dont punie est langue;
 Car je croy bien que depuis ce temps-là,
 Fort peu dequoy mettre sur langue il a.
 Et moy qui suis fils aîné de mon Pere,
 Par preciput j'ay part en sa misere.
 O Barillon, Salo l'aîné, Bitaux,
 Vostre parler nous cause de grands maux;
 S'eussiez esté toujours Harpocratiques,
 Pas ne seroient les deux Pauls fameliques,
 Ny Paul majeur ne seroit comme vous
 Loin de Paris contraint de planter choux,
 Ny Paul mineur mal-heureux cul de jatte,
 D'importuner le grand porte escarlate.
 O grand Armand, plus grand que n'est le bruit
 Qui de vos faits est le plus noble fruit,
 Si vous avez fait quitter la campagne
 Au Roy tanné qui commande en Espagne,
 Mon Pere, hélas! qui vous crie mercy,
 La quittera si vous voulez aussi,
 Et reviendra sans mullet ny bagage,
 Un seul saint Paul faisant son équipage,
 Droit à Paris boire à vostre santé,
 Car vous l'aurez certés bien merité.
 Quant est de moy qui n'ay plus que la langue,
 Je voudrois bien vous faire ma harangue;

Mais je ne puis marcher, ny peu, ny prou,
Ne remüant, ny pieds, ny mains, ny cou.

C E, Monseigneur, consideré, vous plaïse,
Vous par qui seul je puis estre à mon aïse,
Avoir esgard que l'Apostre Scarron,
Bien que son nom rime au grand Montauron,
N'est pourtant pas riche à la Montauronne,
Ains un vieillard que misere environne,
Et que misere enfin accablera:
Mais si Dieu plaïst vostre Eminence aura
Compassion d'un vieillard miserable,
Qui fut plustost mal-heureux que coupable:
Permettez donc que ses membres vieilliss
Soient veus encor dessus les fleurs de lys,
Vous luy rendrez certes un bon office,
Et si vouliez que j'eusse un Benefice,
Cecy soit dit seulement en passant,
Je n'en ferois certes mesconnoissant,
Car estre ingrat ne fut jamais le crime
De moy qui suis pauvre en tout fors qu'en rime;
C'est, en François, à dire qui n'ay rien,
Donnez m'en donc, ce faisant ferez bien.
F A I R à Paris ce dernier jour d'Octobre,
Par moy Scarron qui malgré moy suis sobre,
L'an que l'on prit le fameux Perpignan,
Et sans canon la ville de Sedan. 1642.

R E M E R C I M E N T

A

M O N S E I G N E U R
L E C A R D I N A L

G R A N D A R M A N D, à l'humble Requête
Que je n'osois te presenter,
On m'assure que tu fis feste
Daignant sa lecture escouter;
Que Dieu te rende le salaire
D'une action si debonnaire,

Et par des bon-heurs inouïs,
 Te puisse estre autant favorable
 Que ta sagesse incomparable
 Est nécessaire au Grand LOUIS.

Par les grands biens que tu nous causes
 L'on void que ton eslection
 Au gouvernement de nos choses
 Se fit par inspiration.

Car depuis que nostre Monarque
 T'a laissé gouverner sa barque,
 En t'érigeant en Favory;
 Quoy que l'envie ait voulu faire
 Contre ton fameux Ministère,
 Nos Lys ont toujours bien fleury.

Peuples qui nous faites la guerre,
 Vous me semblez bien estonnez,
 Au lieu d'acquérir nostre terre,
 De n'acquérir qu'un pied de nez.
 Perpignan n'est plus à l'Espagne,
 Sedan est ville de Champagne,
 Et la Gent qui porte Turban,
 Si l'on fait la Paix ou la Trêve,
 A grand peur qu'on ne vende en Gréve
 Cotrez parfumez du Liban.

L'Empire que le fer ravage,
 N'en peut quasi plus ce dit-on,
 Et son pauvre Aigle sans plumage
 Deviendra l'homme de Platon.
 Vrayement bel oiseau de l'Empire,
 Vous ne pouviez rien faire pire,
 Que de vous dérober de nous;
 Quittez, quittez la terre en friche
 Du pays desolé d'Autriche,
 La France est un pays plus doux.

Et vous qui regnez sur l'Ibere,
 Et voudriez bien regner icy,
 Bien vous prend qu'en l'autre Hemisphere
 Apartement avez aussi,
 Qu'en mer vostre Majesté monte,
 Et qu'elle n'en ait point de honte,
 Allez au pays des Magots,
 Et portez mainte bonne nippe

Où feu Monsieur Atrabalippe
Avoit jadis tant de lingots.

Ou bien sans faire le bizarre,
Sans trop faire du quant à moy,
Sans trancher du Roy de Navarre,
Demandez la paix à mon Roy,
Vous vous tirerez nettes bragues,
D'entre nos invincibles dagues;
Car foy d'un qui ne ment jamais,
Je sçay que mon Roy redoutable
Par son Ministre incomparable
Est induit à faire la paix.

Malheur à quiconque machine
Contre ce Prelat braquera,
Pour forte que soit son eschine,
Sa machine l'accablera.
Ainsi l'eschelle d'Encelade
En sa malheureuse escalade,
Ayant perdu trois eschelons,
Ce pauvre frere à Briarée
Sur sa pauvre mere explorée
Se laissa choir à reculons.

Par l'exemple de trois ou quatre
Que vous avez fait soulever,
Dieu fait voir que qui croit l'abattre
Ne fait rien que plus l'eslever;
Mais le Seigneur estant des nostres,
Vrayement l'on en verra bien d'autres,
Et j'ay peur devant qu'il soit peu
Que la Gent Françoisse indiscrette
Dedans Madrid ne vous mal-traitte,
Et vous fasse crier au feu.

O toy dont les soins & les veilles
Nous tiennent à labry des coups!
O toy qui fais tant de merveilles,
Comment te remercirons-nous?
Nous devons tout à ton merite,
Et si le Ciel pour estre quitte
Vers ton insigne pieté,
Ne te donne tanté parfaite,
Autant que je te la souhaite,
Je ne le tiens pas acquitté.

REQUÊTE
DE
MONTMORT
PARASITE,
A UN PRESIDENT.

O Jadis mon bon President,
Qui tant faisiez agir ma dent,
Et maintenant inacoftable,
M'avez deffendu vofre table.
Le pauvre mal-heureux chetif
De Marche en Famine natif,
Appellé le Grec du vulgaire,
Encor que je n'en fçache guere.
Je, dis-je, Pierre de Faimmort
Vous apprens qu'un chacun nous mort,
Moy qui foulois un chacun mordre,
Et que depuis que par vofre ordre
Vofre Suisse, sauvage & fier,
Au cœur de bronze ou bien d'acier,
Lequel des deux, beaucoup n'importe,
Au nez me ferma vofre porte,
Et joignit verberation
A fi dure reception,
Que je fuis des plus miserables,
Que j'ay perdu toutes mes tables,
Qu'onques depuis je n'ay vommy,
Et n'ay plus mangé qu'à demy;
Qu'enfin depuis ce coup de hampe,
Comme on void fans huile une lampe
Languir & tirer à fa fin,
Je fuis prest par excez de faim,
Et par deffaut de nourriture,
De servir aux vers de pasture,
Si ce n'est qu'autres animaux
Qui me font defia mille maux,

Mais tout est permis à la guerre,
 Ne me mangent avant qu'en terre
 Mon affamé corps soit rangé,
 Qui tant d'autres corps a mangé,
 Tant en potages, estuvées,
 Carbonnades, que fricassées,
 En pastez, fritures, bouilly,
 Capilotades, que rosty.
 Helas l'eau me monte à la bouche
 A ce discours qui tant me touche,
 Mais hélas vous ne serez plus,
 Grands repas dont je suis exclus,
 Où je mangeois à pansé pleine
 Jusqu'à perdre tousiours haleine,
 Et souvent tant avidement,
 Que je rendois fort frequemment
 Les vivres que j'avois pû prendre;
 Car à vous seul je veux apprendre
 Que peu me chaut en verité
 De rien garder qu'argent presté;
 Mesme afin qu'on y prenne garde
 De secret jamais je ne garde,
 Et je n'ay jamais rien celé
 Si ce n'est ce que j'ay volé.
 En ce mien defaut que j'advoüé,
 S'en faut beaucoup que je me loué,
 Mais j'y rends à vostre Grandeur
 Grand tesmoignage de candeur;
 Cas honteux icy je confesse:
 Mais la misere qui me presse,
 M'ordonne de ne rien cacher,
 A vous que je veux rechercher,
 Chez qui je veux rentrer en grace,
 De qui je veux revoir la face
 Benigne comme je l'avois
 Alors que chez vous je mangeois,
 D'où vous me chassastes, beau sire,
 Parce que j'y soulois mesdire,
 Et qu'en disnant trop volontiers,
 Je parlois du quart & du tiers.
 Jour dont le souvenir m'effraye,
 De charbon plustost que de craye,

De moy marqué toujours seras :
 Et toy Suisse, de qui le bras
 Hausa, mais fit aussi descendre
 Trop viste dessus mon dos tendre
 Ton grand baston de fer cornu :
 Di ! quel bien t'en est il venu ?
 Mais ouvre tes oreilles closes,
 Apprens les maux que tu me causes,
 Scache depuis le jour maudit,
 Que le grand President te dit,
 Que tu me fermasses la porte,
 Que pour moy toute joye est morte ;
 Qu'outre la perte des repas,
 Mais perdre plus on ne peut pas,
 Qu'outre, dis je, la grande perte
 De mainte table bien couverte,
 J'ay pensé perdre le renom,
 Et que l'on a fait sur mon nom
 Cent ridicules Anagrammes,
 Cent satiriques Epigrammes,
 Quelques-uns Poëmes entiers
 Que je brûlerois, volontiers ;
 Quelques autres livres en prose,
 Sur lesquels rien dire je n'ose :
 Car je crains après tous ces vers,
 Les coups de baston secs ou vers,
 Quels qu'ils soient ils sont bien à craindre,
 On n'en guerit pas pour s'en plaindre ;
 Pour moy lors que j'en ay receu,
 Par moy personne ne l'a sceu,
 Et je passerois sous silence
 Le Suisse avec sa violence,
 Et ne parlerois du tout point
 De l'excez fait à mon pourpoint ;
 Mais icy pitié je veux faire,
 C'est pourquoy je ne m'en puis taire.
 O Dieu que ces digressions
 Monstrent bien mes afflictions,
 Et que mon ame qui succombe,
 Est presté d'aller voir la tombe.
 C = consideré, Monseigneur,
 Je vous conjure par l'honneur

Dont vostre personne est si pleine,
 De prendre pitié de la mienne,
 Et de dire à vostre Portier
 Que plus envers moy ne soit fier,
 Dites-luy bien qu'il soit paisible,
 Car c'est un homme fort terrible,
 Et qui frappe comme un vray fou,
 Sans viser, ny regarder où :
 Dites-luy, comme favorable,
 Vous voulez bien qu'à vostre table,
 Que je perdis par grand méchief,
 Je doive & mange derechief ;
 Ce faisant vous sauvez la vie
 A celuy qui n'a d'autre envie,
 Ny mesme exercice plus doux
 Que de dire du bien de vous.
 Luy qui peu souvent autruy louë,
 Ce n'est pas à vous qu'il se jouë ;
 Ce n'est qu'aux foibles seulement
 Afin d'agir plus seurement.
 Fait à Paris ce mois d'Octobre,
 Par moy qui malgré moy suis sobre ;
 L'irrasatiable Faimmort,
 Qui sens mauvais après ma mort :
 Mais comment avoir bonne haleine,
 Ne trouvant à manger qu'à peine.
 Certes en ce bas monde cy,
 Force gens l'ont mauvaïse aussi.

A U M E S M E

P A R A S I T E

E P I G R A M M E.

Parasite de longue robe,
 Ennemy de tous les Sçavans,
 Dont la mesdisance desrobe
 L'honneur des morts & des vivans.
 Animal irrasatiable,
 En Esté mesme indecrotable,

D'un visage effronté, d'un regard furieux ;
 Pedant le plus haï qui soit dessus la terre,
 Fais-toy pendre, aussi-bien chacun te fait la guerre,
 Peut-estre que dans l'air tu reüssiras mieux.

Mais si tu refuses de suivre
 Le conseil qui t'est présenté,
 Et si tu te resous de vivre
 En dépit du monde irrité ;
 Qu'à jamais tes discours coupables
 Te bannissent des bonnes tables ;
 Qu'à jamais puisses-tu crier du mal des dents ;
 Que le portier par tout te soit impitoyable,
 Et pour te souhaitter un mal plus effroyable,
 Ne puisse-tu jamais manger qu'à tes despens.

SUR LE MESME

PARASITE,

SONNET

fait après les Rimes.

C'Est donc moy qui finis sans espoir de *Secours*
 Des affamez Faimmort la *Genealogie* ;
 Au moins en achevant la carrière où je cours,
 Si j'estois asseuré d'avoir une *Elegie*.

A moy Diables, à moy, venez en grand concours,
 Helas ! que n'ay je appris autrefois la *Magie*,
 Ainsi parloit Faimmort, montrant par son discours
 Qu'au Diable volontiers il eust offert *bougie*.

Puis voyant que la mort s'approchant à grands pas
 Le Goinfre s'escria, dure loy du *trespas* ;
 Un Heros comme moy mourra-t'il sans *Comete* ?

O Ciel preservez-moy de ce commun *malheur*,
 M'aurez vous fait manger avec tant de *Valcur*,
 Pour faire de mon corps seulement un *squellete* ?

L A

FOIRE S. GERMAIN.

A son Alteſſe Royale.

MEs Vers, allez trouver le genereux GASTON,
Grand Prince, direz vous, nous sommes
voſtre Foire:

Celuy qui vous la donne eſt ce pauvre garçon
Qu'à Bourbon vous plaigniez en le regardant boi-
re.

En vous donnant des Vers importuns ou plaiſans,
Il ne demande pas recompence ou prefens:
Mais puiſque noſtre Roy veut bien qu'on deſſupri-
me

Son Pere qui faillit par mal-heur ſeulement,
Et qu'il ordonne enfin ſon reſtabliſſement,
Avancez-en l'eſſet, ô Prince magnanime!
C'eſt-là le ſeul ſujet & la fin de la rime,
Et ce que vous pouvez faire fort aiſément.

SAngle au dos, baſton à la main,
Porte chaiſe que l'on s'ajuſte,
C'eſt pour la Foire S. Germain,
Prenez garde à marcher bien juſte:
N'oubliez rien, montrez-moy tout,
Je la veux voir de bout en bout,
Car j'ay deſſein de la deſcrire.

Muſe au ridicule muſeau,
De qui ſi ſouvent le nazeau
Se fronce à force de trop rire,
Muſe qui regis la Satyre,
Viens me reſchauffer le cerveau.

Guide de mon eſprit follet,
Qui ſur tout cheris le burleſque,
Souſie moy par un camoufflet
Un ſtile qui ſoit bien groſeſque,
J'en veux avoir du plus plaiſant,
Et fût il un peu médiſant.

Py mettray tout, vaille que vaille:

Mais devant que de rimasser,

Bannissons de nostre penser

Tout souvenir qui le travaille,

Et commençons par la canaille

Qui nous empesche de passer.

Que ces badauts sont estonnez

De voir marcher sur des eschaffes,

Que d'yeux, de bouches & de nez,

Que de différentes grimaces!

Que ce ridicule Harlequin

Est un grand amuse-coquin!

Que l'on acheve icy de boites!

Que de gens de toutes façons,

Hommes, femmes, filles, garçons,

Et que les culs à travers cottes

Amasseront icy de crottes,

S'ils ne portent des calleçons.

Ces cochers ont beau se haster,

Ils ont beau crier gare, gare,

Ils sont contraints de s'arrester,

Dans la presse rien ne desmare.

Le bruit des penetrans sifflets,

Des flustes, & des flageolets,

Des cornets, haüts bois, & muzettes,

Des vendeurs, & des acheteurs,

Se messe à celuy des sauteurs

Et des tambourins à sonnettes,

Des jöeurs de Marionnettes

Que le peuple croit enchanteurs.

Mais je commence à me lasser

D'estre si long-temps dans la bouë,

Porteurs, laissez un peu passer

Cecarosse qu'il ne vous rouë:

Et puis pour marcher seurement,

Appliquez-vous soudainement

A son damasquiné derriere,

Moins de monde vous poussera,

Le chemin il vous frayera;

Mais s'il recaloit en arriere,

De peur de brizer nostre biere,

Faites de mesme qu'il fera.

Quelqu'un sans doute est attrapé,
 J'entens la trompette qui sonne,
 Bien souvent pour estre duppé
 Icy tout son argent on donne.
 Ha ! je le voy le maistre sot
 Qui se gratte sans dire mor
 En recevant la babilole,
 Qui de son argent est le prix.
 Dieux ! de quelle joye est épris
 Le maudit blanqueur qui le vole,
 Et que la duppe qu'il console
 A peine à r'avoir ses esprits !

Mais qu'est-ce que je viens de voir ?
 Une Dame au milieu des crottes.
 Est-ce gageure ou desespoir ?
 Mais peut-estre a-t'elle des bottes.
 Ha vraiment je n'en dis plus rien :
 En l'approchant je connois bien
 Que c'est une belle homicide,
 Au nez de laquelle un beau fard
 Composé de craye & de lard,
 Déguise bien plus d'une ride,
 Et que le filou qui la guide
 Est son brave ou bien son cornard.

Que de peinturez affiquets
 Dont les meres & les nourrices
 Regaleront leurs marmouzets !
 Que de gasteaux & pains d'épices !
 Icy maint lacquais bigarré,
 Maint petit diable chamarré
 Fait au bourgeois guerre cruelle,
 Tandis que son Maître coquet
 Pousse maint amoureux hoquet
 Vis à vis de quelque Dônzelle
 Qui l'amuse de sa prunelle
 Et de son affeté caquet.

Que ces souïllons de gauffriers
 Font sentir l'odeur du fromage !
 Et que ces noirs chauderonniers
 Font un fâscheux carillonnage !
 Mais nous voilà quasi de dans,
 Bon jour Foire, Dieu soit ceans,

Je suis
 Qui w
 No
 Mais
 Sur v
 Faire
 Pr
 Ou p
 De fi
 Que
 Port
 Ne h
 Men
 C'est
 Qu'o
 Si je
 Et si
 Fera
 Pe
 Gar
 Ren
 Ou
 Et q
 Qu'
 Qua
 Je cr
 Sur
 N'h
 Leu
 A
 Ch
 Son
 Ma
 Car
 De
 Une
 Et n
 Que
 Ten
 Qui
 Et d

Je suis un pauvre cul de jatte,
 Qui vient tout exprès de chez nous,
 Non pour acheter des bijoux,
 Mais pour au grand bien de ma ratte,
 Sur vostre los qui tant esclatie,
 Faire quelques Vers aigre & doux.

Prenez bien garde à ce soldat,
 Ou plutôt ce grand as de pique,
 De fine peur le cœur me bat
 Que contre nous il ne se picque.
 Porteurs, marchez discrettement,
 Ne heurtez rien, mais posément
 Menez moy par toute la Foire.

C'est icy, Monsieur, mon cerveau,
 Qu'on verra si je suis un veau,
 Si je merite quelque gloire,
 Et si nostre folle écritoire
 Fera quelque chose de beau.

Petit Rimeur trop éventé,
 Gardez-vous bien de rien promettre;
 Renguainez vostre vanité,
 Où diable vous allez-vous mettre?
 Et quoy ne sçavez-vous pas bien
 Qu'un conte ne vaut jamais rien
 Quand on dit je vous feray rire?

Je crains pour vous quelque revers,
 Je crains que les Marchands divers
 Sur lesquels vous allez escrire,
 N'habillent au lieu de les lire
 Leur marchandise de vos Vers.

Arrestez, certain jouvenceau
 Chez un confiturier se glisse,
 Son dessein n'est que bon & beau,
 Mais j'ay peur qu'il ne réussisse.
 Car je remarque à ses costez
 De Pages fort peu dégoustez
 Une troupe bien arrangée,
 Et mal-faisante au dernier point;
 Que pour eux il fort bien à point
 Tenant à deux mains sa dragée
 Qui des Pages sera mangée,
 Et dont il ne mangera point.

Il ne sçait pas de quel Destin,
 Sa confiture est menacée,
 Et qu'elle sera le festin
 De la gent à gregue trouffée.
Ha! le voilà dévalisé,
 Dieux qu'il en est scandalisé!
 Que son sucre qui se partage
 Parmi tous ces demy-filoux,
 Luy causé un estrange courroux!
 Et qu'à ses yeux remplis de rage
 Un Escuyer foliétant un Page
 Seroit un spectacle bien doux!
 Que ces Gentils-hommes à pié
 Sont de nature peu courtoise!
 Que ces Damoiseaux sans pitié
 Pour peu de chose font de noise!
 Qu'ils ont de sucre répandu,
 Qui pourtant ne sera perdu:
 Car de cette Irlandoise bande
 Il fera bien-tost ramassé;
 Mais les lieux où l'on est pressé
 Ne sont pas ceux que je demande,
 Tirons d'une foule si grande
 Nostre corps demy fracassé.
 Icy le bel art de piper
 Tres impunément se pratique,
 Icy tel se laisse attraper,
 Qui croit faire aux pipeurs la nique:
 Approchons ces gens assemblez,
 Hommes parmy femmes meslez,
 Je vois ce me semble une duppe;
 Car ce beau porte-point coupé
 D'un touffu pannache huppé,
 Prés de cette brillante juppe
 Qui bien plus que son jeu l'occupe,
 Qu'est-ce qu'un Damoiseau duppé?
 Qu'ils sont d'accord ces assassins
 Qui de parolles s'entremangent!
 Et qu'ils font de cruels larcins
 De leurs dez qu'à tous coups ils changent!
 Que ces deux Demons incarnez
 Sont sur ce pauvre homme acharnez

Qui perd tout en grattant sa teste,
 Et sans dire le moindre mot,
 Ha qu'il a bien trouvé son sort
 Celuy-là qui trompe & tempeste,
 Et qu'il fait bien la bonne beste
 Avec son serment de bigot.

Foire, l'élement des coquets,
 Des filoux & des tire-laine;
 Foire où l'on vend moins d'affiquets
 Que l'on ne vend de chair humaine.
 Sous le pretexte des bijoux,
 Que l'on fait de marchez chez vous
 Qui ne se font rien qu'à la brune.
 Que de gens chez vous sont decens,
 Que chez vous se perdent d'escus,
 Que chez vous c'est chose commune
 De voir converser sans rancune
 Les galans avec les cocus.

Tout ce qui reluit n'est pas or
 En ce país de piperie:
 Mais icy la foule est encor
 Sans respect de la pierrerie.
 Menez-moy chez les Portugais,
 Nous y verrons à peu de frais
 Des marchandises de la Chine:
 Nous y verrons de l'ambre-gris,
 De beaux ouvrages de vernis,
 Et de la porcelaine fine
 De cette Region divine,
 De ce terrestre Paradis.

Nous acheterons des Bijoux,
 Nous boitons de l'aigre de Cedre;
 Mais comment diable ferons-nous
 Pour trouver une rime en edre?
 N'importe ne radoubons rien,
 Edre & cedre riment fort bien,
 N'en desplaise à la Poësie.
 La fabrique de tant de Vers,
 Sur tous ces objets si divers
 Dont j'ay l'ame toute farcie,
 M'a fatigué la fantaisie,
 Et mis l'esprit presque à l'envers.

Beau.

Beau Portugais de Portugal

Qu'un verre net on me delivre,

Si l'aigre de cedre est loyal

J'en achèpte plus d'une livre.

Couvrez donc un peu vos Estés,

Un peu moins de civilité,

Et bon marché de Marmelade :

Sçachez homme au petit rabat

Que je suis plus friand qu'un chat

A cause que je suis malade,

Ne montrez donc rien qui soit fade,

Ou qui ne soit pas delicat.

Il est ma foy delicieux,

Il est merveilleux ce breuvage,

Et n'est muscat ny coindrieux

Qui m'en fit mespriser l'usage :

N'en desplaise aux buveurs de vin,

Par mon chef il est tout divin.

Lacquais, tien bien cette bouteille,

Mais garde bien de la casser,

Et tache aussi de'en passer,

En amy je te le conseille;

Car je veux bien perdre l'oreille,

Si tu ne te faisois chasser.

Adieu Seigneur Lopes, bon soir,

Bon soir aussi Seigneur Rodrigue :

Lors que je viendray vous revoir,

Vous me trouverez plus prodigue.

Il est ce me semble saison

De retourner à la maison,

Je voy déjà de la chandelle,

Et ne voy plus rien de nouveau,

Qui puisse ayder à mon cerveau

A faire une Stance nouvelle :

Et puis comment la faire belle,

Si je ne voy plus rien de beau ?

Tout beau petit Rimeur, tout beau,

Vous allez aprestez à rire,

Vous ne voyez plus rien de beau,

Certes cela vous plaist à dire :

A cette heure de tous costez,

Arrivent icy des beautez

Qui

Qui n'y viennent qu'à la nuit sombre.

A cette heure, Quand pour Phillis
Poudrez, frisez, luisans, polis,
Les appellent Soleils à l'ombre,
Leur disent fleurettes sans nombre
Sur leurs roses & sur leurs lis.

Voyons un peu ces Espiciers
Chez lesquels tant de monde achette.

O poivre blanc que volontiers
De vous je remplis ma pochette,
Sçachons si l'on-en peut avoir:
Mais je ne voy là que du noir

Qui fort peu l'appetit réveille,

Au lieu que ce poivre de pris

Qui peut restaurer les esprits,

Est de l'Orient la merveille,

Preferable à la Sans-pareille,

Et comparable à l'ambre-gris.

Adieu Peintres, adieu Lingers,

Je laisse vostre belle Histoire,

Et celle des autres Merciers

A quelque meilleure escrivoire.

Adieu la Foire Saint Germain,

Je vay non pas en parchemin,

Mais en papier blanc comme craye

Travailler à vostre tableau.

Mais de mon style un peu nouveau

Avecque raison je m'effraye,

Et j'ay bien peur qu'on ne me raye

Comme un malheureux poëtereau.

Ainsi chantoit un malheureux,

Quoy qu'il n'eust quasi point d'haleine,

Et que son poulmon catharreux

Ne fit sortir sa voix qu'à peine.

Il le faisoit pourtant beau voir,

Car justaucorps de velours noir

Habilloit sa carcasse tendre,

Sa main un baston soustenoit,

Qui par tout alloit & venoit,

Où sa main ne pouvoit s'estendre:

Executant sans se mesprendre

Ce que le malade ordonnoit.

Quoy

Quoy que son chant fut enrouë,
 Que ridicule fust sa Lyre;
 Si creut-il qu'il seroit louë
 Si GASTON daignoit en soûrire:
 Car il n'a chanté seulement
 Que pour son divertissement:
 Tout autre fin il desavouë.
 Et quand quelqu'un s'en mocquera,
 Et son carme mesprisera,
 Il luy fera ma foy la mouë:
 Et qu'on le blasme ou qu'on le louë,
 Au diable s'il s'en soucira.

A

M A D A M E
 D E H A U T E F O R T

revenant à la Cour.

E L E G I E.

Réveillez-vous, ô ma Muse assoupie,
 Et deussiez-vous en avoir la pepie,
 Efforcez-vous de chanter haut & fort
 Pour le retour de la Dame Hautefort.
 Or me voilà content de la Fortune,
 Bien qu'elle m'ait toujours porté rancune,
 Puisque je voy devant que de finir,
 Cette Pucelle à la Cour revenir.
 Dieu vous le rende, ô route aymable Reine,
 Qui la tirez hors du pays du Maine;
 Sejour hideux, n'en desplaisé aux chapons,
 Mais tous pays à tous ne sont pas bons.
 Le Mans est bon aux Manceaux & Mancelles;
 Mais l'Element des illustres Pucelles,
 Telle que l'eût cette Dame d'Atour,
 Ne fut jamais que Paris ou la Cour.
 O que mon cœur en ressentira d'aïse,
 Que j'en riray dedans la triste chaise

Où je me voy depuis trois ans cloüé,
 Souffrant des maux comme en souffre un roué:
 Mais quelquefois pourtant mon esprit joüe,
 Et quelquefois je ris & fais la moüe
 Durant le temps que sur mon corps floüet
 J'ay des tourmens pires que le fouët:
 Mais aujourd'huy quelque douleur qu'il sente,
 Si faut-il bien que le malheureux chante,
 Comme il chantoit, quoy que d'un ton cassé,
 Quand on chantoit par tout, il est passé.
 O qu'un chacun s'en va bien-tost connoître,
 Que differant sous un differant Maître,
 Le temps qui vient du temps passé sera,
 Chacun pleuroit, tout le monde rira:
 Pour moy je ris à gorge desployée,
 Si que j'en ay la tette desvoyée:
 Mais j'ay raison de rire avec excez,
 Puisque mes vœux ont eu si bon succes,
 Que je verray dans Paris la grand ville,
 Dame Hantefort, & toute sa famille:
 Car vous venez, illustre Hautefort,
 Et crois-je bien que vous venez bien fort.
 Et que Naillard vostre mene-carrosse
 Ne vous fait pas venir à pas de rosse,
 Et crois-je bien que s'il dort en venant,
 Il en sera repris incontinent:
 Affectement la brave Nouillardiere,
 Setormentant quel'on n'avance guiere,
 Et s'esferiant comme feroit un fou,
 Jusqu'à goufler les veines de son cou,
 Hors la portiere avancera la teste,
 Dira, Naillard, vous n'estes qu'une beste,
 Madame veut aller d'un meilleur train,
 Touchez, Naillard, vous dormirez demain.
 Alors Naillard après telle semonce,
 S'allongera sans faire de responce,
 Et redoublant de sa verge le clac,
 Vos bons chevaux hastez du sic & flac,
 Avanceront en s'esloignant du Maine,
 Devers Paris, proche le Bourg la Reyne,
 Où moy chetif j'espere de vous voir,
 Cela s'entend si j'en ay le pouvoir,

Et si le mal qui me rend miserable
 Veut bien souffrir que je sois charitable
 Pour vous aller faire mon compliment,
 Et pour cela je ne veux qu'un moment;
 Après cela que ma douleur s'augmente,
 Que de plus beau sa rage me tourmente,
 Vous ayant veü, & vostre soeur aussi,
 De tous mes maux j'auray peu de soucy.
 Que puissiez-vous, ô Reyne bonne & belle,
 Qui rappelez cette Dame fidelle,
 Et sur l'Estat & sur les volontez
 Regner autant que vous le méritez.
 Que largement pour action si bonne,
 De l'Eternel la Bonté vous guerdonne,
 Et puissiez-vous, vous & vos chers enfans,
 Vivre chacun six vingt quatre ou cinq ans;
 Et moy Scarron, carcassé descharmée,
 Finir bien-tost ma dure destinée,
 Ou que des jours meilleurs me soient donnez;
 Mais, par ma foy, ce n'est pas pour mon nez,
 Je fus, je suis, & feray miserable,
 Mais du Seigneur la sagesse admirable
 Sçait bien pourquoy mon tourment doit durer;
 Je le veux donc souffrir sans murmurer.

Satisfaction à M. D. M.

C H A N S O N

CEs discours oncques je ne crus,
 Et maintenant je ne les crois;
 Je vous le jure par la Croix,
 Qu'en Espagnol on nomme Crus.
 Je ne vous crus jamais capable,
 Tant en vos faits comme en vos dis,
 D'un discours qui seroit coupable,
 Ce sont langages d'estourdis.
 Qu'oncques par ma foy je ne crus,
 Et que maintenant je ne crois,
 Je vous le jure par la Croix,
 Qu'en Espagnol on nomme Crus.

Sça-

Sçachez donc que je vous honore
 Autant, n'osant pas dire plus,
 Que faisoit Monsieur Cephalus
 Sa Mademoiselle l'Aurore.
 Et que ces discours je ne crus,
 Que maintenant je ne les crois :
 Je vous le jure par la Croix,
 Qu'en Espagnol on nomme Crus.

B I L L E T.

DE grace envoyez une lettre
 A qui vous a fait tant de vers,
 Si ce n'est que vous vouliez mettre
 Son petit esprit à l'envers.
 Si lettre il ne reçoit aucune,
 Sans pourtant vous porter rancune
 Contre Fortune il pestera :
 Mais une ligne d'écriture
 Peut faire cesser ce murmure,
 Et faire en sorte qu'il croira,
 Qu'avec tous les maux incurables,
 Il n'est pas des plus misérables.

A LA REYNE.

A La plus pleine de vertu
 Que jamais le Royaume ait eu,
 La meilleure Reyne du monde,
 En qui toute sagesse abonde.
 Un petit Poëte suranné,
 Souffrant toujours comme un damné,
 Et qui bien souvent la dent grince,
 Car bien souvent douleur le pince,
 Ose aujourd'huy bien humblement
 En forme de remerciement,
 Offrir petits vers ridicules,
 Plaisé à Dieu qu'ils soient sans macules,
 Puisque l'Autheur les façonna
 Pour Dame qui macule n'a.
 Ça venez donc à moy ma Mûse,
 Venez ma petite camusé,
 Dont le nez n'est pas aquilin,
 Venez à pas de Trivelin.

Avec

Avec brodequins à sonnettes,
 Et vos meilleures castagnettes,
 Mais venez donc en peu de temps,
 Car j'enrage lors que j'attens,
 Et l'honneur d'exercer ma veine
 Pour cette incomparable Reine,
 Me rend le courage aussi fier
 Que si j'estois un financier.
 Honteuse, vous n'osez peut-estre
 Devant telle Reine paroistre,
 Demeurez donc en vostre Mont,
 Où toutes vos autres sœurs sont,
 Reduittes à filer quenouïlles,
 Et ne vivre que de grenouïlles,
 Et de salades de cresson,
 Tant jours de chair que de poisson;
 Que sur les bords de l'Hipocrene
 La tres-honorable fontaine,
 Vous trouvez pour vous substantier,
 Et la malle faim esviter,
 Depuis que la grande Eminence
 Qui tant eût & laissa finance,
 Est en Sorbonne, où s'il ne dort
 Il pourra s'ennuyer bien fort.
 Mais chaque mal a son remede,
 Et j'espere que sans vostre aide,
 Celle mesme pour qui j'escris
 Peut toute seule à mes esprits,
 Communiquer tant de lumiere,
 Que dessus si riche matiere
 Je feray des Vers à foison,
 Et vraiment c'est bien la raison;
 Car cette Reyne sans seconde,
 Qui fait du bien à tant de monde,
 Et qui veut bien m'en faire aussi,
 Entend que mon corps raccourci,
 De tous les corps le moins mobile,
 Ne soit plus corps d'homme de Ville,
 Mais qu'il soit corps d'homme de Cour,
 Graces à la Dame d'Atour,
 Qui sans en estre conjurée
 M'a cette grace procurée:

Mais

Mais peu de temps j'en jouiray,
 Car hélas ! bien-tost je mourray,
 Je voy la mort qui me muguette,
 Et qui pour me ravir me guette,
 Oüy bien tost son grand dard roüillé,
 Dedans mon sang sera mouillé.
 Mais cette camarde est bien folle,
 Il ne faut qu'une craquignolle,
 Coup d'espingle ou de camion:
 Enfin la moindre lesion,
 Sans faire jouër la rappiere,
 Peut me loger dans une biere,
 Comme elle fit ce Maistre Jean
 Plus renommé que le grand Pan,
 Et qui nonobstant ma Requête
 Encore bien qu'il luy fist feste
 Laisa finir ses tristes jours,
 A mon Pere entre Amboise & Tours.
 Mais tant parler de funeraille
 N'est pas un langage qui vaille;
 Mesme en cét agreable temps
 Que tous les peuples sont contens
 De vous voir, ô l'honneur des Reines,
 Regir de cét Estat les resnes,
 Et regner sur les volontez
 Par vos ineffables bontez.
 O que quiconque en Dieu se fonde,
 Fait bien-tost voir à tout le monde
 Que sans luy l'homme ne peut rien,
 Et que je me confirme bien
 Par l'estat heureux où vous estes,
 Et par tous les biens que vous faites,
 Que tost ou tard la pieté
 Trouve son loyer merité.
 Quant à ce qui touche moy-mesme,
 Sçachez que la bonté suprême
 Vous guerdonnera largement,
 Pour m'avoir donné logement.
 Car en ma petite personne,
 O Reyne aussi belle que bonne,
 Vous fonderez en la logeant,
 Un Hospital pour peu d'argent,
 Car

Car je pense avoir ce me semble,
 Tout ce que peut avoir ensemble,
 De grands maux curables ou non,
 Un Hospital de grand renom ;
 Par exemple paralisie,
 Jen ay, mais de la mieux choisie,
 De fievre toûjours quelque accez,
 De rheume toûjours par excez.
 Des yeux je ne voy quasi goutte,
 Aux jointures j'ay toûjours goutte ;
 Aux nerfs souvent contorsion,
 Et par tout ailleurs fluxion.
 Il est vray je n'ay point d'ulceres,
 Mais je ne m'en tourmente gueres,
 Un jour peut-estre j'en auray,
 Et bien plus que je ne voudray.
 Tous ces maux font qu'aujourd'huy j'ose
 Vous importuner d'une chose,
 Ce n'est pas d'une donaison,
 Mais d'avoir en vostre maison,
 Bien que je sois un peu maussade,
 L'honneur d'estre vostre malade,
 De cét office si nouveau,
 Vostre train sera bien plus beau,
 Outre qu'aucun Roy de la terre,
 Tant en la paix comme en la guerre,
 Jamais par un tel officier,
 Ne s'est fait servir par quartier.
 Si vous accordez ma demande,
 O Reyne de vertu tres grande,
 Je n'auray pas peu de fierté,
 D'estre de vostre Majesté
 Le tres-obeyssant malade ;
 Mais poutant je me persuade,
 Quoy que la gloire d'estre à vous,
 Soit un bien preferable à tous,
 Que de cette charge nouvelle,
 Que pour moy je trouve fort belle,
 Personne ne s'empressera,
 Et que c'est moy seul qui l'aura
 Tout le temps de ma triste vie,
 Sans que personne en ait envie.

A
M A D A M E
D E
H A U T E F O R T.

J'Ay beau faire du quant-à-moy,
 Si me trouvoy je en grand esmoy,
 Quand assis dans ma chaise grise,
 Vis à vis de la Reyne assise ;
 Je me trouvoy passé & defait
 Sans parure & sans attiffet ;
 Que volontiers je donneroye
 Quelque chose si je l'avoys,
 Si mon col avoit esté lors
 Tant soit peu plus droit & moins tors :
 Car estrange estoit ma figure,
 Comme mon esprit se figure.
 Quoy que je me fusse efforcé,
 D'estre veu là bien agencé,
 Et que ma face enjolivée,
 Dessus sa machoire lavée
 Eust eu quelques coups de rasoir,
 Et certes il m'eust fait beau voir
 Avec une barbe mal faite,
 Et menton comme une espoussette,
 Scandaliser tel Cabinet :
 Mais quoy que j'eusse museau net,
 Et qu'à dessein de moins desplaire,
 Je me fusse au matin fait raire ;
 Quoy qu'es-barbé, quoy que tondû,
 Je fus pourtant bien esperdu ;
 Et quoy qu'assisté d'un bon Ange,
 Mon estonnement fut estrange ;
 C'est vous qui ce bon Ange estiez,
 Dame Hautefort qui m'assistiez,
 Et qui rassurez toute bonne
 Notre tres-confuse personne,

Tant j'avois tous les sens ravis
 De me rencontrer vis à vis
 De cét objet tout adorable,
 De cette Reynne incomparable,
 La meilleure que la France ait
 Veü regner selon son souhait:
 Contemplant son divin visage,
 Je me sentoie dans le courage
 Je ne scay quelle emotion
 Pleine de veneration.
 Elle avoit au bout de ses manches
 Une paire de mains si blanches,
 Que je voudrois en verité
 En avoir esté souffleté,
 En d'eust ma face ja fletrie
 En paroistre toute meurtrie.
 Par cét eschantillon si beau,
 Il faudroit du moins estre un veau,
 Pour ne juger que cette Reine,
 Corps d'Ivoire habillé d'Ebene,
 Est un corps aussi bien formé,
 Qu'il est de belle ame animé.
 D'une ame aux grandes choses née,
 Maistresse de la destinée,
 Dans l'heur & dans l'adversité,
 Gardant toujours sa fermeté.
 Vous qui l'aymez plus que vous mesme,
 Vous que j'ose dire que j'ayme,
 Autant que quelqu'un peut aymer,
 Oferois-je vous informer
 D'un petit moyen tres facile,
 A sa Majesté tres-utile,
 Car elle peut en empescher,
 Force honnestes gens de pecher,
 Qui m'appellent par grand mensonge,
 Helas! j'en rongis quand j'y songe,
 Par tout Monsieur l'Abbé Scarron:
 Mais j'en aurois esté larron,
 Si je jouysois d'Abbaye,
 Car helas en jour de ma vie
 On ne m'a jamais rien donné,
 Quoy que je sois enfoutané,

Et depuis que robbe je traine,
 Je conte près d'une semaine,
 Quatre ou cinq mois & quatorze ans,
 Dont les cinq derniers peu plaisans,
 Font que je souhaite à toute heure,
 Ou la mort, ou santé meilleure.
 Mais de mon office nouveau,
 Mon desfin me semble si beau,
 Que souvent pauvre cul de jatte,
 Tout seul de rire je m'esclatte.
 Si bien que qui lors me verroit,
 Tres-justement fol me croiroit,
 Non pour souhaitter Abbaye,
 Car ce n'est pas grande folie,
 Au miserable qui n'a rien,
 De souhaitter un peu de bien.

Λ
 MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR

LE

CHANCELIER.

Depuis le temps, Grand CHANCELIER,
 Que je barboüille du papier,
 Il faut bien qu'estourdy je soye,
 Presqu'autant que le fils d'une Oye,
 Jusques aujourd'huy de n'avoir
 Sur papier blanc mis ancre noir,
 Et le tout à vostre loüange:
 Vrayement la chose est bien estrange,
 Et pas trop estrange pourtant,
 Si l'on regarde que n'estant
 Qu'un tres-humble & petit Poëte,
 Né seulement à la sornette,
 J'ay deü craindre en si grand subject
 De ne rien faire que d'abject,
 Voila puisque dire je l'ose,
 De nostre silence la cause.

Si je l'ay bien ou mal gardé,
 Soit un point par vous décidé :
 Ce n'est pas qu'aussi bien qu'un autre,
 Je ne sçache la valeur vostre,
 Que tres-sçavant in *Uroque*,
A Ciceron Varon quaque
 Vous estes homme comparable,
 Que le feu Roy fut admirable,
 Alors que de vous il fit choix,
 Que dans la Science des Loix,
 Vous paroissiez en Eminence,
 Que vous estes pour la Finance,
 Et pour le Conseil admiré,
 Autant qu'au Palais desiré,
 Où vous rendiez si bien justice,
 En dépit du crime & du vice.
 Enfin parmy nous, **CHANCELIER**,
 Onc ne fut qui sceut allier
 Tant de Sciences que vous faites ;
 Onc n'en fut un tel que vous estes,
 Ou s'il en fut un, sur ma foy,
 Son nom n'est venu jusqu'à moy :
 Au tresor des lettres humaines,
 Avez plus qu'aucun à mains-pleines,
 Puisé de bien parler le don,
 Soit que préparé, soit que non ;
Rome qui fit tant l'entenduë,
 Non tant pour la grande estenduë
 Des pais qu'elle avoit conquis,
 Que pour ses Enfans tant exquis,
 En eut peu qui vous esgalassent,
 N'en eut point qui vous surpassassent,
 Qui de ce d'accord ne sera,
 Est fort & roûjours le sera.
Scipien qui conquist l'Afrique,
 Le Nafica, l'Asiatique,
 Et depuis eux le *Numatin*,
 Par qui vir finit son Destin
 Carthage de Rome ennemie,
 N'ont rien fait que ne fissent mie :
 Voilà quand est des Scipions,
 Vainqueurs de tant de nations.

Cher-

Cherchons encore un peu dans Rome
 Parmi ceux qu'en elle on renomme,
 Pour mon voir s'il se trouvera
 Quelqu'un qui vous esgalera,
 Sur lequel je ne trouve à dire
 Chose à blâmer ou bien à rire.
 Pour commencer à *Capité* :
 Romulus qui fat allaité
 D'une Louve, fut Fratricide,
 Horace, fut Sororicide,
 Scevola qui se fit manchot,
 Depuis ne passa que pour sot.
 Brutus devoit estre des Peres,
 N'en desplaisé aux vertus austeres
 Qui l'ont un peu trop estimé,
 Avec juste raison blasmié.
 Fabius qui creut comme en cage
 Prendre l'Hannibal de Cartage,
 Qui lors avec Bœufs & fagots,
 Prit tous les Romains pour Nigaux,
 Et leur sage Chef pour un Busle;
 En bruslant de ses Bœufs le musle,
 Ne fut qu'un vieil temporiseur,
 Le vieil Caton un grand Causeur,
 Qu'aucuns ont blâmé d'Avarice,
 Et mesme d'un autre grand vice,
 C'est que ce bon homme Caton
 Prenoit de son vin ce dit-on.
 Pompée fit trop pour son Gendre,
 Et par luy se laissa surprendre.
 Luculle estoit trop dissolu,
 Crasse de l'argent trop goulu,
 Et Caton surnommé d'Utique,
 Dont l'Eloge est si magnifique,
 Qu'aucuns ont dit que sa vertu,
 De macule n'avoit point eu;
 Quand il déchira son Entraille,
 Ne fit par ma foy rien qui vaille,
 Et crois-je bien qu'un si sot cas,
 Beau Sire vous ne feriez pas,
 Que la gloire de vous bien faire
 A Cesar homme debonnaire,

N'eussiez ravy par vostre mort,
 Comme luy, qu'on blâme bien fort.
 Cicéron qui de Catiline
 Eventa prudemment la mine,
 Estoit un timide Animal,
 Tres-malin à dire du mal,
 Trop piquant quoy que l'amy nostre,
 Un vray toque l'un, toque l'autre,
 Tant railloit indifferemment.
 Cesar fut mauvais garnement,
 Quoy qu'il fut homme debonnaire.
 Mais certes j'aurois trop à faire
 Si j'allois cherchant entr'eux tous
 Quelqu'un qui vallat plus que vous,
 Outre que j'ay sujet de craindre
 De faire enfin le public plaindre,
 En vous destournant si long-temps
 De vos emplois plus importants.
 Je dy seulement qu'en science,
 En force d'esprit & prudence,
 En non fausses devotions,
 En charitables actions,
 En bonté, douceur, & Clemence,
 Et sur tout en magnificence,
 Vertu laquelle de tout temps
 Rend les grands hommes esclattans,
 Ce que la Poëtique veine,
 Fait voir assés en feu Mecene,
 Plus que qui que soit esclattez,
 Outre cent autres qualitez,
 Desquelles Dieu comme je pense
 Vous donnera la recompense.
 Quant à moy si j'obtiens l'honneur
 D'estre creu vostre serviteur,
 C'est la raison que je benisse
 Le fort qui devant que finisse
 De mes jours le maudit filet,
 M'erige en vostre humble valet.

A MON-

A
MONSEIGNEUR
LE DUC
D'ANGUIEN
après son retour d'Allemagne.

EPISTRE.

Grand Duc d'Anguien, la terreur des Ger-
mains,
Veu la façon dont vous jouiez des mains,
Je gagerois ma jaquette fourrée,
Que l'Aigle noire en bref sera bourrée.
Le Bavaurois est desja pris sans vert,
Et n'en d'esplaise au sire Jean de Vert,
Qui fit des mieux à gagner la guerite,
Sa belle Armée est toute deconfitte,
Dont s'est trompé bien fort en son calcul,
Mercy le Chef ayant monstre son cul.
Vrayment le Raistre avoit trouvé son homme:
Ha qui pourroit se représenter comme
Vous avez fait en quatre mois de temps,
Ce qu'autre eust fait à grand peine en cent ans.
Aussi vaillant que feu Monsieur Hercule,
Après Cesar que l'on appelloit Jule,
Dire pouvez, *veni, vidi, vici*,
Si j'estois vous, j'en userois ainsi,
Par Bellona quand vous allez si roide,
Les Ennemis ont beau crier à l'aide,
S'ils ne sont prompts à bien tourner le dos,
Vous leur brisez piteusement les os.
O quantes fois leurs fuitives posteres,
(De nos mousquets recevant des clisteres,)
Leurs meilleurs Chefs sous vos estremaçons,
Ont-ils fouillé leurs meilleurs calleçons,
Pour avoir fait à ces troupes crottées,
Un Conin vert de poutres garottées,

Cefar a fait un livre presque entier,
 Mais il ne fut alors qu'un Charpantier,
 Au prix de vous à qui cette riviere
 N'a pas semblé plus large qu'une orniere,
 Au prix de vous preneur de Philisbourgs,
 Chemin faisant en moins de quinze jours,
 Rendant le Rhein un canal bien paisible,
 Qui fut jadis aux Romains si terrible,
 Et qui l'estoit aucunesfois à nous,
 Mais maintenant, Rhein, il faut sifler doux,
 Puisque des lieux où commence ta source,
 Jusqu'ou tu vas des erreurs de ta courle,
 Rendre raison à Madame la Mer,
 (Un bon Poëte eust dit au flot amer,)
 En peu de temps tu vas estre tout nôtre,
 Toy qui prenois nôtre Duc pour un autre:
 Nôtre LOUIS LE THIONVILLICUS,
 ROCROYCUS, item GERMANICUS,
 Jusques à quand que plus grande victoire,
 Luy fasse prendre autre nom plein de gloire.
 En attendant un temps si désiré,
 Je Paul Scarron, pauvre corps oberé,
 Autrement dit malade de la Reine,
 Je prieray la bonté souveraine,
 Qui vous a fait desia tant de presens,
 Que vous viviez encore six-vingts ans,
 Toujours en guerre aussi craint que la foudre,
 En Tedeums despensant force poudre,
 Et que je sois moy ridicule Autheur,
 Tenu de vous tres-humble serviteur.

A LA REYNE.

STANCES.

O Grande Reyne Anne d'Autriche,
 Il court un méchant bruit de moy,
 On dit que je ne suis pas riche,
 On dit si vray que je le croy:
 Pour faire qu'un tel bruit finisse,
 Donnez-moy quelque Benefice,

Je n'en veux que des plus petis ;
 Vous le devez pour vostre gloire,
 De peur qu'on ne voye en l'Histoire
 Qu'un Malade vous sert gratis.
 De la triste & penible charge
 Que j'exerce avec probité,
 Quoy que mal dessus mal me charge,
 Je me suis fort bien acquité :
 Mais dans les frais qu'il y faut faire,
 Cét employ pourra me déplaire
 Si vous ne me donnez du bien ;
 Je ne vous le garderay guiere ;
 Car dans une petite bierre
 Je seray bien-tost moins que rien.

Depuis peu j'ay fait des merveilles
 A servir vostre Majesté,
 Tant par des maux que par des veilles
 Qui m'ont quasi l'esprit gatté :
 Ma Muse qui ne sçait qu'en dire,
 En a perdu le mot pour rire,
 Mais malgré les maux de mon cou,
 Malgré les douleurs de ma hanche,
 Un seul mot de vostre main blanche
 Me feroit rire comme un fou.

REMERCIEMENT

A LA REYNE.

REYNE incomparable en merite,
 Quoy que d'un pouvoir sans limite,
 Le Ciel vous ait fait un present,
 Qui certes n'est pas mal plaissant ;
 J'oserois pourtant bien vous dire,
 Ou bien que je ne mente, escrire
 Que vouloir changer mon destin,
 Toûjours cruel, roûjours mutin,
 Vous fera chose difficile,
 Fussiez vous deux fois plus habile,
 Vous vous y prenez pourtant bien,
 Ou certes je n'y connois rien :

Non que des douleurs que j'endure,
 Contre moy la guerre ne dure;
 Mais vous me les adoucissez
 Alors que vous m'enrichissez.
 Moy chez qui jusques à cét heure
 L'indigence a fait sa demeure,
 Laquelle ne va jamais sans
 Plusieurs maux tres-embarrassans,
 Qui chez moy vivoient en gendarmes,
 Comme faim, soif, froid, peur, soin, larmes.
 Mais à l'aspect de vos Louys,
 Ils se sont tous esvanouïs,
 Et maintenant sans trop en faire
 Je puis hausser mon ordinaire
 De deux Medecines par mois,
 Et si vous le voulez de trois:
 Car, ô des-Reynes la merveille,
 De me faire tirer l'oreille,
 Et contester avecque vous,
 Je meriterois mille coups:
 Or pour vous rendre humblement grace,
 Sçachez que l'Hyver me menace
 De deux ou trois maux inconnus,
 Je voudrois qu'ils fussent venus
 Pour vous bien témoigner l'envie
 Que j'ay de n'employer ma vie
 Qu'à servir vostre Majesté
 Avec grande fidelité,
 Moy qui puis dire sans bravade
 Que je suis un fort bon malade,
 Si bon qu'aujourd'huy le Soleil
 N'en void point au lit de pareil.

O Grandeur de l'Hyver
 Il est de l'Hyver
 On dit si l'Hyver
 Pour faire qu'on
 Donnez-moy
 Non

A MA.

A
 MADEMOISELLE
 D E S C A R S,

Le voyage de la Reyne à
 la Barre.

BELLE DESCARS à qui je suis,
 Puis que mal-heureux je ne puis
 En chaise privée ou publique
 Porter chez-vous mon corps Etique;
 Puis qu'il n'est pas en mon pouvoir
 D'aller au Louvre pour vous voir,
 Si vous me le voulez permettre
 Par une bien discrete lettre,
 Je vous feray de temps en temps
 Recit des choses que j'entends.
 C'est une veritable chose,
 Qu'homme propose & Dieu dispose:
 Tel pense s'aller promener,
 Qu'il faut au logis ramener,
 Crotte à l'habit, bosse à la teste,
 Le deüil s'uit bien souvent la feste.
 Qui n'eust pensé que l'autre jour
 Quand à la Barre alla la Cour,
 Une si belle promenade,
 Ne se deust faire sans cascade?
 Cependant cascade s'y fit,
 Plus d'un carrosse s'y rompit,
 Testes y furent bossuées,
 Et Damoiselles eschoüées.
 Des Ducs y furent desmontez,
 Et tous honnestement crottez.
 Saint Michel y perdit sa cotte,
 Mais elle y gagna quelque crotte.
 Segur y meurtrit ses gigots,
 Pons de conserve & d'abrigots
 Empoissa toute sa pochette.
 Saint Louïs perdit sa manchette.

Vous un mouchoir, Beaumont ses gands,
 Et s'enfinglanta quelques dents.
 La Dame Dupuis desvoyée,
 Crioit à gorge desployée
 Que l'on l'avoit blessée au cou,
 Et prise par je ne scay où.
 Là pensant prendre une main blanche,
 On prenoit cuisse, bras ou hanche.
 Ces beaux membres non mutilez,
 Ainsi confusément meslez
 Ressembloient une fricassée
 Par malheur en terre versée,
 De laquelle la saulce estoit
 La bouë en laquelle on flottoit.
 Chacun eust beau roidir l'eschine,
 Quelqu'une y lascha quelque urine,
 Mais rien ne se trouva souillé,
 Le linge seul en fut mouillé:
 Je dis cecy par conjecture,
 Car je scay qu'en telle aventure
 Il peut souvent arriver pis;
 Mais certes quand on est surpris,
 Et dans la peur de se resprendre
 On laisse tout faire & tout prendre;
 Mais reprenons nos corps crottez,
 Bien moins veus alors que tafez,
 Nos belles testes desfrisées,
 Nos belles Nymphes esclafées,
 Ce beau carrosse qui versa,
 Où plus d'un corps de peur pissa,
 Où parut sur plus d'une jouë,
 Au lieu de mouche grain de bouë.
 N'est il pas vray, belle Descars,
 Qu'une chandelle de deux liars
 Vous eust seruy dans ce naufrage,
 Autant, peut-estre davantage
 Que ces beaux Soleils de la Cour
 Eclipséz ce mal-heureux jour,
 Et qui lors au fonds d'une orniere
 Se rencontrerent sans lumiere?
 De ce piteux trébuchement,
 J'escriis fort temerairement,

Et je dois m'empescher d'en rire,
 Ne le sçachant que par ouï dire.
 Dites-moy donc la verité,
 L'a-r'on fidellement conté ?
 Est-il vray qu'un pareil naufrage
 Esprouva des Ducs le courage,
 Et que le Duc de Ventadour
 Y perdit tout fors son Amour,
 Qui luy laissa force assez grande,
 Pour à beau pas de Sarabande,
 Nonobstant son trébuchement,
 Aller s'offrir bien humblement,
 Escuyer soufmis & fidelle,
 A vostre sœur si bonne & belle,
 Mon incomparable Hautefort,
 Seule maistresse de son fort.
 Est-il vray que l'on vit la nucque
 Du Comte Dorval sans perruque,
 Et quand son Char se respandit,
 Qu'il fit ce que lors chacun fit,
 C'est à dire gasta ses bottes.
 On dit qu'à se tirer des crottes,
 Le Duc d'Ufez, ce bon Seigneur,
 Monstra qu'il est homme d'honneur.
 Enfin comme vous ils tomberent
 Et comme vous ils se crotterent :
 Dieu veuille garder d'un tel cas,
 Car ma foy je n'en tirois pas,
 La Reine ma bonne maistresse,
 Pour qui l'on doit prier sans cesse,
 De Dieu l'Eternelle bonté,
 De la conserver en santé.
 On dit que c'est chose certaine,
 Que sa Majesté fut en peine,
 De ce qu'on s'estoit laissé choir,
 Et qu'elle envoya pour sçavoir
 Comment s'estoit fait le naufrage :
 Mais bien plus estourdy que sage,
 Celuy qui luy fit le rapport,
 Le fit avec un tel transport,
 Qu'il fourra son pied par mesgarde,
 (Il merite qu'on le poignarde

Le mal-heureux valet de pied)
 Qu'il fourra dis-je son gros pied ,
 Si fort dans une grande orniere ,
 Qu'il en jallit sur la portiere ,
 De boué plus d'un quarteron.
 Que maudit soit fait le larron ,
 De qui la jambe desloyalle
 Crotta sa personne Royale :
 Mais une heure vient de sonner ,
 Je feray bien de terminer
 Cette bonne ou mauvaise lettre ,
 Et puis je ne sçay plus qu'y mettre ;
 Pardonnez à vostre Cocher ,
 Adieu , je m'en vay me coucher.

A D V I S
 A LA REYNE.

A Ymable mere de mon Roy ,
 Princeſſe en vertus admirable ,
 Par qui mon destin miserable
 Sera changé comme je croy :
 Si l'honneur de vostre service ,
 Me fait avoir un Benefice ,
 Je feray voir en un moment ,
 Sans me rompre beaucoup la teste ,
 Que qui fait bien une Requête ,
 Sçait bien faire un Remercement.

A MON-

A
 M O N S I E U R
 L E D U C
 D E
 V E N T A D O U R
 D E U X A I N.

A qui le Duc d'Uzez cassa un bras en
 tombant sur luy dans un car-
 rosse qui versa.

Dieu vous preserve de la tombe,
 Et du Duc d'Uzez quand il tombe.

A L A R E Y N E.
 R E Q U E S T E.

S Carron par la grace de Dieu,
 Malade indigne de la Reine,
 Homme n'ayant ny feu ny lieu,
 Mais bien du mal & de la peine:
 Hospital allant & venant,
 Des jambes d'autruy cheminant,
 Des siennes n'ayant plus l'usage,
 Souffrant beaucoup, dormant bien peu,
 Et pourtant faisant par courage
 Bonne mine & fort mauvais jeu.

Prie humblement sa Majesté
 De se remettre en la memoire,
 Qu'au commencement de l'Esté,
 Alors que la Cour devint noire,
 Il fut son malade advoüé,
 Dont le Tout-puissant soit loüé,

Qu'on

Qu'on luy donna quelque esperance
 D'avoir un petit logement,
 Et tout aussi-tost par advance
 Qu'il en fit un remerciement.

Ce remerciement imprimé
 Chez Toussainct Quinet le Libraire,
 Devroit bien estre supprimé,
 Mais quelque effort qu'il ait pû faire,
 Par tout Paris il a couru:
 Chacun l'a dit, chacun l'a cru
 A force de l'entendre dire,
 Il le croit luy-mesme quasi;
 Vous-mesme, ô Reine qu'il admire,
 Ne le croyez vous point aussi?

Grande Reine n'en croyez rien,
 C'est croire faux comme heresie,
 Helas, il s'en apperçoit bien,
 Dont vainement il se soucie;
 Chaque quartier maître Arragon
 Prend son argent comme un dragon;
 Je suis malade de la Reine,
 S'escrie-r'il tout rechiné,
 Mais il veut avoir la main pleine
 Tout aussi-tost qu'il a signé.

Cependant ce malade exerce
 Sa charge avec integrité,
 Pour servir vostre Majesté,
 Depuis peu Pos la peau luy perce:
 Tous les jours s'accroist son tourment,
 Mais il le souffre gayement,
 Il fait sa gloire de la peine,
 Et l'on peut jurer seurement
 Qu'aucun Officier de la Reine
 Ne la sert si fidellement.

MONSIEUR
LE
COMMANDEUR
DES SOUVRE.
EPISTRE.

TRiste & confus comme un fondeur
Qui n'a pas bien fondu sa cloche,
Je t'escriis, brave Commandeur,
Bien assure de ta candeur,
Et que ton cœur n'est pas de roche.

La cheute de ma Hautefort
M'est un rude coup de tonnerre :
Car c'est par elle que le sort
Reconnoissoit qu'il avoit tort
De me faire toujours la guerre.

Rogue comme un Anglois Millour
Je me prisois l'homme de ville,
Je me croyois homme de Cour,
Mais helas, par un mauvais tour
Le sort m'en a fait faire gille.

Et je me voy comme autrefois,
Grace à fortune desloyale,
Reduit peu s'en faut aux abois,
Pauvre, & n'ayant plus que la voix
Derriere la place Royale.

Par Mahon Monsieur le Destin
Vous estes une male-beste,
C'est donc en vain, maistre Lutin,
Que j'ay le soir & le matin
Basti requeste sur requeste.

Quoy toute la compassion
Qu'on tesmoigna de ma misere,
Ne fut donc qu'une illusion,
Et l'espoir d'une penson,
Rien qu'une chose imaginaire ?

Quoy

Quoy tous mes vers & mon Typhon,
 Helas j'en pleure quand j'y pense,
 Me serviront moins qu'un chiffon,
 Et le nom de Rimeur bouffon
 Sera toute ma recompense?

Quoy la Reyne m'aura donc veu,
 Et les yeux d'une grande Reyne
 Sur mon pauvre corps n'auront eu
 Non plus de force & de vertu
 Que de l'onguent miton mitaine?

Quoy le don de cinq cens escus
 N'a donc esté qu'une passade,
 Et bonnement je me deceus,
 Quand je creus mes malheurs vaincus
 Par l'honneur d'estre son malade?

Quoy ce bien-heureux logement,
 Dont je me monstray tant avide,
 Me fut donc promis vainement,
 Et j'ay fait malheureusement
 Tant de remerciemens à vuide?

Quoy du deffunt & du vivant
 De l'une & de l'autre Escarlatte,
 Les promesses seront du vent,
 Et seray comme cy devant,
 Scarron mal-heureux cul de jatte?

Mais tous ces maux dont je me plains,
 Ne me sont qu'une bagatelle,
 Au prix d'un plus grand que je crains,
 Que s'il est vray que je le feins,
 Me puisse venir la gratelle.

C'est de ne pouvoir de long-temps
 Avoir de vous une visite,
 Que mes desirs seront contens
 Si j'obtiens ce que je pretens,
 Encor que je ne le merite.

Hebergé comme un pied d'escor,
 En maison fort peu venerable,
 Contre Madame de Chabot
 Faut demander dame Bacot,
 C'est-là que gist le miserable.

A
M A D E M O I S E L L E .
E L E G I E .

Jouvencelle de Royal Sang,
 Digne de vostre Illustre rang,
 Toutes les grandes Heroïnes
 Dont Grece & Rome font les fines,
 En toute leur vie n'ont eu
 La moitié de vostre vertu:
 Moins belle que vous est l'Aurore,
 Et moins la Printaniere Flore,
 Moins Venus à l'estomac nu,
 Et moins Diane au front cornu,
 Moins Junon la dame fantasque,
 Et moins Pallas qui porte un casque.
 Bien moins le fût dame Helena
 Pour qui la Grece mal-mena
 Troye la nation fidelle,
 Dont on tient que sortez, la belle,
 De par feu Monseigneur Francus,
 Qui valloit son pesant d'escus:
 Incomparable est vostre taille,
 Et la Deessie de bataille,
 La tres-puissante Bellona,
 Taille comme la vostre n'a.
 O qu'on connoist bien à la mine
 Ceux qui sont de race divine!
 L'autre jour chez dame Hautefort,
 La Dame que j'ayme si fort,
 Vous entraistes la fin premiere
 Avec tel excez de lumiere,
 Que j'en pensay perdre les yeux,
 Tant lors vous brillastes sur eux:
 Je vous vis pourtant quoy qu'indigne,
 De profil, non en droite ligne,
 Et je vous guignay seulement,
 Car vous luissez trop puissamment.

L'oy-

L'oyseau qui fixement regarde
 Le Soleil, quelques rais qu'il darde,
 S'il jetoit les regards sur vous,
 Guigneroit & feroit l'œil doux,
 Il faut qu'on guigne quoy qu'on fasse,
 Quand on regarde vostre face,
 Et tout œil sur le vostre ouvert,
 S'il ne se clost vite, se pert.
 Alors je dis, la male-peste,
 C'est icy vision celeste
 Qui nous vient ébloüir ceans,
 C'est la Pucelle d'Orleans,
 Pucelle de Royalle tige,
 Derechef, male-peste fis-je,
 Qu'elle a de graces & d'appas,
 Mal-heur à qui ne la voit pas.
 Que ce terme *la male-peste*,
 Aucunement ne vous moleste,
 A grand peine est-il un serment,
 Il n'est peché que quand on ment,
 Et s'il l'est, il ne peut pas estre
 Assez gros pour damner son maistre:
 Quand je fais exclamation,
 Ou bien quelque affirmation,
 Ce terme m'est presque ordinaire:
 Mais je pourrois pourtant mieux faire,
 La male-peste fis-je donc,
 De plus belle je n'en vis onc,
 Qu'elle est fraîche, qu'elle est gentille,
 La male-peste quelle fille,
 Et que qui sera son mary
 Sera du grand Dieu favory.
 Mais est-il bien vray que sans peine,
 Vous faites de Vers la centaine,
 Et que de vous sort un dixain,
 Plütoſt que d'un autre un deuxain?
 Autre naissant, Royale fille,
 Dont l'esprit admirable brille,
 Autant que brille la beauté,
 A moy seroit temerité
 D'entreprendre vostre peinture,
 Je n'y songe pas je vous jure,

Je la laisse aux masche-lauriers,
 Je la laisse aux grands ouvriers,
 Qui pour mener droit à la gloire,
 N'ont besoin que d'une escrivoire,
 Et par un seul petit Sonnet
 Vous immortalisent tout net.
 Moy je n'écris que bagatelles,
 Et je ne donne que pour telles
 Les Vers que j'écris quelquefois,
 Aux dépens de mes pauvres doigts;
 Seulement vous veuX-je icy dire,
 Que vofre merite j'admire,
 Et que par dessus serviteur
 Je me dis vofre Adorateur.

C O U R A N T E
 DE MONSIEUR
 D E
 M A U L E V R I E R.

Bel œil dont les regards ne font qu'harquebuzer,
 Et qui faites par jour plus de cent trous,
 Comme donc faites vous
 Pour tirer tant de coups,
 En quel amoureux Magazin,
 Bel œil homicide, bel œil assassin,
 Prenez-vous tant de plom
 Et tant de poudre à canon ?
 Je croy qu'il vous en couste bon.
 Je ne donnerois pas de mon cœur un festu
 Si l'on est quand on vous a regardé
 Par un regard dardé
 Cruellement lardé,
 Car je confesse à haute voix,
 D'avoir eu l'audace bien plus d'une fois
 De mes yeux estonnez,
 De vous regarder au nez,
 Que je tiens des micux façonnez.

COURANTE DE BALLON.

M On cœur, moderez vos desirs,
 Et cachez si bien vos soupirs,
 Que Lisimene ne sçache pas
 Ce que sur vous ont acquis ses appas,
 Une parole, un soupir seulement,
 L'offence tellement,
 Que j'ayme mieux mourir cruellement.
 Que descouvrir
 Que sa leverité me fait mourir :
 Prenez bien garde à ce que vous ferez,
 Quand vous l'adorez :
 Car devant elle si vous soupirez,
 Vostre soupir,
 Sera bien-tost suivy d'un repentir.
 Revenez plutost ma raison
 Me tirer hors de sa prison ;
 Que l'inhumaine par son mépris
 Laisse échapper mon cœur qu'elle avoit pris.
 De tant de vœux à cette ingratte offers,
 De tant de maux soufferts.
 Dans la cruelle prison de ses fers.
 Je veux bannir
 Avec mon amour le souvenir
 Qu'elle publie ma captivité,
 La superbe beauté ?
 Il ne m'importe, j'ay ma liberté,
 Et sa rigueur
 Ne s'exercera plus dessus mon cœur.

A U G R A N D

F L O T T E.

Chanson à boire.

H A vrayment nous allons bien boire,
 Si le vin ne nous manque point,
 A bien remplir nostre pourpoint
 Mettons aujourd'huy nostre gloire :

Bcu.

Beavons du bon vin que voicy ,
 Jusques à nous en laisser prendre ,
 Et s'il nous force de nous rendre ,
 Rendons-luy la pareille en le rendant aussi.

Que beny soit le jus d'Octobre ,
 Ce jus qui rougit tant de nez ,
 Malheur sur les moriginez ,
 Malheur, malheur sur la gent sobre ,
 Malheur sur les peuples bigots ,
 Honny soit qui ne les méprise ,
 Pires que la gent circonscise ,
 Et pires mille fois que Gots ny Visigots.

Grand FLOTTE de qui les entrailles
 Ne s'ouvrent qu'aux friands morceaux ,
 Sans qui les festins les plus beaux
 Sont tristes comme funeraillies ;
 Fronce ton grand nez aquilin ,
 Toy dont le rot est un tonnerre ,
 Et branlant en main ton grand verre ,
 Laisse agir ton courroux sur ce peuple vilain.

Contre cette lasche canaille
 Exerce ton gosier d'airain ;
 Avecque nos voix de Lutrin
 Nous te suivrons vaille qui vaille :
 N'en desplaise aux maistres de l'Art ,
 Nostre Musique est bonne & belle ,
 C'est toy , bon vin , qui la rends telle ,
 Puisse-tu nous durer jusque à ce soir bien tard.

C H A N S O N

A B O I R E

Q Ue de biens sur la table
 Où nous allons manger ,
 O le vin delectable
 Dont on nous va gorgier.
 Sobres loin d'icy , loin d'icy , beuveurs d'eau
 boüillie,
 Si vous y venez vous nous ferez faire folie.

Que je sois fourbu, chastré, tondu, begue-cornu,
Que je sois perclus alors que je ne boiray plus.

Monstrons nostre ouvrage,
Beuvons jusques au cou,
Que de nous le plus sage
Se monstre le plus fou,
Vous qui les oysons imitez en vostre breuvage,
Puissez vous aussi leur ressembler par le visage.

Que je sois fourbu, chastré, tondu, begue-cornu,
Que je sois perclus alors que je ne boiray plus.

Et d'estoc & de taille
Parlons commē des foux,
Qu'un chacun crie & braille,
Hurlons comme des loups,
Jettons nos chappeaux & nous coiffons de nos ser-
viettes,

Et tembourinons de nos couteaux sur nos assiettes,
Que je sois fourbu, chastré, tondu, begue-cornu,
Que je sois perclus alors que je ne boiray plus.

Que le vin nous envoie
D'agreeables fureurs,
C'est dans luy que l'on noye
Les plus grandes douleurs:
O Dieu qu'il est bon, prenons-en par dessus la teste,
Aussi bien chez nous y omir est chose fort honneste.
Que je sois fourbu, chastré, tondu, begue-cornu,
Que je sois perclus alors que je ne boiray plus.

Hastons-nous de bien boire
Devant qu'il soit plus tard,
Et chantons à la gloire
Du Seigneur de Cinq-Mars,
Il est beau, vaillant, courtois, prend plaisir à des-
pendre:
Tel fut autrefois deffant Monseigneur Alexandre.
Que je sois fourbu, &c.

Ue de biens
Ou nous allons
O le vin
Dont on boit
Soyez join
bonnie
S O N

S O N N E T,

Pour Mademoiselle de * * sur la mort de
Monsieur de Cinq Mars.

L'Adorable Daphnis n'a vescu qu'un moment,
Un rigoureux trépas pour jamais nous separe:
O Ciel avois tu fait un chef-d'œuvre si rare,
Pour le perdre si-tost & si cruellement?

Vis-tu jamais mortel, plus beau ny plus charmant,
Soleil qui te cachas à cet acte barbare,
Et depuis ce malheur où ma raison s'égare,
Me vois-tu quelquefois exempte de tourment?

Helas, incessamment je soupire & je pleure,
Un juste desespoir me transporte à toute heure,
Dans les seules horreurs je trouve des appas.

Tout le monde m'en louë & parle de ma flame,
Mais moy plus justement sans cesse je me blâme
D'avoir perdu Daphnis & de ne mourir pas.

S O N N E T.

Imprudent que je suis, j'ay regardé Climene,
Malheureux que je suis elle m'a pû charmer,
Moy qui ne sçay que trop qu'elle est superbe &
vaine,

Qu'elle veut bien qu'on l'ayme & ne veut pas ay-
mer.

Helas, si j'obeis au destin qui m'emmeine,
En quel gouffre d'ennuis me verray-je abysmer!
Je fors de ce pays sans sortir de ma peine,
Et j'emporte le feu qui me doit consumer.

Ravy de tant d'attraits dont le Ciel l'a pourveü
Je la pers aussi-tost quasi que je l'ay veü,
Que l'honneur de la voir m'est chèrement vendu!

Mais ne possédant pas une chose si rare,
Dire que je le pers, ha ma raison s'égare,
Non je ne la pers point, mais moy je suis perdu.

S T A N C E S.

JE voyois tous les jours l'incomparable Iris,
 J'admirois son esprit, je la trouvois fort belle,
 Imprudent que j'estois, je m'aimois auprès d'elle,
 Sans connoître que j'estois pris:
 Mais ne la voyant plus, ô bons Dieux quelle flame
 S'est descouverte dans mon ame!

Quels rigoureux tourmens n'ay-je point enduré,
 Quand j'ay pensé depuis à ses aymables charmes,
 Que j'ay poussé de cris, que j'ay versé de larmes,
 Et que j'ay souvent soupiré.

Mais je ne la voy plus, & cependant mon Ame
 Augmente tous les jours sa flame.

Je la sens dans mon cœur augmenter chaque jour,
 Mais aussi chaque jour mon esprit diminuë,
 O dangereuse Iris, pourquoy vous ay-je veuë,
 Si j'en devois mourir d'amour?

Et si je ne sçaurois, tant vous estes severe,
 Vous le dire sans vous desplaire.

L'amour que j'ay pour vous me tourmente si fort,
 Que j'en pourrois fléchir l'ame la plus barbare,
 Je vous offencery si je le vous declare,
 Si je le cache, je suis mort:

Mais redoutant la mort moins que vostre colere,
 J'ayme mieux mourir & me taire.

S T A N C E S.

SI je n'ayme de tout mon cœur,
 Iris dont le bel oeil s'est rendu mon vainqueur,
 Par une seule ceillade,
 Si de suivre d'autres appas,
 Jamais l'amour me persuade,
 Je veux que sa beauté qui m'a rendu malade,
 Ne me guerisse pas.

Ouy, si je n'ayme constamment,
 Et si jamais mespris ou mauvais traitement

Me rendent infidelle,
O grands Dieux, à qui je promets
De l'payer & douce & cruelle,
Je veux bien que le feu dont je brusle pour elle,
Ne la brusle jamais.

Ma raison par de vains discours,
A beau me faire voir le peril que je cours,
Quoy qu'elle me conseille:
Beaux yeux qui paroissez si doux,
Beautéint, belle bouche vermeille,
Beaux cheveux, belle Iris, adorable merveille,
Je veux mourir pour vous.

Mais que je crains si mon transport
Luy descouvre qu'elle est maistresse de mon sort,
Qu'elle ne s'en offence:
Car elle peut absolument,
Si j'ose rompre le silence,
M'ordonner de souffrir & me faire deffence
De dire mon tourment.

Cachons donc encor nos desirs,
Et retenons si bien nos amoureux soupirs,
Qu'ils ne puissent paroistre:
O mon cœur, quand vous en ferez.
Devant celle qui les fait naistre,
Prenez bien garde à vous qu'elle n'aille connoistre
Pour qui vous soupirez.

C H A N S O N.

IRis pour qui je brûle nuit & jour,
Me donne à tout moment de nouvelles atteintes;

Pleurs, soupirs, desespoirs & craintes,
Serez vous seulement le fruit de mon amour?
Sera-t-elle douce ou cruelle?
Seray-je heureux, ou mourray-je pour elle?

Mes yeux toujours sur les liens attachez,
Luy descouvrent assez le secret de mon ame,
Mon cœur luy montre assez sa flame,
Par des soupirs qu'en vain je veux tenir cachez:

Mais me sera-t'elle cruelle ?

Seray-je heureux, ou mourray-je pour elle ?

Non, non, mon cœur, c'est trop deliberer,
Il faut mourir d'amour puis qu'elle est toute ay-
mable,

Ou rigoureuse ou pitoyable :

Le conseil en est pris, je la veux adorer :

Aussi bien quelle fin plus belle

Pourrois-je avoir que de mourir pour elle ?

A

M O N S I E U R
S A R R A Z I N.
E P I S T R E.

O Toy de qui jadis je fus voisin,
Qui par le cœur es bien mieux Sarrazin
Que par le nom, puisque de mon absence
Bien peu te chaut, ainsi comme je pense :
Si tu n'estois dur comme de l'acier,
Et plus cruel qu'un Lyon carnacier,
Tu me viendrois, monté comme un saint George,
Voir quelquefois, mais tu mens par la gorge
Quand tu te dis estre fort bon amy,
Toy qui n'en es seulement un demy :
Si tu jurois d'aymer fort ton amie,
Si crois-je bien que ne mentirois mie :
Car de tout temps à l'amour forcené,
Tu me parois avoir le nez tourné :
Mais d'amitié peu te chault, ce me semble,
Qui les amis unit si bien ensemble,
Au lieu qu'Amour n'est que deception,
Que malangin, que dol, que fiction.
J'en puis parler autant ou plus qu'un autre,
Car l'Amour fut jadis le Tyran nostre,
Qui m'emplissoit le cœur de feu Gregeois,
Mais las ! c'estoit au temps que je marchois,

Que

Que je portois chapeaux de belle forme,
 Comme on en void chez Marion de Lorme,
 Que je chargeois mes jambes de canons,
 Et que j'avois aux pieds souliers trop longs;
 Mais maintenant, malheureux je ne bouge,
 Mon couvrechef n'est plus qu'un bonnet rouge,
 Loin de porter des canons superflus,
 Once de chair aux jambes je n'ay plus:
 Loin de chauffer comme on se chauffe au Louvre,
 Mes pieds tortus humble pantoufle couvre;
 Mais maintenant have, passe & desfait,
 Just'au-corps noir est tout mon attifer,
 Just'au-corps noir est toute ma parure
 Contre le froid bien garny de fourrure;
 Ainsy du Sort indignement traité,
 Tout mon soulas est d'estre visité,
 Et j'esperois, non pas pour mon mérite,
 Duquel je sçay la quantité petite,
 Qu'on te verroit une fois seulement:
 Mais esperer qu'un Sarrazin Normant,
 De ses amis garde quelque memoire,
 En bois bruslé c'est chercher vache noire.
 Un jour chez-moy, je m'en souviens tres-bien,
 Tu me jurois, & ne me jurois rien,
 Tu me jurois, & c'estoit piperie,
 Que ma personne estoit de toy chérie,
 Je te jurois, & c'estoit verité,
 Qu'à te cherir je me sentoys porté;
 Nous nous disions ainsi chose semblable,
 Toy mensonger, & moy tres-veritable:
 Mais on ne doit croire que rarement
 Un Sarrazin, qui de plus est Normant.
 Tout homme ayant cette double teinture,
 Sera toujours de mauvaise nature,
 Comme il appert par ce beau Sarrazin,
 De qui je fus autrefois le voisin,
 Et de qui n'ay maintenant connoissance
 Non plus que si le lieu de sa naissance
 Estoit celuy d'où nous vient le Coco,
 Ou bien Goa, le Perou, Mexico,
 Ou les Pays qui sont delà la ligne,
 Que d'aller voir, je me sens tres-indigne;

Car on m'a dit qu'homme sans pieds & mains
 N'est pas trop propre à faire longs chemins ;
 Et moy je suis, quoy qu'avec pieds & pattes,
 Le plus chetif d'entre les culs de jattes,
 En ces pais loingtains & peu connus,
 Où sans trembler les hommes vont tous nus,
 Si tu faisois ta demeure ordinaire,
 Je me tairois ou je me devrois taire ;
 Car tel chemin si rempli de hazard,
 Ne s'entreprend pour simple Dieu vous gard,
 Mais ta demeure, ame trop desloyale,
 Est tout auprès de la place Royale,
 Où l'on ne va, si l'on veut, qu'à couvert ;
 D'où, quand on veut, le chemin est ouvert
 Vers le quartier où je fais ma demeure,
 Où de te voir, je souhaite à toute heure,
 Où pour te voir souhaits ne feray plus,
 Puis qu'aussi bien ils seroient superflus ;
 Ou si j'avois place dans ta memoire,
 Soit en allant ou venant de la Foire,
 Te destournant de cent pas à costé,
 Et tirant droit devers la Charité
 Tu pouvois bien me rendre une visite :
 Lors te voyant de joye non petite
 Mon pauvre cœur eust esté consolé,
 Et je scaurois comme tout est allé
 Dans le desordre arrivé dans la Place,
 Où fit des mieux le grand Comte Brancasse,
 Où fit des mieux, mais de l'autre costé,
 Un tien amy de son frere assisté,
 Homme à poil noir, homme à paix, homme à
 guerre,
 A plume, à poil, soit par mer, soit par terre :
 Mais ce discours n'est pas bon à pousser,
 Car quelques-uns pourroient s'en offencer.
 Puis j'aurois sceu, quel jour fut que la Lande
 S'est enrôlé dans l'infenalle bande,
 Comme à propos il finit son destin,
 N'ayant plus rien dequoy faire festin.
 Ce qu'on en dit dans le Mareiss du temple,
 Ce que l'on dit du bel & sainct Exemple
 Que la Ninon donne à tous les mondains,

En se logeant avecque les Nonains ;
 Combien de pleurs la pauvre Jouvenelle
 A répandus quand sa Mere, sans elle,
 Cierges bruslans & portans escussions,
 Prestres chantans leurs funebres chançons,
 Voulut aller, de linge enveloppée
 Servir aux vers d'une franche lippée.
 Puis pour laisser les morts en leur repos,
 Et pour changer un si triste propos,
 Lisant des vers tant d'autrui que des nostres,
 Riant des miens, disant du bien des vostres,
 J'eusse avec roy passé d'heureux momens,
 Sans ressentir mes rigoureux tourmens :
 Mais je voy bien que le destin contraire,
 Pour me traiter toujours à l'ordinaire,
 Au triste estat où sa rigueur m'a mis,
 Est resolu de m'oster mes amis.
 Ce neantmoins, oublieuse personne,
 Humble bon-soir humblement je te donne,
 Quoy que bon-soir ne soit pas trop bien deu,
 A qui d'amis souvenir a perdu.
 Fait à Paris deffous ma cheminée,
 Par moy Scarron, carcasse descharnée,
 Trois jours après que les yeux furent clos
 Pour un jamais à la mere l'Enclos.

A L'INFANTE
 DESCAR S.
 EPISTRE.

JE ne songeois à rien moins qu'à passé,
 Lors que le vostre à moy fut apporté :
 A son aspect, pucelle vertueuse,
 Belle Descars, mon ame fut joyeuse ;
 Quoy que pour lors mon miserable corps
 Souffrit cent maux en tous ses membres torts,
 Et qu'il eut lors souffert une saignée
 Par Medecin bien ou mal ordonnée,
 Quand à mes yeux apparut le boisseau,
 Je dis teans loge plus d'un pruneau,

Et je me dist tout à l'heure à moy-mesme,
 Voicy dequoy manger tout le Carefme.
 Pruneaux sont bons, le ventre en est lasché,
 Et quand on jeusne, en manger n'est peché;
 Mais de beaucoup s'accrut mon allegresse
 Quand j'apperceus la ronde forteresse,
 Et plus encor elle s'accrut alors
 Que j'apperceux six venerables corps
 Morts estendus tous couverts de blessures,
 Dont gros lardons bouchoient les couvertures.
 Or n'eust esté qu'ils estoient trop blesez
 Par ces lardons dont ils estoient pensez,
 Guérir pouvoient la chose est tres-certaine,
 Tant est du lard la vertu souveraine,
 Tant sont du lard rares les qualitez,
 Et de cecy nullement ne doutez,
 Ains comme-moy mettez la chair bardée
 Bien au dessous de la moindre lardée.
 Ces six Manceaux si bravement lardez,
 De force gens furent lors regardez;
 Car force gens estoient lors dans ma chambre,
 Chacun desquels s'en donna quelque membre:
 Car à disner ils estoient invites,
 Tous braves gens, & fort peu dégoustez.
 Les uns disoient, O vous que paste enferre,
 A belles dents on vous fera la guerre.
 Autres disoient, de vous je mangeray,
 Ou bien plûtoft je vous devoreray.
 Enfin chacun en dit sa ratelée,
 Et cependant nappe fut estalée,
 Prés de laquelle il fallut m'approcher,
 Car ce jour-là je ne voulois marcher:
 Mais on sçait bien que c'est mon ordinaire,
 D'estre toujours assis à ne rien faire;
 Et mesme on dit, mais ce sont médifans,
 Qu'on ne m'a veu marcher depuis trois ans.
 Lors le pasté fut mis sur nappe mise,
 Et le disné demandé sans remise,
 En attendant lequel fut resolu
 Pour contenter nostre appetit goulu,
 Que le pasté commenceroit la feste;
 Car aussi bien la soupe n'estoit preste.

Lors

Lors un chacun à son gré se plaça,
 Et pour manger à table s'agença.
 Lors en ma main un cousteau voulus prendre,
 Ne songeant plus qu'elle ne peut s'estendre :
 Mais du pasté tel estoit le transport,
 Que j'oublois que mon bras estoit mort.
 Un autre fit ce que je voulois faire,
 Et le premier morceau fut son salaire,
 Premier morceau qui fut si bon trouvé,
 Que le second fut bien-tost enlevé ;
 Puis un chacun se nantit pesse-messe,
 Qui d'un gigot, qui d'un blanc, qui d'une aïsse,
 Puis un chacun but à vostre santé,
 Car vous l'aviez certes bien merité,
 Belle DE SCARS, adorable pucelle,
 D'esprit tant bon & de face tant belle.
 Enfin survint potage d'un chapon,
 Après lequel chacun cria bon, bon,
 Tout chapon gras, fait soupe succulente,
 Lors à manger la troupe ne fut lente.
 Lors de manger si bien on s'acquitta,
 Qu'en peu de temps au plat rien ne resta.
 Autre chapon survint à la bonne heure,
 Dont la couleur estoit un peu meilleure :
 Car il fortoit de la broche tout chant,
 De sel & pain salpoudré comme il faut,
 N'y manquant rien que jus de bigarade.
 Sans quoy rosty le plus souvent eût fade.
 Ce chapon gras, gigantesque ortolant,
 Fut à nous tous un mets tres excellent,
 Et preferable à toute confiture,
 Comme il parut par sa déconfiture.
 En le mangeant chacun avec effort,
 Crioit Vivat l'illustre Hautefort :
 Car ils sçavoient que cette illustre Dame,
 De qui le corps n'est pas si beau que l'ame,
 Bien que ce corps de cette ame animé,
 De tous les corps soit le corps mieux formé :
 Car ils sçavoient, dis-je, que liberale
 Par sa bonté qui n'eut jamais d'égale,
 Elle m'avoit envoyé ces chapons
 Frais & frians, gros & gras, beaux & bons,

252 OEUVR. DE MR. SCARR.

Desquels voila toute la destinée,
Qu'en me curant les dents j'ay griffonnée.
Et voilà qu'est devenu le pasté
Dont j'ay mangé, quoy que bien degousté:
Car vous sçavez que rhume mortifere
Depuis huit jours quasi me desespere,
Mais je me sens bien plus desesperé
De ne point voir le retour desiré
De vostre sœur, de mon illustre Dame,
Qu'incessamment en mes vœux je reclame.
Mais ce discours commence à devenir
Triste & fascheux, il faut donc le finir,
Vous assurant, ô noble jouvencelle,
Que je vous suis serviteur tres-fidelle.





LE
PORTRAICT
de Monsieur
SCARRON.



SCARRON
de son
TORTUOSITÉ

LA
RELATION
VERITABLE

De tout ce qui s'est passé en l'autre
Monde, au combat des Par-
ques & des Poëtes,

Sur la mort de VOITURE.

LA
RELATION
VERITABLE

De tout ce qui s'est passé en l'année
1686, au combat des Par-
ques & des Poëtes,

Sur la mort de VOITURE.



AU LECTEUR,

Qui ne m'a jamais veu.

Lecteur, qui ne m'as jamais veu,
 & qui peut-estre ne t'en soucies
 gueres, à cause qu'il n'y a pas
 beaucoup à profiter à la veüe
 d'une personne faite comme
 moy; Scache que je ne me soucierois pas
 aussi que tu me visses, si je n'avois appris
 que quelques beaux esprits facetieux se ré-
 joiissent aux dépens du miserable, & me
 dépeignent d'une autre façon que je ne suis
 fait. Les uns disent que je suis cul de jatte;
 les autres que je n'ay point de cuisses, & que
 l'on me met sur une table dans un estuy, où
 je cause comme une Pie borgne, & les au-
 tres que mon chapeau tient à une corde qui
 passe dans une poulie, & que je le hausse &
 baisse pour saluër ceux qui me visitent. Je
 pense estre obligé en conscience de les em-
 pescher de mentir plus long. temps, & c'est
 pour cela que j'ay fait faire la planche que tu
 vois au commencement de mon Livre. Tu
 murmureras sans doute; car tout Lecteur
 murmure, & je murmure comme les au-
 tres, quand je suis Lecteur; Tu murmure-
 ras, dis-je, & trouveras à redire, de ce que
 je ne me monstre que par le dos. Certes ce
 n'est pas pour tourner le derriere à la com-
 pagnie, mais seulement à cause que le con-
 vexé de mon dos, est plus propre à recevoir
 une inscription, que le concave de mon
 esto-

estomac, qui est tout couvert de ma teste penchante, & que par ce costé-là, aussi bien que par l'autre, on peut voir la situation, ou plustost le plan irregulier de ma personne. Sans pretendre de faire un present au public, (car par Mesdames les neuf Muses, je n'ay jamais esperé que ma teste devint l'original d'une medaille.) Je me serois bien fait peindre, si quelque Peintre avoit osé l'entreprendre. Au defaut de la peinture, je m'en vay te dire à peu près comme je suis fait.

J'ay trente ans passéz, comme tu vois au dos de ma chaise. Si je vay jusqu'à quarante, j'adjousteray bien des maux à ceux que j'ay déjà soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ay eu la taille bien faite, quoy que petite. Ma maladie l'a raccourcié d'un bon pied. Ma teste est un peu grosse pour ma taille. J'ay le visage assez plein, pour avoir le corps tres-décharné: Des cheveux assez, pour ne porter point de perruque; J'en ay beaucoup de blancs, en dépit du Proverbe. J'ay la veue assez bonne, quoy que les yeux gros; je les ay bleus; J'en ay un plus enfoncé que l'autre, du costé que je panche la teste. J'ay le nez d'assez bonne prise. Mes dents autrefois perles carrées, sont de couleur de bois, & seront bien-toist de couleur d'ardoise. J'en ay perdu une & demie du costé gauche, & deux & demie du costé droit, & j'en ay deux un peu égrignéés. Mes jambes & mes cuissés ont fait premierement un angle obtus, & puis un angle égal, & enfin un aigu. Mes cuissés & mon corps en font un autre, & ma teste se penchant sur mon estomac, je

ne represente pas mal un Z. J'ay les bras raccourcis aussi bien que les jambes, & les doigts aussi bien que les bras. Enfin, je suis un raccourcy de la misere humaine. Voila à peu près comme je suis fait. Puis que je suis en si beau chemin, je te vais apprendre quelque chose de mon humeur. Aussi bien cét Avant-propos n'est fait que pour grossir le Livre, à la priere du Libraire, qui a eu peur de ne retirer pas les frais de l'Impression. Sans cela il seroit tres-inutile, aussi bien que beaucoup d'autres. Mais ce n'est pas d'aujourd'huy que l'on fait des sottises par complaisance, outre celles que l'on fait de son chef.

J'ay toujours esté un peu colere, un peu gourmand, & un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet sot, & un peu apres Monsieur. Je ne hay personne, Dieu vueille qu'on me traite de mesme. Je suis bien aisé quand j'ay de l'argent, & serois encor plus aisé si j'avois la santé. Je me réjouys assez en compagnie. Je suis assez content quand je suis seul. Je supporte mes maux assez patiemment; Et il me semble que mon Avant-propos est assez long, & qu'il est temps que je le finisse.

A M E S.

A MESSIEURS
 MES CHERS AMIS
 MENAGE
 ET
 SARRAZIN,
 OU
 SARRAZIN ET MENAGE.

MESSIEURS MES CHERS AMIS,

C'est faire d'une pierre deux coups, que de dedier en mesme temps un seul Livre à deux personnes. Je ne sçay si j'ay droit de me servir d'un tel Proverbe, moy qui suis estropié des pieds & des mains: & si ce n'est point introduire une nouveauté dans la Dedicatoire. Mais je ne me pique pas d'escrire correctement, & je fais fort bien de m'espargner une Epistre liminaire, n'en ayant déjà que trop fait, & en ayant beaucoup à faire, si j'ay la constance d'achever l'Eneide Burlesque. Le Livre que je vous dédie contient environ mille Vers. Chacun de vous en aura cinq cens pour sa part. Vous en méritez sans doute davantage. Aussi avois-je fait dessein d'y adjouster un petit Roman, que j'ay commencé il y a quelque temps, qui promettoit quelque chose. Mais par malheur, ou par ma faute, je n'ay pû empêcher mon Heros, d'estre condamné à estre pendu dans Pontoise, & cette penderie-là est si uraysemblable, que je ne croy pas la pouvoir changer en quelque autre aventure, sans donner une

mat-

mauvaise suite à mon Roman, & faire une faute de jugement.

Foin, au lieu de m'estendre sur vos louanges, comme c'est la coutume; je me suis si fort esloigné de mon sujet, que je ne sçay si j'y pourray retourner. Pas trop foin pourtant; il vaut mieux tard que jamais; & je puis faire mon Epistre tant longue que je voudray. Tenez-vous donc bien, je m'en way vous loier le plus fort que je pourray: Mais par où commenceray-je? Ou par où ne commenceray-je point? Certes,

Comme en cueillant une guirlande,
On est d'autant plus travaillé,
Que le parterre est émaillé
D'une diversité plus grande.

Je ne sus jamais si empesché de ma vie. Vous estes les deux plus beaux esprits de la robe & du manteau court. Vous possédez les Langues estrangeres, aussi bien que les Possédez. Vous sçavez toutes les fineses de la nostre. Vous estes inimitables en Prose & en Vers, & les plus clair-voyans de tous les Critiques. L'un de vous deux sçait danser, chanter & jouer des instrumens.

Sans parler de la Lyre,
Cela s'en va sans dire.

Pour tirer de l'arc, saulter & lutter, je n'en sçay rien: mais je ne voudrois pas jurer qu'il n'y sceust quelque chose. Dans les conversations il n'y a que pour vous; on vous monstre au doigt dans les rues. Vous estes bons, beaux, gracieux, jolieux, courtois, liberaux, & mesmes vaillans & amoureux, si vous aviez à l'estre, quoy que vos professions vous dispensent du premier, & pour le second, je ne doute point,

Que

Que vous ne sçachiez bien ce que c'est
que l'amour,

Et que dans vos jeunes années,

Ce Dieu qui se plaît fort chez les ames
bien nées,

N'ait fait chez vous quelque sejour.

Enfin vous estes de veritables Vertueux, & tels, que quand quelqu'un veut faire l'entendu, il dit; Je viens de chez Menage; Je m'en vay voir Sarrazin. Menage & Sarrazin me viennent de quitter. Et moy-mesme qui vous parle, quand quelqu'un de vous, ou tous deux ensemble m'estes venus voir, je ne puis m'empescher de le dire à tout le monde, & bien souvent deux ou trois fois à une mesme personne, en quoy je reconnois qu'il y a de la vanité en mon fait. Mais ne vous fais-je point rougir? Car vous estes modestes aussi, & de ces visages qui rougissent aisement, & que j'ayme si fort. Là là remettez-vous, je m'en vay vous laisser en paix: Quoy que

En li beau sujet de parler,

Le merite qu'on veut celer,

Souffre une injuste violence.

Au premier Livre que je vous dedieray (car si je vis, je suis homme à vous en dedier encore:) J'espere que vous reconnoistrez, que mon style se sera fortifié par la lecture de quelques Epistoliers Modernes, que je ne nomme point de peur de noise. Je vous donne le bon soir, & suis de toute mon ame,

MESSIEURS MES CHERS AMIS,

Vostre tres-humble & tres-
obeissant serviteur,

SCARRON.

VOI-

VOICY
LA
RELATION
VERITABLE

De tout ce qui s'est passé en l'autre
Monde, au combat des Par-
ques & des Poëtes,

Sur la mort de VOITURE.

PArques, vous avez fait des vôtres,
Celuy qui valloit tous les autres,
Que j'avois moy-mesme eslevé
Vous me l'avez donc enlevé!
Vieilles gaupes, vieilles barbares,
Qui n'en voulez qu'aux hommes rares,
Et qui mettez dans l'Univers
La sterilité des bons Vers:
Vous avez fait mourir Voiture,
Cette adorable creature!
Voiture qui fut si parfait,
Et vous pensez avoir bien fait,
Et vous avez fait pis que pendre,
Et les Muses vous devoient prendre,
Et venger dessus vous le tort,
Que leur fait une telle mort.
Vous avez fait mourir Voiture,
Cette adorable creature!
Voiture qui me fat si cher,
L'avez-vous fait pour me fascher?
Vous ne me voulez pas répondre,
Vieilles que Dieu vüeille confondre:
Et vous sôuriez entre-vous.
Ha vraiment à force de coups,
Et ce seront coups d'estrivieres,
Je vous apprendray, Filandieres,

Que

Que je ne ſçay pas mieux harper,
 Que ſur vieilles ſans dens fraper,
 Apollon ayant dit ces choſes,
 Tres-dignes des Metamorphoſes,
 Il fit ſigne au cher Catullus,
 Au bon Horace, à Tibullus,
 A Marot ſon valet de chambre,
 Puis leur mit à chacun un membre,
 Ou nerf de bœuf entre les mains,
 Et leur dit: Sans eſtre inhumains,
 Vous pouvez ſur ces mal-faiſantes,
 Exercer vos dextres ſçavantes,
 Non pas en leur faiſant Rondeau,
 Mais en déchiqetant leur peau.
 Ça donc ſous leurs cottes trouſſées,
 Que ces vieilles ſoient bien feſſées,
 Et deſſus le ventre & par tout,
 Enfin qu'on me les pouſſe à bout.
 Les braves Autheurs s'avancerent,
 Mais les Parques les repouſſerent:
 Lacheſis d'un coup de fuzeau
 Marqua Marot ſur le muzeau:
 Atropos d'un coup de ſa mulle
 Donna grand foufflet à Catulle:
 Cloton d'un roüier à filer
 Fit bien Tibulle deſtaler:
 Horace qui craignoit la touche,
 Ne les attaqua que de bouche,
 Et leur dit tout ce qu'il y a
 Dans l'Ode de Canidia:
 Les Parques de cizeaux armées,
 De ce bon ſucez animées
 Se ruerent ſur Apollon,
 Et Cloton de ſon violon
 Luy fit comme une bourguignotte.
 Le bon Dieu luy trouſſa la cotte,
 Et deſſus ſes feſſes plaqua
 Un grand coup qui bien fort claqua.
 Les Autheurs s'en mirent à rire,
 Et Clement Marot oza dire,
 Vieille Hou hou, vieille Ha-ha,
 Voſtre chien de feſſier en a.

Et la Parque dont la furie
 S'augmenta par la raillerie,
 Enfonça je ne sçay comment
 Sa quenouille en son fondement.
 Il gaigna l'huis faisant des effes,
 Une quenouille entre les fesses.
 Tel qu'un Hanneçon quant au cu
 Luy pendille un brin de festu.
 Maître Apollon par sa retraite
 Crut sa partie estre mal-faite.
 Sans manchettes & sans rabat
 Catulle estoit hors de combat.
 Horace non plus que Tibulle
 Résistance ne faisoient nulle.
 Il alloit donc quitter tout là,
 Quand pour son grand bon-heur, voila
 Marot desquenouillé qui rentre,
 Qui luy remit le cœur au ventre:
 Avec luy venoient saint-Gelais,
 François Villon & Rabelais,
 Plus laid que l'Amant de Siringue,
 Qui tenoit en main la seringue,
 Dont il donnoit des lavemens
 A son maître Evêque du Mans.
 Cette seringue estoit remplie
 D'eau forte, noire comme fuyc.
 Les Fileuses il seringua,
 Apollon les siens harangua:
 Mais les Parques d'eux tous chargées,
 Au lieu d'estre découragées,
 Firent face de tous costez,
 Leurs culs face à face ajustez.
 Mais enfin leur manquoient les forces
 Pour jouier de cizéaux ou forces,
 Et le foible cedoit au fort,
 Quand le Destin ou bien le Sort,
 Qui les Poëtes n'ayme guere,
 Les vint attaquer par derrière,
 Le Dieu qui ne s'en doutoit pas,
 En recula deux ou trois pas:
 Les Parques reprirent courage,
 Et de combattre firent rage.

Ce Destin est un Maître Dieu ,
 Que l'on respecte en plus d'un lieu.
 Il n'est pas content des Poëtes.
 Parce que dans leurs chansonnettes
 Ils se plaignent fort du Destin ,
 Qu'ils appellent souvent lutin ,
 Comme aussi de la destinée ,
 Qu'ils disent contre eux acharnée ,
 Pour cela ce Destin ou Sort
 Les tient pauvres jusqu'à la mort ,
 Et n'a pour eux qu'un cœur de roche ;
 Outre qu'il est parent bien proche
 Des Parques, comme l'ont conté
 Gens qui sçavent la parenté.
 Les choses estoient en ces termes ,
 Les deux partis constans & fermes ,
 A donner comme à recevoir ,
 N'estoient pas mal plaisans à voir.
 Les Parques fort bien combattirent ,
 Et jamais Parques mieux ne firent :
 Apollon tres-bien combattir ,
 Et jamais ce Dieu mieux ne fit.
 Des Autheurs je n'ose rien dire ,
 Les uns , sauf l'honneur de la lyre ,
 Firent tres-mal, autres tres-bien ,
 Les autres un peu plus que rien.
 Cela veut dire quelque chose :
 Quand de ce differend la cause
 Voiture cét aymable esprit ,
 Je ne sçay pas comment apprit ,
 Que pour luy Parques & Poëtes
 S'entr-ensanglantoient leurs mains nettes ,
 Comme il eût toujours l'esprit doux ,
 Exempt de tout mortel courroux ,
 Il ne pût apprendre sans larmes ,
 Qu'il fust cause de ce fait d'armes ,
 Il courut donc à Jupiter
 Dire qu'il eust à se haster ,
 Autrement que la Parquerie ,
 Et toute la Poëterie
 S'en alloient par des coups fourrez
 Devenir corps défigurez.

Ce Dieu ne prit pas son tonnerre,
 N'allant pas pour faire la guerre,
 Ny pour mortel foudrier:
 Il crut que pour pacifier,
 Autant Parques comme Poëtes,
 Un foïet garny de sonnettes,
 Estoit un baston suffisant.
 En cét équipage plaisant
 Il alla donc vers la meslée,
 Qui s'estoit bien renouvelée:
 Force gens avoient pris party,
 Et le Ciel estoit my-party.
 Les Gorgones & les Furies,
 Qui sont dans les œuvres fleuries
 Des Poëtes vieux & nouveaux,
 Peintes à crins de serpenteaux,
 S'estoient aux Muses opposées,
 Lesquelles bien scandalisées
 De voir trop tost dans le tombeau
 Homme, dont l'esprit fut si beau,
 Estoit à ce combat venuës,
 Ainsi qu'Amazones vestuës,
 Pour secourir leur gouverneur
 En Muses de bien & d'honneur.
 Outre les armes deffensives,
 Elles en avoient d'offensives.
 L'une avoit un bon halecret,
 Et l'autre un joly cabacet.
 L'une un Thirse & l'autre une pique:
 (Toutes ces armes à l'antique)
 De plus chacune, un arc Turquois,
 Et des flèches plein un carquois:
 Enfin ces Filles renommées
 Vinrent là jusqu'aux dens armées.
 Vous m'allez dire asseurément,
 Où prendre tout cét armement?
 Puis qu'il faut que je vous le die,
 C'est pour joïer la Comedie,
 Quand il est feste au firmament,
 Et pour cela soigneusement
 Tous ces bastons elles conservent,
 Qui d'autre chose ne leur servent.

Mais pour rien moins que pour cela
 Elles les prirent ce jour-là.
 Jupiter fit mauuaisë mine,
 Voyant cette guerre intestine,
 Et je gagerois bien qu'il fit
 Grand peur à quiconque le vit.
 Du fouët garny de sonnettes,
 Sur les Parques, sur les Poëtes,
 Sur les Muses, sur le Destin,
 Sur les Dames au vilain crin,
 Ce sont les horribles Gorgones
 Et les Eumenides felones,
 Excepté sur maistre Apollon,
 Qu'il nomma pourtant violon,
 Il fit une rude décharge,
 Qui luy fit faire bien-toist large.
 De respect, ou de peur des coups,
 Chacun devant luy fila doux.
 Puis il voulut sçayoir la chose,
 Et qui du mal estoit la cause.
 Apollon pour préoccuper,
 Sire on ne devoit pas couper,
 Dit-il, la trame de Voiture,
 Si rare en versificature,
 Et qui n'estoit pas si cassé,
 Qu'on ne s'en fust fort bien passé.
 Meslez-vous de vostre Parnassé,
 Et que chacun son mestier fasse,
 Dit Cloton, nous avons coupé
 Le fil d'un homme bien huppé,
 Pour venir quereller les Parques,
 Qui coupent bien ceux des Monarques.
 Ha vraiment, Messire Apollon,
 Vous estes un bon violon;
 Et vous & vos pedantes Muses,
 En vertu de vos Cornemuses
 Et de vostre art de bien jafer,
 Pensez-vous immortaliser,
 Et faire éternellement vivre
 Un homme aussi bien que son Livre?
 Vous y perdrez vostre Latin:
 Par nostre maistre le Destin

Les trames nous sont mesurées,
 Si-tost qu'elles sont expirées,
 Avec un beau coup de cizeau,
 Crac, le voila dans le tombeau,
 Quel qu'il soit, fust-il à Voiture
 Comparable en bonne esécriture.
 Ainsi parla Dame Cloton.
 Apollon pour prendre son ton,
 Et pour ne pas haranguer rude,
 Fit entre ses dents un prelude,
 Puis après s'estant avancé,
 Le visage un peu courroucé,
 Comme il pensoit ouvrir la bouche,
 Le grand Jupin d'un œil farouche
 Le regarda si fierement,
 Que le pauvret facilement
 Oublia ce qu'il vouloit dire.
 Tout le monde s'en prit à rire,
 Et sur tous les faiseurs de Vers,
 Mais autre regard de travers,
 A toute la troupe riense,
 Fit prendre mine serieuse.
 Puis rigide comme un Caton,
 Et branlant le maître baston,
 (Ce baston garny de sonnettes,
 Que les Parques & les Poëtes
 Regardent avec respect)
 Fit sortir de son divin bec,
 Telles & semblables paroles.
 Jamais les entreprises folles
 N'apportent aux entrepreneurs
 Que des affronts & deshonneurs.
 Si ce que je dis quelqu'un touche,
 Quiconque est le morveux, se mouche,
 Et ne fasse plus le méchant,
 Il n'en seroit pas bon marchand.
 Qui sçait mieux que moy que Voiture
 Fut une ayable creature?
 Il est mort, il estoit mortel,
 Comme en terre chacun est tel.
 Ou me dira, c'est grand dommage.
 C'est peut-estre son avantage.

Peut-estre mourant plus cassé,
 Ne fust-il pas mort bien sensé.
 J'ay veu tel bel esprit en herbe,
 Pour estre trop tard mis en gerbe,
 Perdre son bel esprit tout net,
 Témoin le petit Francinet.
 Certes Voiture fut un homme
 Digne de Paris & de Rome.
 Ce fut un esprit excellent,
 Qui n'a rien fait que de gallant;
 Et je feray que ses ouvrages
 Seront fameux dans tous les âges.
 Un certain homme qui n'est pas
 De ces malheureux esprits bas,
 Qui ne sont jamais que copies,
 Comme sont Sansonnets & Pies,
 Oyseaux d'un naturel voleur,
 Et qui ne chantent rien du leur.
 Cét homme donc rare & celebre,
 A fait une pompe funebre,
 Laquelle, s'il la met au jour,
 Ravira la Ville & la Cour,
 Autrefois pour railler Voiture,
 On a dit adieu la Voiture,
 Comme on dit le grand Pan est mort,
 Quand un trépas importe fort.
 Je veux abolir la Voiture,
 Qu'on dise au lieu de Pan, Voiture;
 Quiconque ne le fera pas,
 Sera puny d'un prompt trépas,
 Certes le renom de Voiture,
 Cette adorable creature,
 Autant que le monde vivra,
 Ou Jupiter ne le pourra.
 Ça donc pour commencer la chose,
 Que chacun, non à bouche close,
 Mais crie ainsi que moy bien fort,
 Voiture est mort, Voiture est mort.
 Les Dieux, Parques, Musés, Poètes,
 N'eurent pas les bouches muettes,
 Chacun cria & recria,
 Et plus d'un d'eux s'en ennoïa.

Voiture seul par modestie
 Ne tint pas aussi sa partie:
 Quoy que ravy de tant d'honneur,
 Tandis que dura la clameur,
 Il eut comme un homme bien sage,
 Rouge pudeur sur le visage,
 Et cria, les yeux abbaïsez,
 Monsieur Jupiter c'est assez.
 Voila comme finit la guerre,
 Puis après le lance-tonnerre
 Fit les deux partis embrasser,
 Envoya les blesez penser,
 Fit rendre les fusaux aux Parques,
 Et les Auteurs portans leurs marques,
 Suivirent leur maistre Apollon,
 Bien fasché de son violon,
 Et de ce que son entreprise
 N'avoit pas esté si bien prise
 Qu'il se l'estoit imaginé.
 Mais comme bien moriginé,
 Il ne remua pas l'affaire,
 Voyant qu'il n'y pouvoit rien faire;
 Et j'ay sçeu depuis peu de temps,
 Qu'ils ont depuis vesçu contens,
 Et que le bien-heureux Voiture
 Est au Ciel en bonne posture,
 Et bien mieux qu'il n'estoit icy.
 Dieu vueille que j'y sois aussi.



T A B L E
D E S O E U V R E S
D E M O N S I E U R
S C A R R O N .

A Mademoiselle de Saint Maigrin , Epistre Burlesque ,	36
A Monsieur Beys ,	38
A Monsieur l'Abbé Despagny ,	43
A Monsieur Prieur , Procureur en Parlement ,	64
A Monsieur le Duc de Sully ,	70
A Monsieur Morin ,	71
A Madame la Presidente Pommereuil , <i>in promptu</i> .	95
A Monsieur l'Evesque d'Auranche ,	100
A une grande petite Dame ,	112
A Monseigneur le Marechal de Schomberg sur son mariage ,	114
Au mesme , sur la prise de Tortose ,	118
Au mesme , Chœur des Muses ,	121
Affiche pour les Comediens ,	153
Autre Affiche ,	154
A la Reyne , sur la pension de l'Autheur ,	156
A la Reyne , Remerciement pour le payement de la pension de l'Autheur ,	157
A tres honneste , & tres-divertissante Chienne Dame Guillemette , petite Levrette de sa sœur , salut ,	158
Adieu aux Marses , & à la Place Royale ,	175
A Monseigneur le Cardinal de Richelieu , Remerciement ,	196
A la Reyne ,	215
A Madame d'Hautefort ,	217
A Monseigneur le Chancelier ,	221
Advis à la Reyne ,	232
A Monseigneur de Ventadour Deuxain ,	233
Au grand Flotte . Chançon à boire ,	240
Autre Chançon à boire ,	241

Ballet

T A B L E.

B.

Ballet du moyen de parvenir,	68
Ballet de la belle Dance,	111
Ballet, Vous estes conviés,	112

C.

Chanſon paſtorale,	28
Cent quatre vers,	47
Chanſon, Quand je vous diſ,	71
Chanſon, Philis vous vous plaignez,	72
Chanſon, Hé bien je conſens,	72
Chanſon, Ma raiſon me l'a dit,	72
Chanſon, Je vous aymoïſ,	73
Chanſon, Helas elle s'en va,	73
Chanſon, Mes yeux,	74
Chanſon, C'eſtoit aſſez,	74
Chanſon, Trop aimable,	74
Chanſon, Vous m'avez demandé,	75
Chanſon, Ingratte, je,	76
Chanſon, Nous-nous,	76
Courante, Ma foy,	93
Chanſon, Bois, rochers,	94
Chanſon, Sur le chant de l'Italienne,	94
Chanſon à boire,	96
Chanſon, Je ſuis guery,	97
Chanſon ſur le Blocus de Paris,	103
Courante, Philis, de vos regards,	104
Cartel de deſſi, ſur les Sonnets de Job & d'Uranie,	110
Courante, Adieu, belle Clois,	131
Courante, Je vous ay donné des Bijoux,	132
Chanſon à boire, Si l'on me voit,	151
Chanſon, Ces diſcours,	214
Courante de Monſieur de Maulevrier,	239
Courante de Balon,	240

D.

Deſeſpoir amoureux,	184
Epître	

T A B L E.

E.

E Pistre Chagrine,	14
Epistre à Madame la Comtesse de Fielque,	24
Epistre à Mademoiselle de Neuillan,	31
Epigramme sur Monsieur Menard,	61
Epigramme, Donzelle à,	61
Epigramme, Je vous ay prise,	61
Epitaphe, Cy gist qui se pleût,	62
Epigramme contre une Chicaneuse,	62
Epigramme, On m'a dit,	62
Epitaphe, En ce gibet,	63
Epigramme au mesme,	64
Au mesme,	64
Epistre Burlesque à Madame Bourron,	69
Epistre à Monsieur de Saint Aignan,	76
Epistre à Monsieur Fourreau,	79
Epistre à Madame de Revel,	81
Epistre à Monsieur Deslandes-Payen,	83
Epistre à Monsieur d'Aumale,	83
Epistre sur les Livres qui ont esté dérobez à l'Auteur,	103
Epistre aux Reverends Peres Cosme & Dom Jean, Peres Feüillans,	106
Epistre au Reverend Pere Clausel de la Mercy,	108
Epitaphe, Icy gist qui mourut Jeudy,	111
Epitaphe, Cy gist un Escuyer,	112
Epitalame, ou ce qu'il vous plaira,	114
Epistre Burlesque à Madame la Comtesse de Fielque,	122
Epitaphe ou Sonnet, Cy gist qui fut de bonne taille,	131
Epistre Burlesque à Madame de Hautefort,	134
Epistre à Monsieur Sarrazin,	142
Epistre Burlesque à Monseigneur le Prince,	144
Epitalame du Comte de Tesse, & de Mademoiselle de Laverdin.	182
Epistre, Et quoy vous m'oubliez.	185
Estrennes à Mademoiselle de Longueville,	188
Estrennes à Madame de Hautefort,	189
Estrennes à Madame la Comtesse de Belin.	189
Estrennes à Mademoiselle Marion de Lorme,	193
Estren-	

T A B L E.

Estrennes à Mademoiselle de Langlos.	193
Epigramme à un Parasite,	202
Elegie à Madame Hautefort,	219
Epistre à Monseigneur le Duc d'Anguien, après son retour d'Alemagne,	225
Epistre à Monsieur le Commandeur de Souvré,	235
Elegie à Mademoiselle,	237

I.

I mprecations contre celuy qui luy a pris son Ju- vencal,	132
---	-----

L.

L A Legende de Bourbon, de l'année mil six cens quarante-un,	164
L'Auteur à ses vers,	172
Le chemin du Marests au Faux-bourg saint Ger- main,	181
La foire saint Germain,	204

M.

M Adrigal au Comte de Selle,	109
-------------------------------------	-----

O.

O de à Madame la Duchesse d'Aiguillon,	3
Ode à Monseigneur le Marechal d'Aumont,	9
Ode à Monsieur du Pin,	83
Ode à Monsieur Maynard,	154

P.

P our un Ballayeur,	69
----------------------------	----

R.

R emerciement à son Altesse le Prince d'Oran- ge,	5
Rondeau à Madame Radigue,	40
Remerciement à Madame de Pommercuil,	41
Responce à Mademoiselle de Leuville,	63
Respon-	

T A B L E.

Response à Monsieur de saint-Aignan,	76
Requete à Monseigneur le President de Bellièvre,	97
Rogatum à Messieurs Tubcauf, Lyonne & Bertillac, pour estre payé de sa pension,	124
Rondeau redoublé à Mademoiselle d'Escars, & à son Secretaire,	186
Response au precedent Rondeau,	187
Rondeau redoublé, J'en jurerois,	188
Requete de Montmort Parasite, à un President,	199
Remerciement à la Reyne,	227
Requete à la Reyne,	233

S Stances à Mademoiselle du Lude,	22
Stances sur la mort du Prince d'Orange,	33
Sonnet, Vous faites voir des os,	50
Sonnet, Ouy c'est un Pedant,	51
Sonnet, Un amas,	51
Sonnet, Un mont tout herissé,	52
Sonnet, Superbes monumens,	52
Stances pour Madame de Hautefort,	174
Stances à la Reyne,	226
Sonnet pour Mademoiselle de * * sur la mort de Monsieur de Cinq Mars,	243
Sonnet, Imprudent que je suis,	243
Sonnet, A l'ombre,	53
Sonnet sur l'estat present du temps,	54

Fin du premier Tome.

Em.

B 9906

(1/2)

AB-B 9906

(1/2)

S

x 622544





LES
OEUVRES

DE MONSIEUR
SCARRON.

Reveues, corrigées & augmentées
de Nouveau.

TOME PREMIER.

